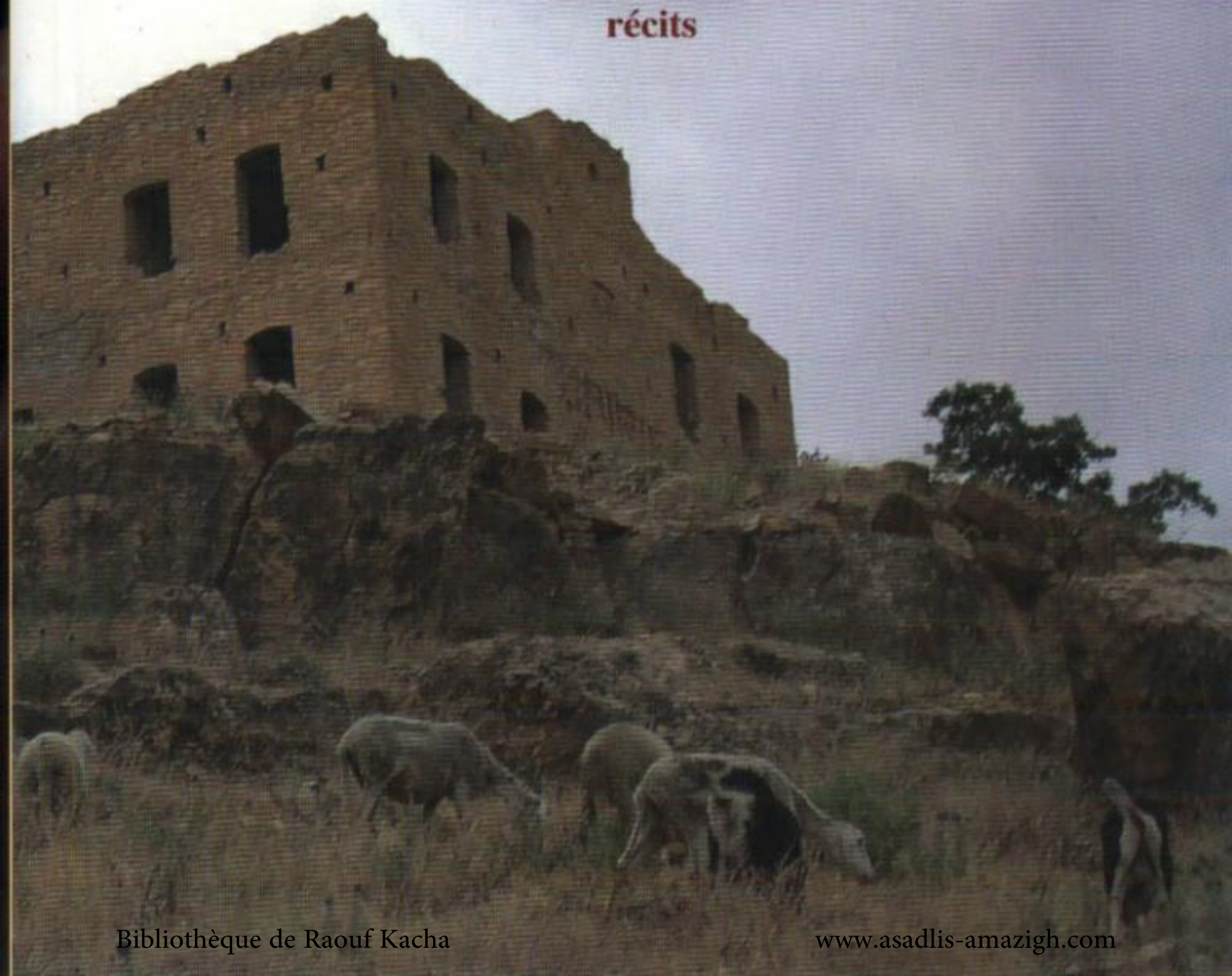


**FANNY COLONNA**

# **Le Meunier, les moines et le bandit**

Des vies quotidiennes dans l'Aurès  
(Algérie) du xx<sup>e</sup> siècle

**récits**



LA BIBLIOTHÈQUE ARABE

*collection*

*Hommes et Sociétés*



°©°∇HΣ© °[°ЖΣ∇  
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Sindbad  
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

LA BIBLIOTHÈQUE D'ALGER

Collection  
Fondation Raouf Kacha

LE MEUNIER, LES MOINES  
ET LE BANDIT

Le Meunier, les moines  
et le bandit

à l'Aurès (Algérie) du XX<sup>e</sup> siècle



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Stedad



## DU MÊME AUTEUR

*INSTITUTEURS ALGÉRIENS, 1883-1939*, Paris, Presses de Sciences po / Alger, Office des publications universitaires, 1975.

*LES VERSETS DE L'INVINCIBILITÉ. PERMANENCE ET CHANGEMENTS RELIGIEUX DANS L'ALGÉRIE CONTEMPORAINE*, Presses de Sciences po, 1995 (traduit en arabe : Le Caire, 2003, Dar al-'Âlam al-thâlith).

*RÉCITS DE LA PROVINCE ÉGYPTIENNE. UNE ETHNOGRAPHIE SUD/SUD*, Arles, Actes Sud, 2004.

Emile Masqueray, *FORMATION DES CITÉS CHEZ LES POPULATIONS SÉDENTAIRES DE L'ALGÉRIE, KABYLIE, CHAOUÏA DE L'AOURAS, BÉNI MÊZAB*, Aix-en-Provence, Edisud, 1983 (réédition de l'édition de 1886, avec une présentation de F. C., et une bibliographie mise à jour des travaux de Masqueray).

*AURÈS / ALGÉRIE, 1935-1936. PHOTOGRAPHIES DE THÉRÈSE RIVIÈRE* suivi de *ELLE A PASSÉ TANT D'HEURES...* par Fanny Colonna, Office des publications universitaires, Alger, et éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1987.

FANNY COLONNA

# Le Meunier, les moines et le bandit

Des vies quotidiennes  
dans l'Aurès (Algérie) du XX<sup>e</sup> siècle



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

© ACTES SUD, 2010  
ISBN 978-2-7427-8583-4

Sindbad



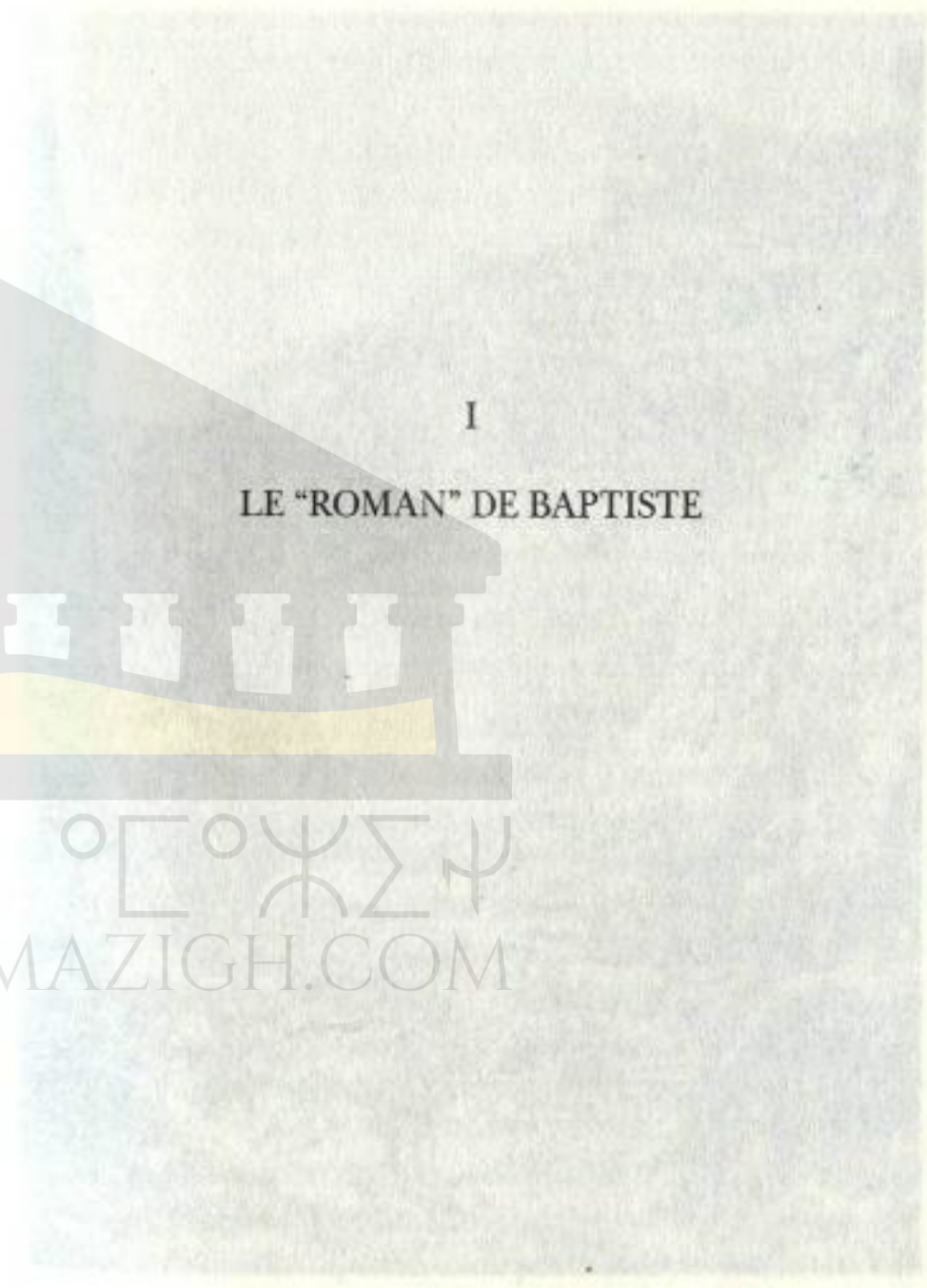
Pierre Bernard, fondateur

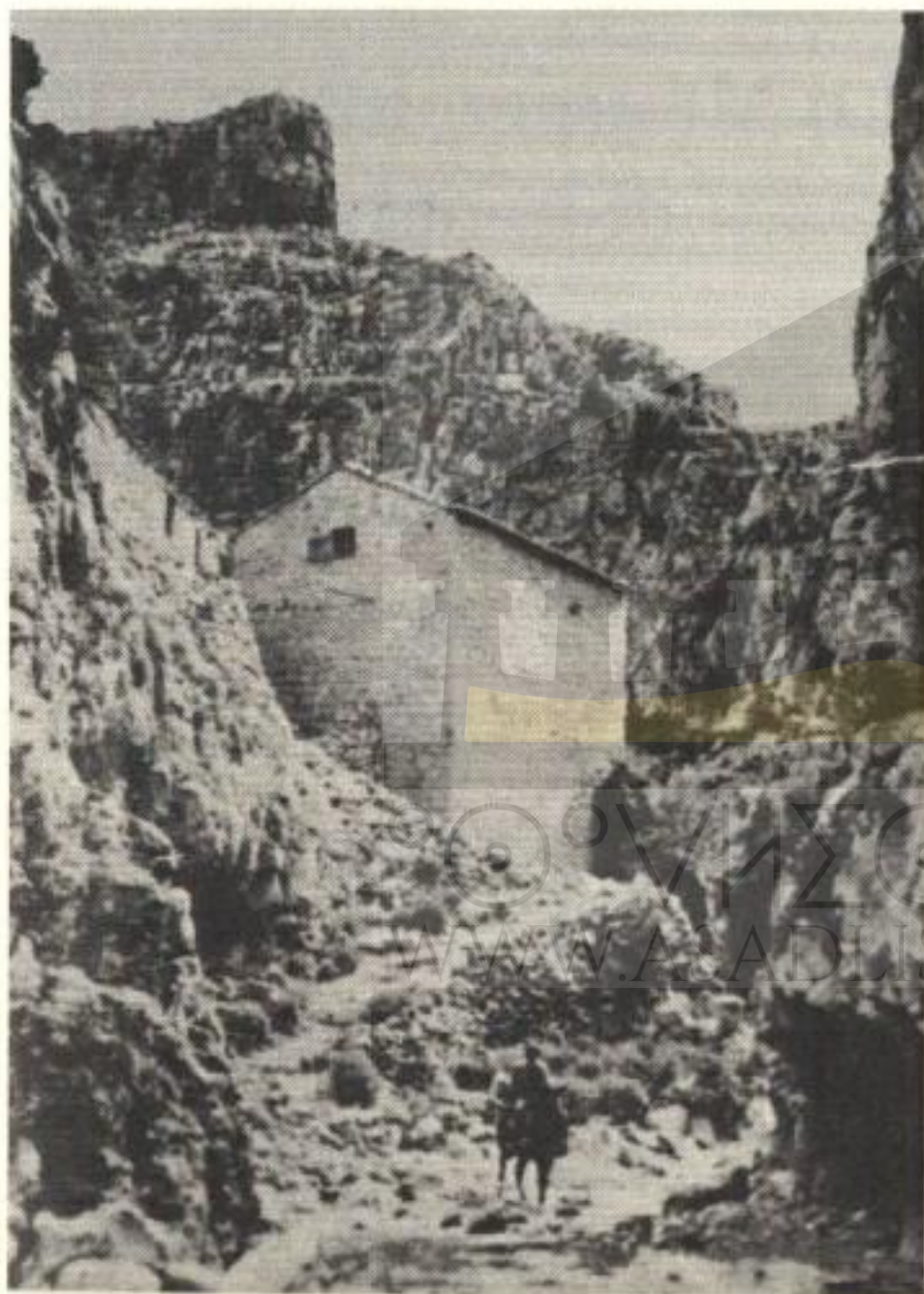
FANNY COLONNA  
 Le Meunier, les moines  
 et le baron  
 dans l'année (algérie) du 20<sup>e</sup> siècle



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

I  
 LE "ROMAN" DE BAPTISTE





## PRÉAMBULE

*Quand on regarde un objet, on demeure en dessous de ce qu'il est, en dessous de sa compréhension... Je trouverai toujours la plus mauvaise des peintures qui s'essaie à la représentation des choses plus intéressante que la meilleure des peintures inventées.*

BALTHASAR KLOSSOWSKI, dit Balthus, 1991.

... Il s'appelait Jean-Baptiste Capeletti et il était né en Algérie de parents italiens. Ce qui attira d'abord ma curiosité sur cet homme fut la mention qu'il fit, au cours d'un entretien, de Ben Zemat, un bandit renommé dans l'Aurès et même dans l'Algérie entière. Plus précisément, je fus frappée de ce qu'il dit alors de son amitié avec le hors-la-loi et d'une dette morale qu'il aurait contractée envers lui<sup>1</sup>... Lorsqu'il fait cette confidence, en 1975, c'est déjà un grand vieillard, il est centenaire. Or comme le racontent la légende et la presse de l'époque, Messa'oud ben Zemat, chef d'une bande d'insoumis de la tribu des Béni Bouslimane, est mort en 1921 au cours d'une chasse à l'homme, alors qu'il avait tout juste vingt-six ans<sup>2</sup> ; à ce moment, Capeletti est déjà un homme fait, la quarantaine environ, tandis que l'autre n'est encore qu'un tout jeune homme. Cette relation sonnait donc bien étrange...

Le 1<sup>er</sup> juin 1993, j'ai quitté Alger pour huit jours et n'y suis revenue, pour cause de guerre civile, que treize ans plus tard. Entre-temps j'ai vécu et travaillé en France et aussi en Egypte. Cette distance dans le temps et dans l'espace, celle ouverte par l'Egypte surtout, m'a donné une autre vision de ce que j'avais écrit jusqu'ici. Et le sentiment de nouvelles urgences. En effet, on a presque oublié aujourd'hui que la longue période d'oppression de l'épisode colonial fut aussi l'occasion de côtoiements, différents suivant les décennies, les régions et les milieux, entre les populations conquises et les nouveaux arrivants<sup>3</sup>. De cette évidence, qui aura affecté à l'intime les vies des personnes, de leurs familles, voire l'Algérie tout entière, on ne sait pratiquement rien, ou très peu. Durant une interminable enquête sur la vie locale dans l'Aurès, menée entre 1973 et 1993, je n'avais jamais envisagé un seul instant de m'intéresser aux Européens qui avaient vécu là, alors que certains s'y trouvaient encore, dont Baptiste : en 1973, sur ma route vers le sud du massif, j'aurais fort bien pu arrêter un jour ma voiture à l'entrée de Bouahmar, le village qu'il habita jusqu'à sa mort, et parler avec lui. Désormais, c'est chose faite. Dans ce livre j'ai tenté non pas d'inventer mais de découvrir et de redonner corps et couleurs à ce qui avait permis cette surprenante relation entre le Meunier et le Bandit. Mais pas seulement. En filigrane certes, par petites touches, et la tâche n'allait pas de soi car les anonymes laissent peu de traces, je me suis efforcée de donner à sentir un moment de l'histoire de ce coin de montagne, dont ce n'était d'ailleurs pas la première rencontre avec "d'Autres", gens venus eux aussi d'ailleurs, ainsi que la profusion de ruines dans chaque vallée le dit avec insistance<sup>4</sup>. Cependant, au cours du siècle dernier, en dehors de la grosse bourgade-garnison de Batna et des quelques villages qui bordaient les routes est-ouest à grande circulation, les colons avaient été rarissimes dans la montagne, quelques unités au plus, et quelques gardes forestiers très dispersés. Il est vrai que certaines archives<sup>5</sup>, celles d'une ferme créée par des pères blancs en 1894 dans une petite plaine intérieure du massif, signalaient

aussi la présence d'"individus particuliers" qui couraient les pistes et dont on n'entendait parler que lorsqu'on les retrouvait morts "pour des histoires de femmes". C'était bien souvent des Italiens ou des Espagnols. Capeletti était-il l'un d'eux ? Dans le sud de l'Aurès, je n'avais pas entendu une seule fois prononcer son nom par des gens du cru. Peut-être tout au plus avait-il été évoqué devant moi à Alger, dans le milieu des préhistoriens, comme "l'inventeur" d'un gisement paléolithique dont l'exploration était alors en chantier. Comme quelqu'un, en outre, de très atypique pour un Européen du bled puisqu'il avait, entre autres singularités, épousé "une jeune fille de bonne famille des Aoulad Abdi" et vécu avec elle jusqu'à sa mort. Sa longévité, son mariage disaient clairement qu'il ne faisait pas partie de ces éléments insaisissables dont parlaient les archives. Ni fermier, les préhistoriens signalaient qu'il était *meunier*, ni mineur d'occasion, bien que l'Aurès ait été alors perforé d'exploitations minières plus ou moins licites, ni vagabond trousseur de jupons ; ni, non plus, "ensablé", comme on dit en Afrique subsaharienne<sup>6</sup>, à propos des Blancs vivant à la manière indigène, puisqu'il vécut seize ans dans l'Algérie indépendante, entouré d'une considération particulière : "Baptiste, résumait-il y a peu un villageois chawi, n'était pas un colon, c'était un indigène comme nous." Un "indigène" pourtant doté d'un savoir-faire et d'une réputation hors du commun. Rien dans la littérature disponible ne permettait de situer l'homme ni de lui trouver d'équivalent. Contrairement aux rares individualités de la fin de l'ère coloniale qui ont fait l'objet de portraits iconiques pour avoir choisi de mêler jusqu'au bout, et parfois jusqu'à la mort, leur destin à celui des Algériens musulmans, ceux par exemple dont parlent les livres remarquables de Jean-Luc Einaudi<sup>7</sup> : Lisette Vincent, Maurice Laban ou Fernand Iveton, Jean-Baptiste Capeletti n'avait jamais, que l'on sache, appartenu à aucun parti ni exercé aucune action politique directe.

À la réflexion, son histoire pourtant me faisait penser à l'évocation, entendue au cours d'une conversation, d'une petite

orangerie mystérieuse, dans la Kabylie du Djurdjura, très loin de l'Aurès, dont les arbres soigneusement alignés continuent aujourd'hui encore de donner du fruit et où l'on pouvait repérer de loin, dans ce paysage aux villages si compacts, une petite maison de pierres en ruine, complètement isolée. Elles – maison et plantation – auraient appartenu à "un Espagnol dont personne ne connaissait plus le nom". Car qui se serait soucié, en effet, après le raz-de-marée qui emporta en 1962 la presque totalité du peuplement européen, de ces électrons libres, comme lui-même et ses semblables anonymes, au milieu de la volonté précipitée d'oublier sept ans de malheur et quelques centaines de milliers de morts ? Dans l'euphorie surtout et le désordre d'une société fraîchement libérée qui tente de retrouver ses bases ?

Ma visée dans ces récits n'a pas été de tracer une galerie de portraits baroques ou flamboyants pour lesquels on pourrait facilement trouver matière, mais plutôt de tenter de rendre sensible la puissance des liens qui ont existé entre ceux qui ont vécu ensemble sur cette terre, le plus souvent sous des statuts très inégaux et pourtant en dépendance plus étroite qu'on n'imagine les uns des autres, du fait de la dureté du pays. De montrer les liens de proximité entre des lieux, des gens, des manières de vivre, profondément ancrés dans des relations personnelles comme dans des objets matériels ou immatériels, et des affects *attachés* à ceux-ci. *L'attachement* du Meunier à son moulin, du Bandit à sa tribu et à ses valeurs, des Moines-Fermiers à un projet de conversion mais peut-être seulement de régénération qui passait forcément par une incorporation de la culture locale, pour dire vite, offre je pense une entrée privilégiée pour parler de cette relation charnelle, physique, que des personnes venues d'horizons divers ont tissée au cours de leur vie avec un morceau d'Algérie dans laquelle ils avaient été propulsés par des hasards multiples. J'ai voulu par là donner une épaisseur à ce qui le plus souvent ne s'entend que comme la déploration qui rend sourd d'un paradis perdu. Il m'a paru urgent soudain, alors que leurs voix

nous sont encore audibles, tandis que le paysage agraire, bâti, routier, est en train d'être bouleversé de manière si radicale, de dire même modestement, lacunairement, ce que ces gens ont reçu les uns des autres et qu'ils nous ont transmis, sans le savoir ni le vouloir, par des voies obscures, difficiles et d'autant plus précieuses.

Comme le dit quelque part Carlo Ginzburg à propos de "son" meunier, ces gens-là, tous autant qu'ils sont, sont vraiment nos ancêtres !

## 1

## A S'Y MÉPRENDRE...

Dans le second chapitre du récit inclassable, ni journal d'enquête ni vraiment reconstitution ethnographique qu'elle consacre en 2000 à ce qu'elle nomme sa "rencontre avec l'Autre, avec les Chaouias, le peuple berbère", sous la rubrique "Clans et phratries des isolats français", titre tout à fait exact, car les Français sont vraiment à ce moment, et d'ailleurs plus tard aussi, des isolats dans l'Aurès, l'ethnologue Germaine Tillion évoque un meunier "... appelé tantôt Baptiste et tantôt Chérif – ce qui nous indique une conversion à l'islam". Chez lequel elle aurait goûté une fois "le meilleur pain de blé dur du continent". Rien de moins ! Sans doute cette succulente galette plate appelée *arroum* dans la région. De blé dur, précise-t-elle, puisque effectivement, les non-riches à l'époque usaient plutôt de l'orge. "Marié successivement (pour ménager toutes les convenances) à un grand nombre de femmes du pays, poursuit-elle, et pourvu ainsi d'une descendance opulente, il a survécu aux ratissages meurtriers de la guerre d'Algérie proprement dite, ainsi qu'aux règlements de comptes qu'elle abrita sous ses ailes noires. Presque centenaire, il vivait encore il y a une quinzaine d'années."

Si j'ai choisi d'entreprendre la peinture de la vie et des entours de Baptiste par ce souvenir brouillé d'une ethnologue elle-même presque centenaire, c'est que ce témoignage, rapporté comme en passant, produit d'une distance à la fois sociale et chronologique bien excusable après tout, car elle n'était pas venue là pour étudier les Blancs et c'était il y a plus de soixante-dix ans, télescope hardiment deux hommes en un seul croquis : le père, Jean-Baptiste Capeletti, dit *Baptiste* localement et le fils, *Shrif-U-Baptiste*, comme le désignent les Chawiya, c'est-à-dire "fils de Baptiste", notoirement musulman parce que né d'une mère musulmane. Or, si cette surimpression d'images me toucha, c'est que je fus sujette à la même confusion la première fois que je retournai dans l'Aurès, après une longue absence, à l'automne 2005, pour essayer d'en savoir plus sur Baptiste. Jusqu'au moment où, prise moi-même de doutes, j'interrompis mon interlocutrice, une belle vieille dame dont j'avais beaucoup de mal à comprendre le berbère, pour me faire préciser de qui exactement nous étions en train de parler !

En fait, on sait certaines choses, quant aux grandes lignes au moins, sur Jean-Baptiste Capeletti "le meunier" qui n'eut qu'un seul fils, Chérif, né probablement vers 1900, lequel précéda son père dans la mort au début des années 1970 : il n'était pas aussi solide que moi, commenta son père qui lui, mourut à cent trois ans ! Et presque rien, mais tout de même quelques bribes, sur Chérif qui jamais ne fut meunier et eu seulement une fille, morte tragiquement à vingt ans, il en sera question plus loin. Pas de descendance opulente, donc, pas de conversion en somme et celui qui vécut centenaire et au-delà, c'est en fait le père. Mais pas mal d'héroïnes féminines, il est vrai, dans ce roman familial ! Pourtant ce portrait assez classique de "l'ensablé", tel qu'on devait le tracer en 1934 à l'ethnologue de passage : beaucoup d'épouses *native*, une ribambelle d'enfants et par conséquence, une vie plus

ou moins de déchéance sociale au regard du standard colonial, est en réalité presque aussi étranger au destin véritable de *Baptiste le père*, même si le fils nous intéresse fort, que ne l'est la version idéale, élaborée au fil des années par le meunier lui-même, version qui connaît désormais plusieurs formes écrites, allant jusqu'à une sorte de canonisation aussi bien laïque que religieuse, chrétienne que musulmane.

Ce qui justifie encore cet emprunt livresque à un récit renvoyant aux années 1930, c'est qu'alors la confusion entre les deux hommes est possible et sans doute courante, vus de loin, aussi bien pour les Européens que pour les indigènes : le père, la soixantaine et le fils, la quarantaine – âge de la réussite, en tout cas de l'accomplissement... Tous deux italiens, du moins perçus comme tels, vivant en milieu chawi. Sachant pourtant, comme on le verra plus loin, que leurs relations mutuelles furent sans doute orageuses et leurs vies, des images inversées, ou négatives, l'une de l'autre. Le fils, flambeur, aimant les voitures et les femmes, et le père, monogame, aimant les chevaux et les moulins... Deux "inventions possibles", deux élaborations sur le thème de la marginalité, dès lors qu'ils avaient choisi, mais le mot est sans doute trop rapide, de vivre entre deux, entre les deux mondes.

Toutefois, Germaine Tillion ne semble pas se souvenir dans ce court passage qu'elle eut une autre occasion et sans doute même plusieurs, de côtoyer le "vrai Baptiste", à l'occasion de fouilles dans une grotte découverte au lieu dit Khangat (défilé, gorge) Sidi Mohamed Tahar, situé au sud-est de la ville romaine de Timgad. Car il existe au moins une photo d'elle, Germaine Tillion, en pleine action excavatrice sur ce site. En effet, pendant les étés de 1935 et 1936, Thérèse Rivière, responsable d'une mission ethnographique dans l'Aurès<sup>2</sup>, avait entrepris d'explorer avec Germaine Tillion un gisement préhistorique particulièrement prometteur découvert par Baptiste. Malheureusement ces fouilles n'eurent sur le moment pas de suites car Rivière, sa mission terminée

en 1936, rejoignit à Paris le musée de l'Homme auquel elle appartenait. De son côté, Tillion, revenue dans l'Aurès en 1939 après un an passé à Paris, ne parle à aucun moment, dans le récit de ses campagnes évoqué plus haut, de cet intermède archéologique qui avait dû tomber à l'eau, puis rentrer en France début août 1939. On connaît la suite. L'invasion allemande... plus tard son arrestation.

C'est en réalité pour Baptiste que l'amorce de cette rencontre providentielle avec des chercheurs professionnels prit soudain de l'importance et même une importance décisive : jusqu'à la fin de sa longue vie, il resta attaché au devenir de ce gisement et pu connaître enfin, bien longtemps après, en 1978, la consécration de son intuition créatrice car il était désormais reconnu comme "l'inventeur", ainsi qu'il est d'usage de dire chez les archéologues, de ce site important, Or, orphelin de père, il était presque totalement autodidacte et n'avait fait qu'un passage fugitif, pour lui de triste mémoire, à l'école communale. Cette "invention", il la devait plutôt à son goût de l'aventure, des sentiers de chèvres et des sommets.

Quant à la reconnaissance scientifique de ses trouvailles, elle fut le fait d'un jeune apprenti géologue de vingt et un ans à peine, Robert Laffitte qui, entre 1932 et 1936, arpenta l'Aurès en short et à pied, avec pour mission d'en dresser la première carte géologique au 200 000. Qu'il présenta avec brio devant un jury de thèse en 1939<sup>1</sup>. Or un jour de 1933 ou 1934, en été forcément, la région est fort neigeuse en hiver, explorant le versant septentrional du massif, c'est du moins ainsi qu'on peut imaginer leur rencontre, le jeune Laffitte avisa, en passant vers le haut du torrent Berbag, précisément à Khangat Sidi Mohamed Tahar, une infractuosité en altitude dont les abords, peu visibles pour le grimpeur ordinaire, du fait de son orientation plein est, présentaient des aménagements humains : une plateforme, etc. C'était là et depuis plusieurs décennies, le domaine de Baptiste ! Que se dirent les deux hommes, l'un très jeune, l'autre la

soixantaine, meunier respecté et donc insolite à cet endroit ? Laffitte, on le sait, aimait parler et convaincre, don qu'il exerça, raconta-t-il plus tard, au cours des centaines de veillées qu'il passa avec les montagnards du cru durant ses terrains, ayant rapidement appris à parler l'arabe et comprenant certainement le chawi. En tout cas, quelque chose se passa alors entre eux car Baptiste confia au marcheur solitaire un secret qu'il gardait par-devers lui depuis un quart de siècle : il avait trouvé dans la grotte, en excavant d'énormes couches de guano, certains objets insolites en nombre important et, de son avis, "d'époque préhistorique", qui méritaient peut-être intérêt. La grotte et ses "objets", des silex et autres matériels lithiques, en effet "intéressèrent" Laffitte, au point que, de retour à Paris, il s'en ouvrit au département concerné du Muséum d'histoire naturelle dont dépendait le musée de l'Homme. Et que, de fil en aiguille, il fut décidé, pour faire d'une pierre deux coups, non seulement d'explorer ce site mais aussi de choisir l'Aurès comme point de chute de la fameuse mission ethnographique alors en cours de préparation.

Sans doute Baptiste ne le sut-il jamais clairement bien qu'il le soupçonnât peut-être un peu : non seulement il était devenu l'inventeur d'un des sites pré-néolithiques les plus importants du Nord de l'Afrique, mais encore, indirectement, celui au moins de la localisation de la "première expédition ethnographique française en Algérie", entièrement confiée, rareté supplémentaire, à des femmes ! Tout cela à cause de son insatiable curiosité ! Mais aussi de son courage, de sa grande résistance physique et de sa vive intelligence. Ajoutons que sans cette médiation providentielle vers une institution scientifique fort reconnue, les détails de la vie, voire l'existence même de Baptiste seraient restés méconnus, alors que cette vie présente bien d'autres curiosités et richesses encore !

## 2

## LE PREMIER MOULIN

Ainsi le passeur entre Baptiste et l'univers de la préhistoire fut-il un jeune chercheur encore inexpérimenté mais intuitif qui su deviner, aussi vite que l'autodidacte qu'était Baptiste trente ans plus tôt, l'importance de ces précieux vestiges. Si l'exploration de la grotte n'eut alors qu'une ébauche de réalisation, dont Thérèse Rivière ne publia jamais les résultats<sup>1</sup>, le destin pourtant veilla sur la suite car cet homme est un veinard.

Mais comment Baptiste se retrouva-t-il, explorant, puis exploitant entièrement seul ce qui se présenta d'abord à lui comme un gisement de guano, c'est-à-dire d'un engrais animal très demandé pour la culture des palmiers en Algérie ? Vers 1900, Baptiste a vingt-cinq ans et revient, peut-être, de son service militaire. Il mène une vie autonome depuis qu'il a commencé à travailler comme apprenti maçon dans l'oued Taga au nord du massif, à l'âge de quatorze ans<sup>2</sup>. C'est dire qu'il connaît pédestrement la région et en particulier la montagne. C'est un coureur de sommets, on l'a dit, curieux, courageux, physiquement extraordinairement robuste. Une de ses occupations favorites est la chasse aux trésors, manie qu'il tient peut-être de ses origines italiennes mais qui est aussi très répandue dans la jeunesse indigène locale. Il est père d'un enfant, Chérif, qu'il élève avec celle qu'il présente comme sa seconde épouse, une

jeune femme chawiya du nom de Hmama, c'est-à-dire Colombe. Faute de trésors, en tout cas pour le moment, il repère du guano dans l'une des nombreuses grottes qu'il visite et en entreprend l'excavation. Puis il en achemine le produit par mulet vers la gare de Batna, à destination de Biskra, là où l'on cultive le palmier. Pour ce faire, il a dû aménager un dispositif aux abords de la grotte, creuser une plateforme, procéder au tamisage sur place, tout cela à lui seul. Une histoire qui paraît à peine crédible quand on connaît l'escarpement du site, situé à 1 540 mètres et surtout la végétation très dense de maquis qui l'enveloppe. Pourtant l'histoire est vraie.

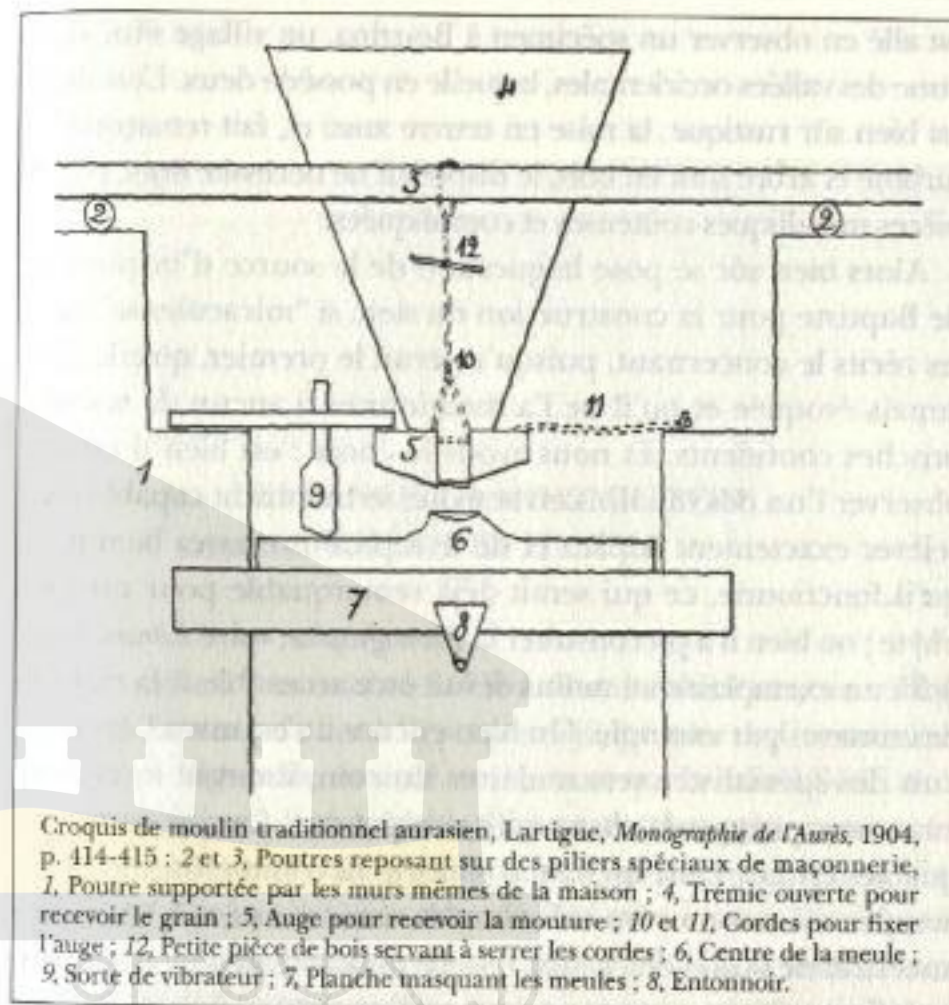
Mais il ne s'arrête pas en si bon chemin. Le guano durement obtenu et intelligemment vendu lui permet de dégager la mise de fonds nécessaire à la construction d'un moulin à turbine qu'il va bâtir de ses propres mains, sur la rive droite du torrent qui jouxte la grotte, le Berbaga, aidé par un montagnard du coin avec lequel il gardera une longue et fidèle relation puisque c'est le fils de celui-ci qui dirigea le chantier de fouilles finales de la grotte, près de soixante-dix ans plus tard. L'espace intérieur de la grotte libéré, il en fait son habitation et s'y installe avec sa jeune famille et sa chienne, Dekkha. Choix très insolite pour un Européen évidemment, voire même pour un Chawi : au nord du massif les abris-sous-roche ne servent déjà plus depuis longtemps qu'aux troupeaux... et aux fugitifs. En contre-bas du torrent se niche, dans le creux de la vallée, un petit village de pierres qui devait déjà exister à l'époque mais que le jeune couple dédaigne, préférant vivre à proximité du moulin, lequel figure sur une photographie de 1934 prise par Lafitte ; ou volonté de ne pas s'exposer à un voisinage qui eût pu les pénaliser : il est un *qafer* – un incroyant – vivant avec une musulmane, ce qui n'est permis ni par la religion ni par la coutume.

En fait, ses choix existentiels le décrivent très tôt : industriel à tous les sens du terme, il n'est ni un laboureur ni un éleveur, bien qu'il eut probablement l'occasion ou l'obligation, à titre d'appoint, d'être l'un et l'autre à certains moments de sa vie. Dans cette société de transhumants, il pratique une sorte de nomadisme à lui, qui le met hors de toute atteinte et pourtant le rapproche clairement du

commun des montagnards, ce dont les Aurasieus lui rendront toujours raison. Il vit avec une femme qui n'est pas de "sa tribu", mais loin des commérages. Nous ne savons pas ce que celle-ci pensa de cette dure existence, mais le fait est qu'elle mourut à ses côtés, à un âge très avancé. Heureuse de son sort, selon les témoignages.

Enfin il y avait eu, en 1909, comme il le précisa, la trouvaille<sup>3</sup> : "quelques outils taillés, des éléments en métal mêlés à divers ossements d'animaux. Certains d'époques protohistorique ou plutôt romaine (clefs, herminette, grands clous en métal, poterie tournée" ; trouvaille suivie du réflexe de génie de stopper net toute excavation, réaction très rare en milieu paysan. Comment ce respect du site fut-il compatible avec une occupation familiale suivie, cela, on ne le sait pas, mais la question se pose. En tout cas Baptiste garda pour lui cette découverte, n'en parla à personne et ne chercha pas à la monnayer. Thérèse Rivière en témoigne dans une correspondance<sup>4</sup> de 1935.

Baptiste bâtit successivement trois moulins à eau entre 1900-1912 et la fin des années 1930, cependant qu'il cessait progressivement d'être le seul meunier du nord du massif. En réalité, contrairement à la légende, il est à peu près certain qu'il ne fut jamais le seul ni surtout le premier, ce qui n'enlève rien à son image. C'est presque par hasard en effet que, compulsant une fois de plus l'une des sources incontournables du savoir sur l'Aurès au début du siècle précédent, à savoir la *Monographie de l'Aurès*, publiée en 1903 sous les ordres du lieutenant-colonel de Lartigue du 3<sup>e</sup> régiment de zouaves, source que je croyais bien connaître, que je suis tombée, dans le chapitre III de la dernière partie, sur quelques pages passionnantes<sup>5</sup> concernant les moulins à turbine, qui "ont été de tout temps utilisés la région et se nomment *erraha*". Ils sont, écrit le rédacteur, "très primitifs" et il en aurait existé au début du siècle chez les Ouled Daoud – donc tout près de celui de Baptiste – à peu près dix, certes de très faible capacité de rendement. On trouve également dans la *Monographie* un schéma très clair et minutieusement commenté du type utilisé localement, ainsi qu'une référence livresque, celle d'un ouvrage bien connu, *Libyan Notes*, 1901<sup>6</sup>. Enfin le rédacteur mentionne qu'il



est allé en observer un spécimen à Bouzina, un village situé dans l'une des vallées occidentales, laquelle en possède deux. L'outillage est bien sûr rustique, la mise en œuvre aussi et, fait remarquable, turbine et arbre sont en bois, le dispositif ne nécessite donc pas de pièces métalliques coûteuses et compliquées.

Alors bien sûr se pose la question de la source d'inspiration de Baptiste pour la construction du sien, si "miraculeuse" dans les récits le concernant, puisqu'il serait le premier, qu'elle n'est jamais évoquée et qu'il ne l'a mentionnée à aucun de ses plus proches confidents. Et nous avons le choix : ou bien il est allé observer l'un des moulins en activité, se montrant capable d'en relever exactement le plan et de le reproduire assez bien pour qu'il fonctionne, ce qui serait déjà remarquable pour un néophyte ; ou bien il a pu consulter la *Monographie*, voire *Libyan Notes*, dont un exemplaire au moins devait être accessible, à la caserne des zouaves par exemple. Ou bien encore il s'est mis à l'école de l'un des spécialistes vernaculaires du coin, il devait forcément en exister puisque la chose était si répandue. Ce qui est remarquable, en fait, c'est qu'il se comporte là comme un indigène, avec les mêmes moyens très simples, mais sans avoir l'héritage ancestral de l'un d'entre eux. Quelle qu'ait été sa démarche, elle était fort ambitieuse pour quelqu'un d'aussi dépourvu de moyens matériels que lui, et a produit des fruits, sans compter une aura qui dure encore.

Cet exploit initial lui permit d'occuper, en pleine conscience de sa nature privilégiée, cette fonction rémunératrice – traditionnellement, le meunier se réserve le dixième de la charge à moudre – et surtout cette place un peu légendaire, bien connue depuis des siècles dans les sociétés paysannes de la Méditerranée. Comme c'était souvent le cas, il fut aussi guérisseur et chirurgien à l'occasion, jusqu'à la fin de sa vie, alors qu'il n'exerçait plus la meunerie depuis longtemps. Méritant ainsi, avec les années, le titre dont il était si fier, celui de "Lion des Aurès".

De quelle naissance providentielle, de quelle histoire familiale particulière tenait-il tous ces dons ?

## 3

### L'ENFANCE, LA MORT DU PÈRE. CHÉRIF ET HMAMA

Il était né le 1<sup>er</sup> novembre 1875<sup>1</sup> à Oued Athménia, un village relativement important à l'époque déjà, proche de Constantine, la capitale régionale, et situé sur la route qui la relie à Sétif, alors simple garnison. Son baptême figure sur le registre paroissial dont la seule existence signale un peuplement chrétien bien établi dans la localité, à la date du 7 le même mois, ainsi que le nom de son père, Ferdinand Capeletti et celui de sa mère, Pascaline Loxor. Il dira que son père était piémontais, sa mère sicilienne, tous deux issus d'Italiens émigrés tôt en Algérie, vers 1848.

Selon lui, sa famille quitta peu après ce gros bourg pour aller vivre et travailler, le père est maçon, dans un village en cours de construction, Sériana, qui deviendra plus tard Pasteur, non loin de Batna. Ils se rapprochent de l'Aurès en voie de colonisation si on peut dire, qui reçoit alors un certain afflux d'Européens et voit le surgissement *ex nihilo* de plusieurs localités, en général en bordure des routes à bonne circulation. Alors qu'il est encore enfant, son père "meurt accidentellement". Des années qui suivirent il a confié très peu de détails, sinon qu'il avait une sœur, qu'il fréquenta l'école, sans doute à Batna, pour la première fois à douze ans, qu'il y était beaucoup plus grand et fort que les autres élèves, plus jeunes que lui de quatre ans en général ; qu'il



y fut pour cela moqué et malheureux et la quitta à quatorze ans pour s'engager dans l'oued Taga comme apprenti maçon. Lui-même soutenait qu'il avait "bonne mémoire et bonne tête", ce qu'on n'a aucune peine à croire, vu la suite, et aussi qu'il avait rêvé devenir un jour médecin ou ingénieur. Un vœu qu'il réalisa à sa manière. Toute sa vie, dit-il, en particulier à Robert Laffitte, il continua d'apprendre, fréquentant des ouvrages de médecine ou de "construction". Il écrivait aussi des poèmes, ses amis en ont recueillis quelques-uns et c'est là le plus surprenant, dans une vie tellement dévolue au risque et à l'effort physiques. Son souci, rapportent ses confidents, était son orthographe !

Un de ses poèmes, inédit, commence par : "Salut Constantine, ville de ma jeunesse". Et poursuit : "Oui, la ville la plus pittoresque du monde".

Eloge certes mérité ! Or dans l'énumération des différents quartiers, ponts, lieux-dits de la ville, noms de ses bâtisseurs et des édiles du moment, on entend bien davantage que l'éblouissement d'un blédard de passage, on saisit même une vraie familiarité. Pourtant il n'y a pas place dans les versions en général concordantes qu'il a données lui-même de la chronologie de sa propre vie, pour un séjour prolongé dans la capitale de l'Est. Sauf... peut-être justement dans ces années obscures dont il a peu parlé, entre la rupture avec l'école et l'établissement dans la grotte : quelque chose comme l'errance d'un jeune homme en quête d'aventures, à la manière du Kateb Yacine de *Nedjma*<sup>2</sup>. On peut observer aussi que Oued Athménia, son lieu de naissance et de petite enfance, est beaucoup plus près de Constantine que de Batna ; peut-être sa famille y avait-elle gardé des liens de relations et d'amitié qu'il cultiva durant sa jeunesse et au-delà.

Il y aurait eu aussi, dans cette période, quelques années de service militaire, marquées forcément par une distance de plusieurs mois, ou années, avec l'Aurès. Où et pourquoi ? Franchit-il la mer ? Peu probable, à première vue, quoique... ? Était-ce indispensable pour lui, en principe unique "soutien de famille" ? Peut-être s'est-il agi d'un engagement volontaire ? Toujours est-il

qu'il est français, de parents italiens, et là est peut-être la raison. Si son père n'était pas déjà français à sa mort en 1881, il n'était sans doute pas si aisé pour Baptiste de bénéficier en 1889 de la Loi de francisation *de facto*<sup>3</sup>. On verra qu'à la fin de la guerre d'indépendance, particulièrement féroce dans l'Aurès et plus spécialement au nord où Baptiste vivait, il n'était plus fier d'être français et le laissait entendre.

Ce problématique passage précoce dans l'armée, cette familiarité perceptible avec une grande ville comme Constantine, tout cela ne serait pas sans importance pour comprendre ses entreprises, sa capacité à inventer et à réaliser des opérations insolites, ses ambitions de jeunesse, et son dédain vis-à-vis des solutions de facilité offertes par la colonisation naissante : un lot à cultiver et à bâtir au milieu de quinze autres exactement semblables ! Pour expliquer aussi, paradoxalement, cette espèce de "proximité sauvage" qu'il su établir d'entrée de jeu avec la société chawiya. Ces prises de distance ne ressemblent pas à celles d'un jeune homme pauvre et ignorant qui ne connaîtrait rien du monde.

Restent l'enfant et le second "mariage". On ne sait rien de précis sur la mère de l'enfant. Ce n'était pas Hmama, qui vient après, en tout cas. Mais Chérif étant formellement reconnu dans la région comme musulman, et d'ailleurs son prénom le dit, il est clair malgré le flou des différentes versions que sa mère était musulmane et qu'il ne pouvait tenir cette appartenance seulement de la femme qui l'éleva, même s'il semble que leurs rapports aient été étroits et affectueux. Cet homme, Baptiste donc, eu successivement deux compagnes musulmanes, chawiya bien sûr, dans un contexte qui ne rendait pas facile, c'est un euphémisme, ce type de liens. Qu'est devenue la première ? Baptiste garda-t-il l'enfant avec lui ? Quand il parlait de Hmama, il avait coutume de dire qu'elle était "la plus belle fille du massif", qu'elle était originaire de Chir, dans l'Oued Abdi, un peu au sud de l'oued Taga, son point d'ancrage à lui, et d'ajouter, "d'excellente famille". Bigre, voilà qui complique gravement les choses, même si les Ouled Abdi, et en particulier leurs femmes, sont réputés de mœurs plus flexibles

que les autres habitants de la montagne. Toujours est-il qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort de Hmama et l'image de Baptiste parmi les Chawiya ne semble pas en avoir souffert.

Oui, mais du côté de la communauté d'origine de Baptiste ? De sa mère, de sa famille proche, des autorités coloniales... bref de l'autre moitié du monde ? En un mot, avait-on honte de ses choix : vivre en troglodyte, épouser une "Arabe", pratiquer le reboutage ? Dans les divers récits qu'il a donnés de sa vie, il n'est jamais question de sa famille européenne, ni de liens, d'amis, de supports ou d'aide qu'il aurait pu recevoir dans la société "blanche". Comme si cet autre monde n'avait pas existé. De l'avis quasi général, Baptiste ne se convertit jamais à l'islam, pas même "un peu" ni "comme si". Vers la fin de ses jours, dans les années 1970, il noua bien des liens de grande profondeur avec une cohorte de "jeunes" pères blancs<sup>4</sup> – ils avaient tout de même la quarantaine mais une vision de la Mission radicalement neuve – mais il semble avoir vécu la plus grande partie de sa vie dans une sorte de philosophie bienveillante et libertaire, auprès d'une femme qui conserva son islam intact et élevait l'enfant de son homme dans une religion qui n'était pas celle de son père. Il jurait dit-on par les saints qu'on honore dans la région et les visitait aussi. Il fut aussi, rapporte-t-on, l'ami de quelques "saints" vivants, en particulier l'un d'entre eux, établi à Lambèse et maître d'une *zawiya* plutôt mystique, par opposition à l'islam réformé et anti-extatique qui se fit jour à partir des années 1930 dans la région<sup>5</sup>.

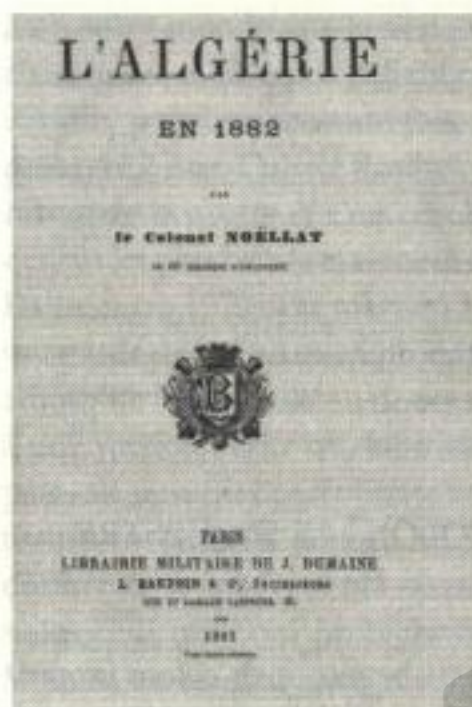
Même mystère sur le devenir de l'enfant Chérif. Qui n'a pas de place dans le "mythe personnel" du père. En fait il semble que les deux hommes s'évitaient. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : tout ce que nous savons de cette vie très surprenante en elle-même provient d'une "mise en forme" de celui qui l'a vécue, qui sûrement n'invente rien, n'enjolive même pas, ne pousse pas à l'héroïsation de soi, mais procède à un savant polissage dont le résultat est un objet sans aspérités, où il n'y a ni méchants, ni violences, ni rejets ; pas d'échecs non plus, ni de regrets. Par trois fois au moins, il eut à dire *qui il était* à des gens qui appartenaient

à un autre monde que le sien : une première fois aux différents chercheurs avec qui il collabora entre 1933 et 1936, Laffitte et Rivière, puis une seconde fois, entre 1968 et 1975, à une jeune préhistorienne, Colette Roubet, au moment de la véritable exploration de la grotte et c'est certainement elle qui reçut les confidences les plus riches mais peut-être aussi les plus "reconstruites". Enfin entre 1970 et sa mort en 1978, aux jeunes pères blancs qui ont gardé de lui un souvenir émerveillé de ses anecdotes, de son amour de la vie. Chacun de ses récits oraux a donné lieu ensuite à une version écrite où, bien sûr, chaque transcripteur a mis sa pâte, au sens où l'on colmate le plus discrètement possible une fissure, un "cheveu" comme on dit en restauration d'art, qui pour donner de la cohérence là où pointait un doute factuel ou chronologique, qui pour protéger une faille douloureuse peut-être. M'étant entretenue avec tous ceux qui sont encore vivants, en particulier Colette Roubet, Roger Luyten, Philippe Thiriez et plusieurs autres personnes, j'ai pu constater que plus la moisson avait été riche, plus il y avait de variantes d'une performance à l'autre, comme dans un conte. En somme si tout est vrai en gros, si tous ont aimé Baptiste bien au-delà d'une simple relation de rencontre, ce sont les silences et les variantes qu'il faut interroger pour avancer, non pas vers une "vérité" dont ni la mémoire, ni la science, ni la fiction n'ont à faire, mais vers la complexité d'un destin qui ne dit pas les résistances, les souffrances qui étaient en jeu dans tous ces choix hasardeux.

Force est de constater que cette invention de soi est la réussite la plus séduisante de Baptiste et qu'elle a beaucoup séduit ; sa plus belle œuvre, plus belle que les moulins, que l'invention de la grotte et que ses poèmes mêmes. Les poèmes qui, justement, pourraient bien parler de quelques-unes des blessures et des cicatrices qui ont été effacées par le polissage de la mise en légende. De tous les absents et de tous les coups reçus.

## QU'EST-CE QU'UN BON COLON ? LE SÉQUESTRE

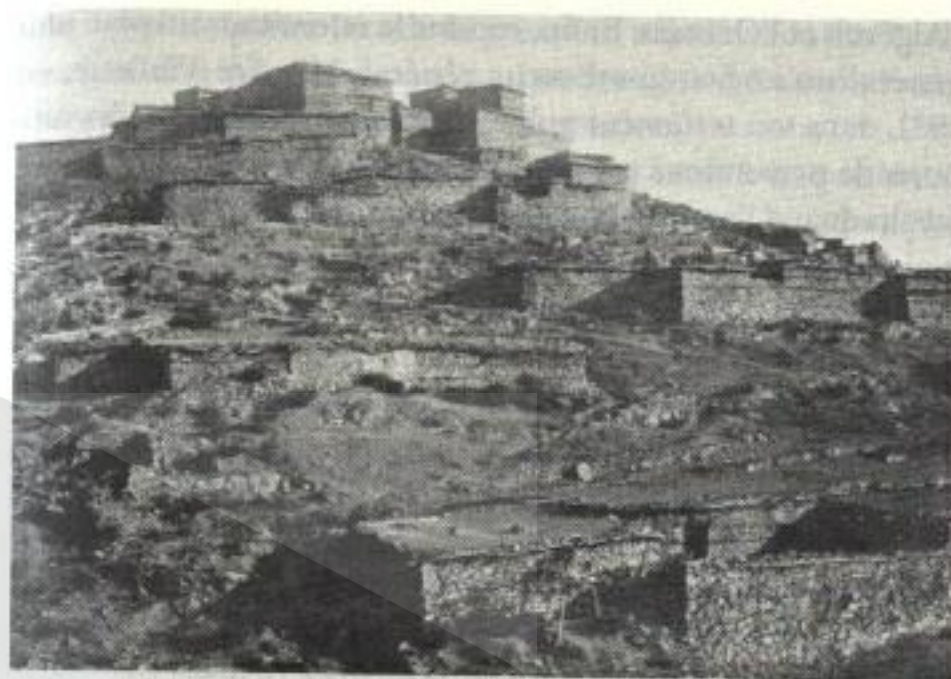
L'Aurès n'"accueillit" jamais, on l'a vu, beaucoup de colons proprement dits en tribus, moins en tout cas que d'autres massifs montagneux comme la Kabylie ou même que la steppe. Assez vite, la conquête achevée entre 1844 et 1847, cette lacune devint un vrai sujet de préoccupations pour la puissance occupante. En effet, conquise relativement vite, comparée à d'autres, la région se souleva pourtant plusieurs fois au XIX<sup>e</sup> siècle et en 1882, le colonel Noël<sup>1</sup>, qui commandait le Cercle de Biskra, en conclusion d'un rapport très documenté et prospectif après le soulèvement de 1879, le dernier de ce siècle-là – il y en eut encore un, très meurtrier, en 1916, avant l'embrasement de 1954 –, imputait ce penchant pour l'insurgence à l'absence de colonisation civile : "Tout d'abord, écrit-il, il n'y a pas un colon français dans toutes ces vallées de l'Oued Abdi, de l'Oued el Abiod, de l'Oued Guechtan, de l'Oued Arab. Donc nul témoin gênant des manœuvres qui ont dû être pratiquées à l'avance pour sonder le terrain dans les tribus et attirer les individualités remuantes ou mécontentes..." afin de les jeter dans la violence. Bien plus tard, en 1933, Robert Laffitte, le géologue, pouvait encore dire qu'il lui arrivait de marcher tout un mois en vaquant à ses prospections sans rencontrer une seule personne qui parlât français.



Noëllat est un partisan résolu de la colonisation agricole civile, contrairement à beaucoup d'officiers de la conquête, en particulier ceux devenus assez familiers de la région pour l'avoir conquise : le général Bedeau, le colonel Carbuccia par exemple<sup>2</sup>. Faute de terres, écrit Noëllat, la population des candidats à l'immigration "... s'est jetée dans des spéculations et dans des métiers qui compromettent sa dignité. Celle-ci, poursuit-il, toujours à propos des nouveaux migrants, est des plus hétéroclites. Se sen-

tant sur un volcan, elle vise surtout aux gains prompts et faciles. Son existence fiévreuse, agitée, incertaine, sans certitudes du lendemain, la jette trop souvent dans une passion des plaisirs malsains (!) qui font oublier ou remplacent la famille, le travail honnête et sérieux... (À l'inverse) C'est surtout le travail agricole qui donne des jouissances élevées, qui forme les familles au travail acharné et qui donne à un pays un grand caractère de dignité". Il faut donc, en résumé selon lui, "pour atteindre ce résultat, trouver des terres et l'Arabe en détient incontestablement plus qu'il ne lui en faut" !

Ce texte, qui connut une version imprimée, est particulièrement précieux parce qu'il trace en creux, précocement, les grandes lignes du "style" d'un peuplement régional et de son destin, celui de l'Est algérien qui restera rare en nombre et singulier au regard de l'ensemble colonial algérien. Ainsi, en 1962, Batna ne présenta aucun candidat à la députation pour l'Assemblée constituante de la nouvelle République algérienne, ainsi que les accords d'Evian le préoyaient pour les Européens. Pour en revenir aux origines et à Noëllat, son rapport énonce clairement



ce qui souvent n'est dit qu'en passant, les qualités requises de ces colons souhaités : des vies vertueuses, du travail productif, un chevillement austère à la terre, au mépris des origines sociologiques bien connues de leur recrutement qui produisit les stéréotypes que l'on sait : l'Algérie, poubelle de l'Europe, ramassis de repris de justice, d'orphelins et de quarante-huitards, et l'image coriace, reconduite de décennie en décennie, de cette minorité, "exploiteuse, paresseuse, jouisseuse et inculte"... Or d'une part, tout n'est pas faux dans ce jugement, il ne s'agit bien entendu que d'un jugement, mais plutôt bien informé, celui d'un officier présent sur place, d'autre part ces défauts avaient aussi leur envers positif : la plupart des Européens de l'Est parlaient arabe et souvent berbère ; on n'y entendait jamais, au grand jamais, comme Germaine Tillon le remarquait en 1934<sup>3</sup>, les termes génériques racistes usuellement répandus dans d'autres parties du pays pour désigner "les Arabes", sans doute parce que les Européens n'y étaient, proportion qui resta à peu près constante, que trois pour cent de la population totale, au lieu de cinq à dix pour cent dans

l'Algérois et l'Oranais. Enfin, comme le relevait sur un plan plus général un ancien gouverneur général, Maurice Viollette, en 1931, dans son testament politique, *L'Algérie vivra-t-elle*<sup>4</sup>, les rapports de personnes à personnes y étaient, nécessité oblige, plus étroits quand ils existaient, les juifs, pour la plupart autochtones mais citoyens français depuis 1870, commerçants, avocats, usuriers, nombreux dans la région, faisant souvent truchement entre les deux sociétés.

Le soulèvement de 1879, qui réunit au mois de juin, sous la conduite d'une famille maraboutique, les Lhalha de la tribu des Ouled Daoud, les Béni Bouslimane et les Béni Oudjana, se solda en quelques semaines par un échec cuisant, c'est bien le terme propre, car plusieurs caravanes en fuite moururent de soif en tentant de s'échapper vers le Djérid tunisien. Sans compter la perte de la plupart de leurs troupeaux, principale richesse solvable et un immense séquestre de leurs terres collectives – c'étaient des éleveurs transhumants –, terres qui, confisquées au titre d'impôt de guerre, devinrent domaniales, c'est-à-dire propriété de l'Etat et donc vendables ou attribuables. Les auteurs militaires qui ont décrit l'insurrection et ses péripéties, comme Noëllat qui saisit l'occasion pour faire la synthèse de la politique agraire coloniale durant cette période, ne disent rien ou presque sur l'étendue, le calendrier et les victimes précises de cette spoliation. Par chance on en trouve une présentation fouillée dans un ouvrage de l'historien algérien Abdelhamid Zouzou<sup>5</sup> : 20 000 têtes de bétail furent saisies, 126 000 francs versés aux Domaines, plus 355 000 francs comme "contribution de guerre", trois villages furent incendiés et détruits. Toutes les bonnes terres étaient confisquées dont 1 600 hectares à Médina, Zellatou et Foum Toub, retenues pour la colonisation.

Ces terres-là nous intéressent particulièrement car elles concernent, comme perte ou au contraire comme gain, des personnages que nous allons voir apparaître dans ce récit et firent enjeu entre eux pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle. Les tribus, amère consolation, furent admises au même titre que les Européens à racheter le reste des terres spoliées vendues aux enchères publiques. Mais

tout devait se passer lors de la première adjudication car "... le manque d'acquéreur prouverait que les Ouled Daoud avaient assez de terres de labours à leur disposition" !

Les biens et subsistances ne furent pas seuls à être atteints : 562 personnes moururent, hommes, femmes et enfants, dont plus de 300 dans la fuite au désert évoquée plus haut. Bien sûr les insurgés infligèrent aussi des pertes du côté adverse, trois caïds furent tués, quinze spahis aussi, et trente blessés, sans compter les "dommages collatéraux" civils, par exemple plusieurs greniers collectifs contenant les réserves de grains pour plusieurs années furent brûlés. Cette énumération, dont des fragments seulement apparaissent dans certains récits, donne une idée de l'arrière-fond de violence accumulée quand on évoque "l'agitation dans l'Aurès au XX<sup>e</sup> siècle". Elle tente ainsi de tisser une toile de fond moins abstraite à la question de la présence européenne dans le massif. La peur fut toujours présente d'un côté, le ressentiment de l'autre. Ce qui, curieusement, n'empêchait pas de fortes relations humaines.

Cependant, le vœu de Noëllat fut exaucé car, si au XIX<sup>e</sup> siècle l'Aurès isolé et redouté ne reçut la visite que de quelques chercheurs, savants et voyageurs écrivains, souvent de grande qualité, le séquestre permit successivement l'installation d'une ferme de 200 hectares vendus aux pères blancs qu'ils exploitèrent de 1894 à 1921, l'attribution ou la vente à bas prix de terres à quatre colons qui se partagèrent la petite plaine très convoitée de Médina entre 1900 et 1940 et la création en 1911 d'un Centre de colonisation à Foum Toub, doté de terrains à bâtir et de terres cultivables d'assez petite superficie, qui devint un village de treize familles avec école, mairie et notables... Cette présence en tribus ne dura toutefois pas au-delà des années 1950 et s'était progressivement clairsemée bien plus tôt, dès la fin de la Première Guerre mondiale.

Baptiste, puis son fils Chérif, furent forcément en rapport avec ces pionniers et ces missionnaires car leurs histoires respectives se déroulent à quelque 30 kilomètres de distance les unes des autres. Tous, de leur côté, nouèrent des liens souvent étroits avec les gens

des différentes tribus dont nous ne connaissons jamais, sauf hasard, qu'une part infime. Mais ni le père ni le fils ne se reconurent dans ces projets agraires ni dans le profil humain et moral qu'on tentait d'imposer au peuplement adventice. Comment vit-on "à la colonie" sans se plier aux attentes et aux règles du système et de ses théoriciens ? Quel est le prix de cette dissidence-là ? Leur histoire nous le dit... à demi-mot.

## 5

### MÉDINA, LES PÈRES BLANCS. UNE NOUVELLE ORIENTALISTE

L'administration coloniale ne tenait pas du tout à voir naître une implantation ecclésiastique dans la région<sup>1</sup> ; elle se fit longtemps prier. Finalement, les pères blancs furent autorisés, quinze ans après le séquestre, à acquérir un lot à cultiver et à bâtir dans la petite plaine de Médina. On peut lire dans le recueil des *Chroniques de la Congrégation*<sup>2</sup>, à la date du quatrième trimestre de 1900 : "C'est le 14 juillet 1894 que le RP Huguenot et le RP Duval vinrent pour la première fois parcourir la plaine de Médina, pour obéir au précepte de Notre Seigneur : *Curate infirmos*. Ce plateau, à 1 800 mètres d'altitude, est situé au pied des contreforts du Chélia qui a lui-même 2 300 mètres et appartenait aux Domaines depuis la séquestration occasionnée par les guerres de 1870 (*sic*). Cette plaine leur a paru favorable pour donner des ressources à l'hôpital Saint-Augustin qui venait d'être fondé et les nombreux villages qui l'entourent, un riche champ pour l'apostolat. Le 6 octobre de cette même année, le TR père Voillard remplissant alors les fonctions de procureur général vint à Médina pour en faire l'acquisition, en compagnie de M. l'administrateur de la commune mixte de Lambèse, d'un géomètre de l'État et d'un expert pour notre société. La propriété contient plus de 200 hectares et de plus on a loué aux Domaines 77 hectares."



C'était un lot très considérable, comparé à ceux qui furent proposés aux colons, et aucune source consultable n'indique le montant de la transaction. "Le douar Ich-Moul, poursuit la source, où est sise notre mission, compte douze villages gouvernés par le cheikh Si Msaoud ben Amar Chaïba. Mais en dehors de ces villages, à la belle saison, de mars à décembre, toutes nos montagnes se couvrent de tentes où de nombreuses familles viennent habiter pour faire les cultures de blé, d'orge et de maïs... des nomades qui viennent de tout l'Aurès et même de Biskra. Durant tout ce semestre... presque chaque jour, dès 7 heures du matin, des caravanes de 10 et 20 mulets débouchent des quatre points cardinaux et 30 à 40 malades viennent se faire soigner... Dans une excursion au douar des Béni Bouslimane (voisin de la Ferme), nous avons reçu partout le plus bienveillant accueil de ces braves gens qui s'empressaient de nous porter leur malades en nous offrant tout ce qu'ils ont de meilleur dans leurs maisons : miel, dattes et noix... Espérons que l'exercice de la charité finira par ouvrir leur cœur et leur intelligence pour aimer notre sainte religion. Qui seule pourrait les rendre heureux ici-bas et pendant l'éternité." Les Béni Bouslimane furent certes accueillants à l'arrivée des pères, qui en théorie "n'apportaient que du bien",

comme on dit en arabe, mais ils se révélèrent au fil des années des voisins beaucoup moins accommodants, rappelant de plusieurs manières aux nouveaux arrivants qu'eux-mêmes, en tant que premiers occupants, avaient été particulièrement spoliés. Curieusement, on n'entend jamais parler des Ouled Daoud, l'autre tribu de la plaine, la plus riche en terres et en hommes. Sans doute parce que moins bien pourvus, les premiers fournirent plus souvent des ouvriers et des *khammès* (associés au cinquième) aux pères.

La petite plaine de Médina était considérée, depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comme une sorte de paradis géographique et de lieu stratégique à la fois, prédestinée comme telle à être le berceau de la colonisation agraire de la montagne : le maréchal de Saint-Arnaud, alors seulement général, y fit halte au cours de son expédition d'avril-juin 1850 dans l'est de la colonie. Le Journal de marche de la colonne<sup>3</sup> décrit le franchissement difficile de nombreux cols et ravins, suivi de l'arrivée de la troupe, en date du 6 juin, dans "une jolie vallée qui conduit... au bivouac de Médina, situé dans un joli bassin, très boisé, bien cultivé et très bien arrosé". Sitôt arrivé, le général écrivit de Médina à son épouse son soulagement d'être parvenu à cette halte avenante et pour la remercier du jambon qu'elle lui avait fait parvenir, il était temps car "l'expédition manquait de tout et le pain avait moisi". La troupe campa là le 7 juin encore avant de poursuivre vers le nord et Constantine.

Un quart de siècle plus tard, en 1876, Emile Masqueray, éminent historien et anthropologue avant l'heure des sociétés berbères, atteint par les fièvres, séjourna là quelques semaines, aux bons soins du patriarche de la fraction maraboutique des Halha, de la tribu des Ouled Daoud, qui disaient posséder une bonne partie de la plaine et y avaient leurs quartiers d'hiver. Il publia en 1879, dans sa *Note concernant les Aoulad-Daoud du mont Aurès (Aourâs)*<sup>4</sup>, une très belle carte au 1/20 000 levée par ses soins, véritable portrait d'amoureux. Celle-ci montre, mieux que n'importe quelle autre source, cette configuration extraordinaire de cinq cours d'eau qui en font une perle de la nature et une aubaine agricole exceptionnelle. Evoquant une requête que lui auraient faite les Ouled

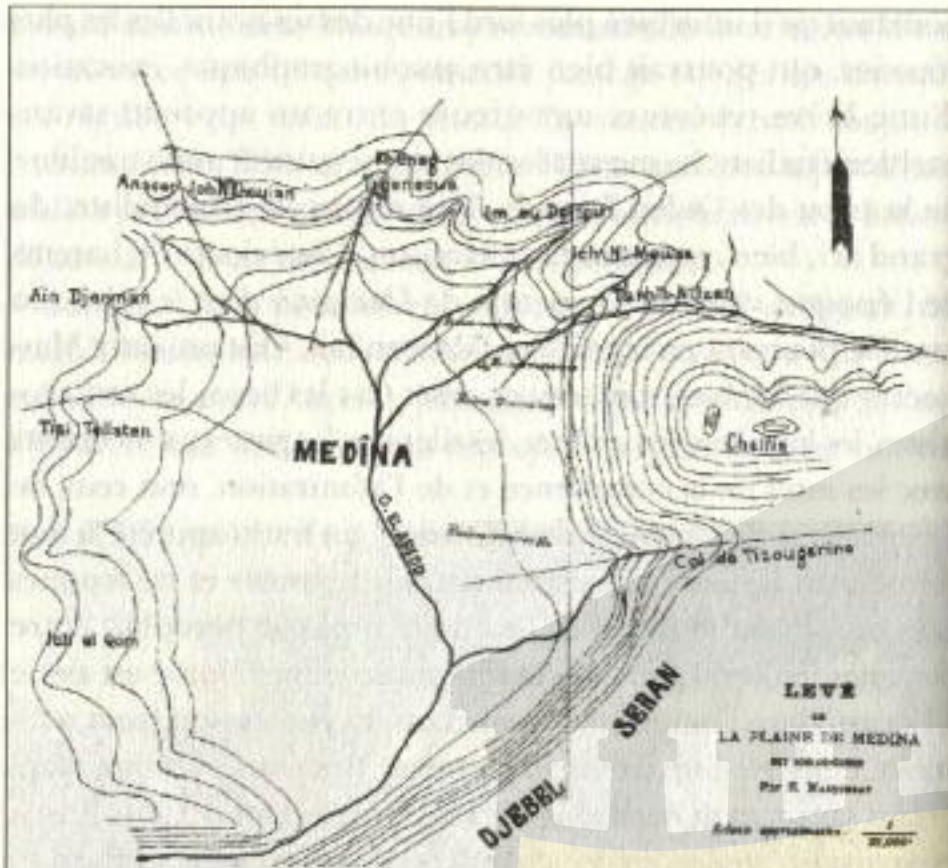
Daoud eux-mêmes, Masqueray recommanda la création d'un marché en ce lieu, l'un des points de passage obligés des itinéraires réguliers des tribus du massif. Ce marché existait toujours dans les années 1930, selon Germaine Tillion, mais plus aujourd'hui, où l'on peut seulement visiter les ruines d'anciennes traces bâties, datant sans doute de la guerre d'indépendance.

Songeant à un peuplement européen à venir, il désignait, de manière solennelle, cette plaine "comme le futur centre de notre colonisation dans l'Aurès" : "Jamais la fortune, écrivait-il, évoquant l'insurrection de 1879 et sa répression victorieuse, ne nous a



offert occasion meilleure (!) de nous établir définitivement au cœur de l'Aurès. Un village dans la plaine de Médina, si riche en eaux qu'elle en est une rizière, un fort au col de Tizougarine... assureraient à la fois notre puissance militaire et civilisatrice dans cette région, si redoutée des pillards arabes mais dont les Romains avaient su cultiver toutes les vallées." On aimerait ne jamais avoir lu ces lignes irresponsables d'un indigéniste pourtant conséquent<sup>6</sup>, incapable en l'occurrence d'anticiper les effets éventuels de la mise en colonisation de cette "jolie petite plaine". C'est à Médina

pourtant qu'il situa bien plus tard l'une des ses nouvelles les plus réussies, qui pourrait bien être autobiographique, évocation d'une brève rencontre amoureuse entre un apprenti savant parisien étudiant les mœurs locales et une jeune femme très libre de la tribu des Ouled Daoud<sup>7</sup>. Une miniature orientaliste, du grand art, bien au-dessus des peintures d'intérieurs de harems de l'époque, voire du Fromentin de *Une année dans le Sahel*, son modèle pourtant en la matière. Mais en fait, c'est un autre Masqueray qui semble avoir écrit ce conte. Car les lieux, les protagonistes, les lumières, les ombres, les silences, les gestes y sont décrits avec les mots de la connivence et de l'admiration, non ceux de l'exotisme et de la volonté de puissance : un festin apprêté la nuit venue sous la tente ; des silhouettes d'hommes et de femmes passant devant le feu. Tandis que le repas se déroulait entre hommes, en cercle autour du foyer, une jeune femme est assise à l'écart, dans l'ombre, "les yeux dans les étoiles, son front scintillait, entouré d'un bandeau d'argent". Six mois plus tard, l'apprenti savant était de retour chez les Ouled Daoud. Cette fois, il connaissait "son" nom. Le confident, il faut comme au théâtre, un confident, "l'homme au manteau noir", a retrouvé sa trace : elle viendra. En gage, un de ses bracelets d'argent. "Enfin le silence absolu se fit et la nuit seule régna." L'attente... Puis soudain "elle était toute droite devant moi, au milieu de la tente... ses joues étaient deux pétales de roses pâles... ses lèvres..., son cou de lait, sa tête coiffée de rouge... je restais muet de surprise et de bonheur". La vraie surprise pourtant était pour la fin. Avant l'aube, la dame exigea bourgeoisement d'être reconduite chez elle. Au-delà de la forêt de Tellaten, assez loin du campement, si l'on en croit la fameuse carte. L'apprenti savant s'exécuta : "Vous auriez certes fait comme moi ! Une longue marche à travers champs et buissons. Puis, merci ! Que Dieu te protège. Et je me retrouvai seul." Le jour se levait quand l'imprudent revint à sa tente. Ses hôtes, qui avaient tout compris et sans doute désapprouvé l'expédition nocturne qui aurait pu leur coûter de cuisantes représailles, n'en montrèrent rien. "Je doute, conclut notre

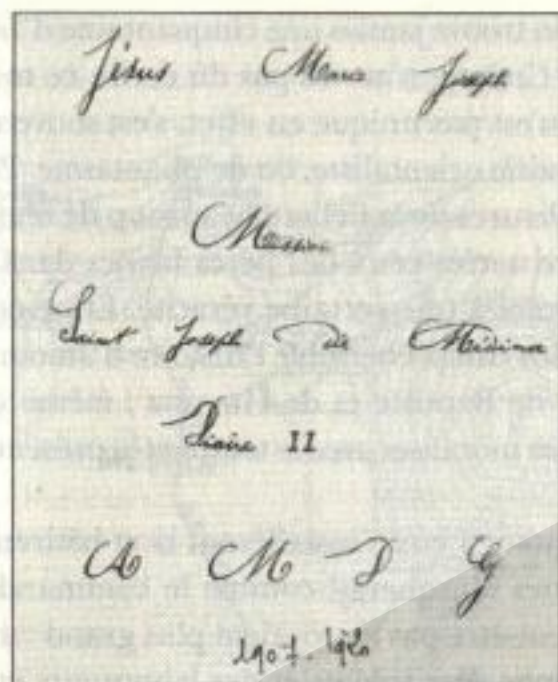


Chemins. – Entre le Im-ou-Deffou (déboché de l'entrée) et le Ich-n-Moussa (sommet de Moïse) passe un chemin qui conduit dans le Ouadha des Aoulâd-Daoud. – Par le Tarhit-u-Izân (gorge des Mouches) passe le chemin qui conduit à l'Ain-Berkan des Ou-Djana, dans la direction de Khenchela. Ce chemin suit la rive droite, puis la rive gauche d'un ruisseau qui va grossir l'Ouâd-el-Abiod, et, atteint, après une demi-heure de route environ, une ligne de partage qui le sépare de l'Ouâd des Aoulâd-Talha, lequel coule, en sens inverse, vers l'est, le long du Chellia. – Par le Tarhit-Tizougatine (gorge rouge), nom que les indigènes donnent au Teniêt-Biguenoun de nos cartes, on passe chez les Beni-bou-Slimân, et, de là, on se dirige sans peine vers Khenchela. – Le Djebel-Seran est la longue chaîne qui accompagne l'Ouâd-el-Abiod (rive gauche) jusqu'à Tranimine. – Par le Tizi-Tellaten (col des Trois) on descend dans une petite vallée, creusée dans le flanc du Djebel-Ich-m-Oul, laquelle s'ouvre sur la rive droite de l'Ouâd-el-Abiod. Le Ich-m-Oul est une grosse montagne isolée, en arrière du Tizi-Tellaten. – Par le Anacer passe un chemin qui conduit au Tizi-Rioul et au Bordj de l'Ouâd-Taga. – Par le Kheneg-Tigensoua passe le chemin de Tahammant.

historien, qu'on trouve jamais une cinquantaine d'hommes aussi bien élevés !" Conte, je n'aurais pas dû écrire ce mot. Ce genre de récits, qui n'est pas unique en effet, s'est souvent attiré l'étiquette de fantaisie orientaliste, ou de phantasme. Pourtant, mis à part les enjolivures de la fiction, beaucoup de témoignages du moment, entre autres ceux des pères blancs dans leur *Diaire*, laisseraient croire à une certaine véracité. Et peut-être ce récit nous rend-il plus compréhensible l'histoire d'amour et la longue vie commune de Baptiste et de Hmama ; même si les mœurs n'ont cessé de se moraliser avec le temps et la présence du surmoi colonial.

Les pères quant à eux s'installèrent là et bâtirent une ferme dès 1894. Certes Masqueray, comme le commandant Noëllat, qu'il n'avait peut-être pas lu, voyaient plus grand : un village, un fort. *Ense et aratro*. Des soldats et des laboureurs en nombre. A défaut, ce furent des moines-fermiers qui arrivèrent. *Le Diaire II*<sup>8</sup>, le premier n'ayant pas été retrouvé, s'ouvre en décembre 1907. Il décrit une vie quotidienne quasi routinière, alors que la lecture des *Chroniques* des décennies antérieures laissait imaginer les difficultés considérables de "l'accumulation primitive" exigée, en travaux d'aménagement et en négociations avec les tribus. Désormais, ils vendaient des moutons et des taurillons à des éleveurs indigènes, il y avait des naissances à l'étable, on égorgeait le cochon, on labourait et on récoltait sur le domaine proprement dit ainsi que sur les 77 hectares exploités par des *khammés* locaux. Les comptes étaient tenus sévèrement et l'exploitation était de bon rapport, assez pour subvenir, comme prévu, aux besoins de l'hôpital d'Arris. Mais là n'était pas, comme c'est souvent redit dans le texte, la seule finalité de cette implantation. C'est pourquoi le *Diaire* est surtout prolixe sur la dimension missionnaire, catéchistique, qui était loin d'être négligée.

Les religieux se déplaçaient sans cesse aux environs, effectuant, par groupes de deux ce qu'ils appelaient des "tournées hebdomadaires" qui conjuguèrent le dénombrement des populations musulmanes dont ils se sentaient chargés d'âme, et leur évangélisation.



Dans chaque village, ils relevaient le nombre de feux et le nombre d'habitants des deux sexes. Chaque famille était nommément identifiée, un véritable recensement. Ces visites étaient l'occasion de distributions de médicaments et de soins aux malades, un vrai succès dans la population : le premier médecin, en effet, est à Batna, au mieux à Khenchela ou à Biskra.

Les pères étaient aussi comptables spirituellement et humainement des quatre familles de colons qui vivaient sur la plaine à partir de 1904 et en relations quotidiennes avec elles. Puis, à partir de 1911, avec les habitants du nouveau Centre de colonisation de Foum Toub, créé sur la terre séquestrée, aussi. Enfin, une maison forestière, cause de frottements innombrables avec les tribus, avait été bâtie. Elle était pourvue d'un garde qui vivait là avec sa famille. Tous ces gens faisaient l'objet, comme les musulmans, d'un recensement nominatif minutieux. Ensemble, ils constituaient le "petit troupeau", le cœur en principe d'une nouvelle communauté chrétienne appelée à attirer des âmes. Or ils se révélèrent, au grand désappointement des pères, des chrétiens décevants, peu portés à la fréquentation des sacrements et donc

peu édifiants pour le catéchuménat à venir. 12 avril 1914 : "Nous avons fait les cérémonies de la Semaine sainte presque seuls, sauf le jeudi où il y avait deux personnes à la messe." Une plainte qui revient souvent tout au long des vingt-cinq années du *Diaire*.

D'un autre côté, la vie n'était pas simple non plus au sein de la Ferme. Vols, destructions de barrières, dénonciations, irruptions de troupeaux étaient le lot quotidien et montraient bien que la cohabitation avec les Béni Bouslimane était sans cesse remise en question. Autre source de tracas, l'exploitation vivait grâce à la présence d'un petit monde restreint d'ouvriers attachés directement au domaine, probablement des Kabyles convertis venus d'autres missions. Les affaires familiales et l'intégration dans le milieu local de ces importés donnaient régulièrement aux religieux du fil à retordre. Il ne faut pas oublier que cette histoire s'est étendue sur vingt-cinq ans et que des vies entières d'hommes et de femmes venus d'ailleurs s'y sont déroulées, avec tous les événements auxquels on peut s'attendre : mariages, naissances et morts, mais aussi d'autres, moins attendus : liaisons amoureuses éventuellement homosexuelles, rebellions, fugues, trahisons... qui souvent laissaient les pères désarmés.

Marginale dans le contexte algérien, de courte durée, relativement à celles de la Kabylie ou du Sahara, la Mission de l'Aurès ne connaîtra pas de suites au-delà de 1921. Curieux destin, à rapprocher des médiocres réalisations locales de l'Ecole républicaine, ce qui signifie nécessairement quelque chose comme un refus, plus déterminé qu'ailleurs, de la part de la société réceptrice<sup>9</sup>.

### QUAND BEN ZELMAT ET BAPTISTE SE RENCONTRAIENT...

Lorsque, venant par exemple de Timgad, le voyageur jauge la haute muraille grise qui lui fait face, avant d'emprunter le noir défilé de la piste, plus tard devenue une route qui tranche plein sud, il se sent comme quelqu'un qui se glisserait dans l'entre-bâillement d'une énorme porte. Le monde qui s'ouvre alors devant lui est un monde vertigineux de falaises hérissées et de plans nus verticaux, aux pieds desquels quelques petites plaines, quelques groupes d'habitations posées là sans ordre, semblent des accidents. Ce monde, à l'époque qui nous intéresse, quelques fractions des Ouled Abdi le partageaient avec les Ouled Daoud et les Béni Bouslimane. Ces dernières tribus avaient en commun un *trait majeur* : elles se déplaçaient plusieurs fois tout au long de l'année à cause de leurs bétails et de leurs récoltes, sur des itinéraires fixes à la fois nord/sud et plaines/altitudes<sup>1</sup>.

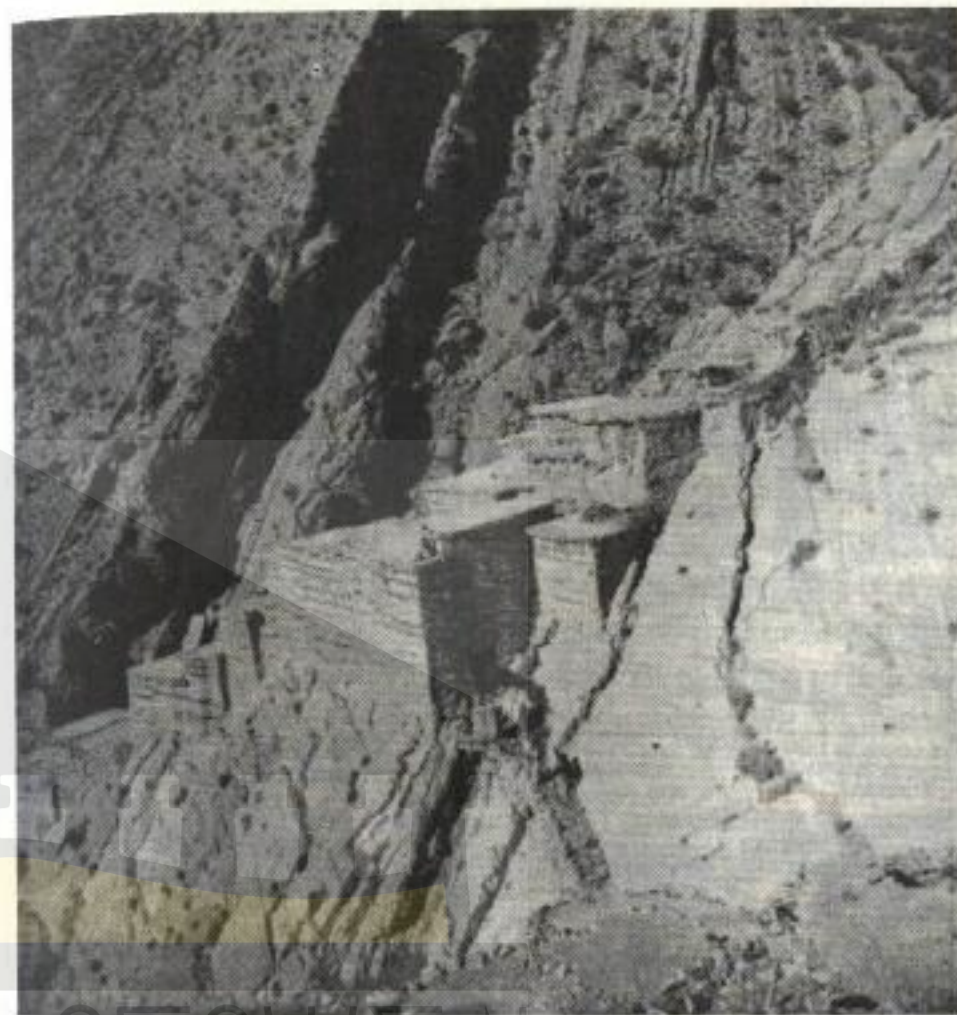
En temps ordinaire et non de guerre, tandis que le *Diaire* des pères, habité de préoccupations agricoles, nous parle d'une *vie horizontale*, qui devait être, bon an mal an, celle aussi des colons fermiers, la vie de ces tribus du Nord, de même que celle, un temps, de Baptiste, de même encore que celle de celui qui va devenir son ami, Messa'oud, et plus tard encore, Ben Zelmât le Bandit, se déroulait le plus souvent possible en haut de falaises

abruptes, le long de torrents. Six mois de l'année, de mi-avril à mi-octobre, dès la fonte des neiges et durant le printemps et l'automne, les Ouled Daoud et les Béni Bouslimane, tout comme leurs voisins les Rassira, vivaient alors en montagne avec femmes, enfants et troupeaux, sous la tente ou parfois dans des abris troglodytes sommairement aménagés, à la recherche de pâturages, mais aussi de petites parcelles cultivables, situées très haut près des sommets, le long d'une bande de terre appelée Sammer, vers 2 000 mètres. Or cette moitié d'année était pour eux *la vraie vie*, un moment de fastes, d'abondance, de consommation de viandes et de lait, bref, de bonheur, marqué par un très grand marché au village de Tkout à la fin du mois d'août, où convergeaient toutes les autres tribus de l'Aurès. Cependant que ces moments pouvaient être habités par la frayeur d'êtres étranges, ogres de sexe féminins aux longs seins qui, dans leur imagination, peuplaient ces hauteurs<sup>2</sup>. Cette vie était en tout cas *une vie verticale* très différente de la vie *d'en bas* et c'était celle que préféraient alors ces montagnards. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Aussi, quand quelques jeunes hommes rebelles comme Ben Zelmât et ceux de sa bande d'insoumis prenaient la montagne, ne se retiraient-ils pas en terrain inconnu ni hostile. Au contraire, il leur suffisait de remettre leurs pas dans des sentes qu'ils avaient parcourues enfants, de se glisser dans des anfractuosités qu'ils connaissaient bien. A ceci près que, la neige revenue, ils ne redescendaient plus au village comme les autres montagnards, en tout cas jamais de jour.

Au fait, que savons-nous de Ben Zelmât ? Il y a aujourd'hui deux manières de l'approcher et, à cette distance, ces deux sources sont peu contradictoires. Plus facile d'accès est *l'épopée*, c'est-à-dire le corpus ou plutôt les nombreux corpus de poésies aurasiennes qui, très tôt, vont célébrer l'homme des sommets et ses gestes d'insoumission. Des chansons en arabe local aussi, comme celle du célèbre chanteur Aïssa Djermouni, chantée encore aujourd'hui. *La légende*, ce sont les bribes de récits, d'événements parvenues

par des voies souvent inattendues : conversations de colons, presse coloniale locale, collecte d'historiens, rares occurrences dans le *Diaire* des pères à partir de 1919... Ce sont enfin un certain nombre de constructions littéraires voire graphiques qui mêlent fiction et histoire postérieures à sa mort, certaines tout à fait contemporaines<sup>3</sup>. Mais avant d'être un fugitif, puis un proscrit, puis un gibier pour chasse à l'homme et enfin une icône, il fut un jeune Bouslimani adolescent comme il en existe aujourd'hui encore. Et même un voyou très précoce. Un romancier de sa tribu<sup>4</sup> et de sa propre famille trace de lui un portrait inattendu qu'il dit tenir de sa propre aïeule, laquelle aurait été la propre sœur de lait du bandit : très jeune déjà, celui-ci défiait de plus grands et plus forts que lui. Maître dans les duels au bâton, au fusil, jamais il ne ratait sa cible même en plein vol... Il ne savait ni lire ni écrire mais comme tous les Chawi, il avait l'art de dire les mots. Un véritable poète. Il passait ses journées en vadrouille et à jouer aux cartes, *rounda* et *bazga* ou aux dominos dans les cafés. Un jour même, comme celle-ci lui demandait : Pourquoi agis-tu ainsi ? Il aurait répondu : Ma mère même n'y peut rien. Et l'aïeule de conclure que ce garçon était un programme à lui tout seul ! Il se pourrait bien que c'est en ces temps-là déjà qu'il rencontra Baptiste.

La seule source le concernant qui ne soit pas légendaire, le procès-verbal de gendarmerie<sup>5</sup> de sa condamnation à mort prononcée en son absence le 20 juillet 1920 dit qu'il est né en 1894, au douar Zellatou. C'est-à-dire dans une des méchtas de la longue et haute chaîne de montagnes du même nom qui surplombe, du sud-ouest au nord-est, la plaine de Médina. Probablement dans le rayon rapproché des tournées des pères blancs. Son frère Ali, "berger" c'est-à-dire éleveur, avait pris le maquis de 1915 à la suite d'un démêlé avec la justice pour une affaire de vol de mulet. Il fut retrouvé et tué en 1917 après avoir lui-même exécuté son dénonciateur. Messa'oud succéda alors à son frère à la tête de la bande de fugitifs que celui-ci avait formée dans le nord du massif. Lui-même sera tué au Sud en mars 1921, on verra plus loin comment.



Sa vie, si elle a laissé davantage de traces dans les mémoires que celles de tous les personnages de ce récit, aura été fort brève.

Pour ce qui est de *la légende* – entre 1917 et 1919-1920, environ, elle se forge assez vite – un colon de l'endroit parle de lui comme "Un de ces hommes qui rétablit la justice quand elle n'est pas respectée et qui devient presque une légende tant il est connu pour sa hardiesse, son courage, son intégrité, et le défi qu'il lance à la société. Un bandit d'honneur comme on dit". Parmi les Européens il est décrit comme "l'homme à l'index coupé", dont la forêt est le fief ; *zelmat* voulant dire gaucher en chawi, peut-être tirait-il de la main gauche ? Une singularité de plus... En fait, toujours selon l'aïeule, son père ou son grand-père étaient



gauchers et non lui. On dit encore qu'au grand dam des pères et des maris, il plaisait trop aux femmes ; qu'il prenait du blé, des volailles et même du bétail à ses riches coreligionnaires pour les distribuer aux pauvres "... pour que chacun sache bien qu'il ne s'agit pas là d'un simple larcin... il est très fort le bougre et il fait peur à plus d'un<sup>6</sup>".

Circulaient encore en milieu européen ces croquis sur le vif de quelques bons coups très théâtralisés qui visèrent électivement l'un des quatre colons de Médina, un célibataire, avare patenté et mauvais patron : le cadeau insolent fait à ce dernier en plein marché d'une ceinture de cuir, pour remplacer la ficelle qui tenait son pantalon ; l'enlèvement nocturne de tout son troupeau de moutons, défi très codé utilisé entre éleveurs, généralement pour ouvrir une transaction... Tout cela pour récupérer une reconnaissance de dettes arrachée par le mauvais patron à un ouvrier impécunieux. Et la leçon de morale en face-à-face, rapportée par la "victime" elle-même : "Paye tes ouvriers correctement, normalement. Ils ne te demandent pas l'aumône et cela n'empêchera pas ta fortune de grossir... Une seule petite injustice dont j'entends parler et je te promets de faire un grand trou dans ta bien-aimée fortune."

On aimerait bien savoir en quelle langue s'est tenu le dialogue et d'où Messa'oud tenait ce "langage syndical" avant la lettre. Au passage il faut noter que son aire d'observation et d'intervention est bien près de la Ferme des pères dont il ne devait rien ignorer et où il ne se manifesterait jamais, sauf au tout dernier moment quand il sera question de leur départ définitif. On doit peut-être en conclure qu'il tolérât au moins leur présence, comme celle des colons qui payaient correctement leurs ouvriers ? Qu'il l'acceptait, en fait ? Lui dont les crimes se déroulèrent le plus souvent au grand jour ne tua en tout cas jamais de colons, ceci est attesté par plusieurs témoignages, même si de nombreux forfaits lui furent attribués à tort. Prudence sans doute, mais plus probablement acceptation d'un rapport de forces inégal, vécu comme l'issue malheureuse du soulèvement de 1879 dont la remise en

question devait lui paraître en dehors de sa mission. Il ne s'intéresse qu'au présent, aux gens et à la rectitude de leur conduite.

Tandis que *la légende* évoque le justicier exactement au fait des turpitudes grandes et petites des Européens et surtout des riches indigènes, caïds et autres intermédiaires enrichis sur la sueur des pauvres, qui se trament dans *la vie horizontale, l'épopée*, dans l'Aurès, une production strictement féminine, dresse le portrait d'un homme indestructible et aérien, bondissant de cime en cime. Un être de *la vie verticale*.

*Messa'oud Ug zelmāt  
Les chaussures aux pieds  
Est monté par le ravin.*

...

*Il porte une cartouchière  
Et se voile le bas du visage  
Sortez mes sœurs, vous allez être surprises.*

*Messa'oud est un tireur adroit  
Une cartouche lui suffit  
C'est le fils chéri de sa mère  
Messa'oud Ug zelmāt  
Est connu d'un versant à l'autre*

Ces vers, dont les plus anciens sont sûrement contemporains des faits mêmes, étaient non seulement chantés mais aussi dansés, lors des fêtes de l'été et de l'automne, dans les mariages par exemple, par des groupes de deux ou trois *'azriyat*, des courtisanes expertes en poésie. Il en existe de nombreuses versions, assez redondantes, et les plus "lisibles" ont sans doute été réécrites, dans leur forme française, par des amoureux du personnage et de la poésie aurasienne<sup>7</sup>, mais certainement à partir de segments poétiques recueillis sur place. N'est-ce pas de toute manière le propre de l'épopée que de prêter à des reconstructions infinies :

*O mon bien-aimé  
Toi qui fais la loi sur l'Ahmar Khaddou  
Toi qui vas libre dans la lumière des étoiles*

*Tu foudras comme un aigle sur ton ennemi  
Tu le tueras et prendras son troupeau*

...

*A mon tour demain je te suivrai*

*Fuyons la haine*

*Evitons la plaine*

*Prenons les monts et les chaînes*

*Pour que tes poignets ne connaissent pas*

*La rigueur des chaînes*

... Du témoignage de Baptiste, parlant de cette dette qu'il avait contractée envers Ben Zelmāt au moment de partir à la guerre, on doit conclure qu'ils se connaissaient en effet de longue date, bien avant que Messa'oud ne devienne "le Ben Zelmāt" de la légende : "C'était mon grand ami, dira simplement Baptiste à la fin de sa vie. Et pas un bandit." La légende ne dit pas précisément comment ils se sont rencontrés mais le goût de Baptiste pour les courses en montagne et la chasse aux trésors, la découverte de la grotte au guano, la magie du moulin, le choix de vivre là avec femme et enfant, plus une chienne ! D'élire ainsi domicile quasi permanent en des lieux qui servaient seulement d'estivages, tout cela ne pouvait que favoriser une rencontre émerveillée, un peu comme celle avec le géologue plus tard. Et ces manières insolites chez un infidèle, pousser un jeune Bouslimani que la suite montrera aventureux et d'esprit libre, à se lier avec cet homme étrange. Sans doute partagèrent-ils alors d'innombrables courses de sommets et une vraie complicité.

Quand, en 1914, voyant son ami partir à la guerre en laissant derrière lui une famille peu conforme au modèle canonique et donc exposée, Messa'oud s'engagea, ainsi que le rapporta lui-même Baptiste, à prendre soin d'elle – c'était cela la dette d'honneur dont parlera longtemps après, avec émotion, le meunier. Hmama, la jeune épouse, habita-t-elle seule la grotte au guano ou même le moulin pendant les cinq années d'absence de son compagnon, avec un enfant ? Cela paraît peu crédible quand on connaît les lieux. Mais une protection morale lui était sûrement nécessaire durant l'absence de son homme. Après tout, ne pouvait-on penser

dans son entourage qu'elle avait été tout simplement abandonnée ? En 1914, Messa'oud n'a que vingt ans et il n'est pas encore le chef de bande qu'il va devenir mais il montre là une maturité, un sens impressionnant des risques encourus par cette femme.

Ainsi, de même que Baptiste selon les habitants de Bouahmar "n'était pas un colon mais un indigène comme les autres", Ben Zemat, selon Baptiste qui l'affirma clairement, "n'était pas un bandit mais un homme d'honneur<sup>8</sup>". C'est sans doute sur cette double définition négative que se sera scellée leur amitié. Mais que pensaient les pères de Médina de tout ça, eux qui, de loin ou de près, eurent nécessairement vent et peut-être affaire un jour ou l'autre, aux deux hommes ?

7

ANTOINE GIACOBETTI.

#### REGARD SUR LA SOCIÉTÉ LOCALE. LES ÉNIGMES

Pour faire face à ses tâches multiples et harassantes, la ferme missionnaire de Médina compte seulement deux pères dont le supérieur et trois ou quatre frères qui se renouvellent souvent. Les premiers arrivés ne savent ni l'arabe ni le berbère local, bien que le fondateur de la Congrégation dite des Missionnaires d'Afrique, le cardinal Lavigerie, ait décidé dès le départ, en 1868, et 1869 pour les femmes, que ces langues seraient obligatoirement apprises par les postulants à des postes en Algérie. Savoirs linguistiques qui sont devenus la richesse et l'image même de la Société au fil des décennies et qui ont produit une accumulation si enviable qu'elle inquiéta sérieusement le nouveau pouvoir algérien à l'indépendance en 1962<sup>1</sup>.

Les pionniers de Médina "revenaient de loin" si on peut dire car ils étaient issus de la reconversion d'une cohorte de "moines méharistes" stationnée à Biskra depuis quelques années, qui devaient, selon Lavigerie, assurer leur prédication en se joignant aux caravanes transsahariennes<sup>2</sup>. Audacieux projet qui heureusement pour eux ne survécut pas à la mort du cardinal en 1892 ! D'aspirants méharistes, ils s'improvisèrent donc, remontant du Sud vers le Nord, fermiers, métier auquel ils n'étaient pas du tout préparés, semblables en cela à la majorité des premiers colons. Les frères, souvent d'origine paysanne, faisaient heureusement parfois

exception. Entre cinquante et soixante pères et frères au moins, leur comptage est rendu difficile par leurs rotations fréquentes, se succédèrent à Médina, venant de Kabylie ou d'autres missions algériennes, entre 1894 et 1921, des hommes fort dissemblables entre eux. S'attachant tous très vite à l'Aurès et ses habitants, à l'existence de la Ferme et au type d'action missionnaire pourtant très problématique qu'elle permettait au fil des jours. Des hommes lucides et souvent critiques, y compris sur la nature des choix et des risques encourus. La vie pour eux était fort rude. Ce qui faisait dire à plusieurs qu'ils se voyaient "plutôt en trappistes qu'en missionnaires". Le froid, la neige six mois de l'année rendaient le travail des champs pénible, l'excès d'eaux en surface produisait du paludisme. La Règle intérieure de la communauté prescrivait une vraie vie de prière répartie sur trois heures dans la journée, le reste du temps étant consacré au travail. L'été, le lever était à 4 h 25 suivi d'une prière-méditation à 4 h 45, de la messe à 5 h 30, la fin du travail était fixée à 11 heures puis lecture spirituelle, examen, dîner, récréation ou sieste. Après le repas et le chapelet, le travail reprenait à 2 heures puis visite au Saint Sacrement à 7 h 15, souper, récréation, prière du soir et coucher à 9 heures. L'hiver, on se levait à 5 heures seulement ! Et les dimanches, les vêpres étaient chantées à 1 h 30. Dimanche et fêtes, la grand-messe était à 7 heures, ce qui ne devait pas être très commode pour les colons. Le lundi, à 6 h 45, il y avait conseil et, un mardi sur deux à la même heure, une conférence théologique. Chaque premier dimanche du mois était consacré à une retraite.

La charge de l'exploitation, plus celles de la prédication à distance et des soins sur place ; une alimentation des plus frustes, surtout quand le Supérieur n'avait pas le souci du moral de ses troupes et se révélait trop économe – par exemple en donnant du blé avarié à moudre pour les besoins du quotidien –, en épuisaient plus d'un et généraient des plaintes, des conflits, parfois même des revendications adressées à la hiérarchie. En même temps, la rudesse des rapports avec la population musulmane,

le peu de succès visible de la prédication, l'absence quasi totale de demandes de baptême, tout cela rendait l'expérience visiblement irréaliste et quasi irréelle dans son entêtement.

Malgré ou à cause de cette austérité, le *Diare* de cette mission qui court de 1907 à 1921, élaboration collective où de nombreuses voix se mêlent sans se confondre, constitue un *texte* qui va bien au-delà du simple document et mériterait largement d'être interrogé mieux que comme source, ce qui n'est malheureusement pas l'objectif ici. Il y a quelque chose de proprement sidérant, de très beau, dans cette évocation au jour le jour de la vie recluse et exposée à la fois de ces moines qui ne parlaient pas tous les langues locales et ne séjournaient jamais très longtemps sur place. Une sorte d'abandon, de solitude blanche. Car la plupart des pages, six mois de l'année, commencent par : "il neige" et je voyais bien, connaissant un peu les lieux sans en être vraiment familière, ce qu'il pouvait en résulter pour ces hommes. Sur le moment, la seule chose qui me vint à l'esprit fut l'idée d'un film, rythmé de manière répétitive par ces mots : "il neige". En tout cas, il est extrêmement rare de rencontrer des productions de cette qualité témoignant du quotidien dans l'Algérie de l'époque, ni plus tard, d'ailleurs.

En septembre 1912 cependant, arriva à Médina le père Antoine Giacobetti, seul acteur de cette aventure collective dont le nom soit passé à la postérité<sup>3</sup>. Né, selon sa notice nécrologique, en Corse en 1869, il a pris l'habit au séminaire de Maison-Carré, près d'Alger, en 1886 et il été ordonné prêtre en 1891. Quand il arrive dans l'Aurès, il a quarante-trois ans et déjà une longue expérience des pays musulmans, de la Tunisie où il a étudié puis enseigné l'arabe, au Soudan et au Sahara, ouest et est, de Géryville à Ghardaïa, sans compter plusieurs séjours en Kabylie. On le connaît en effet comme islamologue et comme berbérisant, auteur d'une production abondante quoique confidentielle, trente titres, surtout des manuscrits non publiés, sur des sujets très divers, en général d'islamologie mais aussi sur les arts indigènes et les cultures locales. Beaucoup de traductions vers des dialectes locaux, de catéchismes, d'Évangiles en langues vernaculaires, etc. Il connaît

bien l'arabe et aussi l'islam, un peu le berbère, ce qui s'entend dans sa rédaction du *Diaire* entre 1912 et 1917.

En 1916, il a publié un livre sur les énigmes<sup>4</sup>, un genre très populaire répandu dans l'Aurès, qui témoigne de la connaissance intime qu'il a acquise en peu de temps d'une société pourtant difficilement saisissable parce que sans cesse en remues. C'est une œuvre importante, en tout cas à mes yeux, qui n'est ni connue ni surtout citée autant qu'elle le mériterait et n'a jamais été rééditée. Ce travail, dont l'enquête devait être bien avancée au moment où il est arrivé à Médina, puisqu'il y présente à côté des matériaux aurasien une bonne moitié d'autres, collectés aux Attafs dans la plaine du Chélif, est littéralement passionnant. Admirable aussi, quand on songe aux tâches qui devaient être les siennes à la Ferme, si on considère aussi la documentation (dictionnaires, ouvrages savants de référence, etc.) qu'il a dû transporter avec lui et au temps qu'il a réussi à voler, pendant les consultations de soins, ainsi qu'il le confesse en Introduction, pour la collecte elle-même. "Arabe ou berbère, l'indigène n'est-il pas lui-même une énigme vivante, difficile, presque impossible à déchiffrer?" écrit-il. Dans cet avant-texte trop modeste et trop court, il dit les usages sociaux, la portée cognitive de ces petites merveilles, certaines d'une simplicité banale :

C'est une pierre de la rivière et ce n'est pas une pierre

Elle a quatre pattes et ce n'est pas une brebis

Elle pond des œufs et ce n'est pas une poule.

La tortue.

Tandis que d'autres sont pleines de poésie :

La neige est tombée sur la cime des montagnes, de là aux plaines  
et aux pays lointains, la vue est courte

Et les deux se font aider par un seul.

La vieillesse.

(Les plaines sont les pieds, les deux jambes s'appuient sur un bâton.)

Reste une question cependant qu'il ne soulève pas : pourquoi les *muhadjiat* de l'Aurès sont-elles en arabe, dans une région

certaines bilingue mais où la vie quotidienne se passe tout de même en berbère ? A-t-il traduit systématiquement ses données, ou existent-elles en arabe en tant que genre noble, auquel ce véhicule serait plus approprié ? Question à poser aux spécialistes.

Sur la fin de sa vie, en 1946, il traduisit, avec un Commentaire, le Poème fondateur de la Rahmaniyya<sup>5</sup>, une confrérie largement dominante dans l'Aurès et il demeure de ce fait l'un des très rares observateurs à avoir sur une assez longue durée une expérience humaine, *directe* autant que textuelle, du mysticisme musulman *montagnard* qui joue un rôle culturel et politique si important en Algérie depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui encore. Polyglotte, il parlait aussi bien l'italien que l'espagnol, ce qui lui donnait accès à la fameuse "armée roulante" des sans-attaches évoqués plus haut. De santé fragile, il semble avoir connu plusieurs épisodes tuberculeux et, à son départ de Médina en 1917, il rejoignit semble-t-il un sanatorium, puisqu'il ne fut pas appelé sous les drapeaux. Pourtant il déploya au fil de son existence une activité extraordinaire. En 1900, il écrivait : "J'aime le Sahara, la vie sous la tente, la nourriture arabe. Je fais de longues courses à cheval sans fatigue." Un propos digne d'un officier des Bureaux arabes ou de Masqueray, d'homme du XIX<sup>e</sup> siècle en tout cas. D'écriture sobre et factuelle dans le *Diaire*, il est plus réflexif dans les *Chroniques* où il consigne ses jugements sur l'islam et surtout sur les religieux musulmans de l'Aurès, dont il a constamment cherché la compagnie. Sa vision est sans indulgence mais n'étonne pas, vus l'époque et le milieu : les premiers pères jésuites envoyés en Kabylie consignaient au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle des remarques analogues sur l'islam, que rien ne distinguaient de celles des premiers instituteurs de la III<sup>e</sup> République, se demandant s'il s'agissait vraiment une religion<sup>6</sup> ! Cette sévérité n'entamait pas l'attachement sincère du père aux croyants musulmans ordinaires dont la vie quotidienne l'interpellait constamment. C'était un observateur pointu de la société locale. Ses constats éberlués sur les femmes aurasien, lui qui connaissait bien le reste du monde musulman, sur leur liberté de mœurs, sur la fréquence

des divorces de leur fait : "Notre bergère Aïcha fait encore sa Samaritaine !", confirment, je l'ai dit, certaines notations récurrentes dans la littérature sur l'Aurès qui furent bien à tort imputées au "romantisme" des premiers observateurs. Sa révolte devant la violence que les hommes peuvent exercer sur elles malgré cette liberté sonne d'autant plus juste ; ses déductions d'ethnologue sur le caractère plus libre des Chawiya au regard de la communauté, comparés aux Kabyles, qu'il rapporte à l'absence de *tajmaat* (assemblées de villages) et d'habitat aggloméré, sont fort pertinentes. Et jusqu'à son intuition, qu'ici, c'est le contrôle à distance des lettrés qui soutient la cohésion sociale.

Quant à l'embryon de société européenne qu'il a sous les yeux, ses remarques concernaient surtout l'indifférence religieuse des supposés chrétiens, de plus en plus souvent déplorée à mesure que s'améliore l'installation des colons, bien qu'il entretienne pourtant avec eux des relations fréquentes et attentives. En outre, il était spécialement sensible à l'existence de quelques individus, toujours des hommes isolés, "ouvriers de chantiers qui n'approchent pas la Ferme", internés de nationalités diverses dans le pénitencier proche de Lambèse, et à celle de plusieurs Italiens "installés", si on peut dire, à demeure, exploitants de petites mines, nombreuses à l'époque, ou encore forestiers espagnols vivant de travaux temporaires, certains mariés à des femmes du pays. Sur cette population flottante, il partageait d'ailleurs les vues désabusées du commandant Noëllat, ce qui prouve bien une certaine constance depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans la présence et le profil de ces gens non fixés à la terre. Il est clair cependant que pour lui, colons et "isolés" ne relevaient pas du même classement ; les colons étaient requis, pour être conformes, de venir au moins de temps à autre à la messe, de faire baptiser leurs enfants, d'en mettre au monde et même de faire au moins une fois par an leurs pâques !

Le *Diaire*, en particulier dans la période Giacobetti, n'évoque jamais nommément Baptiste Capeletti. Ni pour le louer, ni pour le maudire, quand il parle des "électrons libres" du peuplement

européen : l'allusion même à un Italien guérisseur exerçant auprès des indigènes ne le vise pas nécessairement car on trouve trace dans les *Chroniques* en 1894 d'"un vieil Italien inconvertible" attaché à la mine de Taghit, qui portait le vêtement indigène et remplissait déjà le même office. Il serait logique cependant de penser que si les relations avaient été bonnes avec les pères, Baptiste aurait parlé de sa trouvaille archéologique de 1909 à la communauté et que mention en aurait été faite dans le *Diaire*. Une seule fois cependant en 1911, donc avant l'arrivée de Giacobetti à la Ferme, il est nommé dans le *Diaire* comme "Monsieur Capeletti", à propos de l'exploitation d'une mine ouverte en 1910, signe qu'il n'est pas du tout confondu avec la fameuse "armée roulante" et qu'à trente-six ans, meunier ou exploitant de mine improvisé soit-il, il s'était déjà taillé un statut.

Cependant moine et meunier semblent s'être évités, alors que l'un et l'autre étaient sensiblement de la même génération et nourrissaient des préoccupations dépassant l'horizon limité de la vie quotidienne qui ne paraissent pas sans analogie. Pourquoi ? Baptiste n'était probablement pas un catholique pratiquant dans sa jeunesse ni dans sa maturité, quoi que laisse penser sa fin en milieu chrétien. S'était-il converti au moins un temps à l'islam ? Aurait-il vraiment pu l'éviter en épousant une fille du cru ? C'est décidément un personnage imprévisible et peu transparent. Là n'est pas la moindre raison de la curiosité qu'il inspire.

LA GRANDE GUERRE, PROCHE ET LOINTAINE.  
D'ENGRENAGE EN ESCALADES, LA CHASSE A L'HOMME

Le 1<sup>er</sup> août 1914, on peut lire dans le *Diaire* des pères, de la fine écriture d'Antoine Giacobetti, mention de l'arrivée "d'une automobile" porteuse de l'annonce de la mobilisation générale. Le 2 août, deux des frères, Hilaire et Hébrard, étaient dépêchés à Batna, "pour faire des provisions". Le 4, la Ferme reçut la visite de l'administrateur de la commune mixte pour "rassurer les indigènes et leur prêcher le calme". Ce dernier parlait aussi de trois bateaux allemands venus pour bombarder Bône et Philippeville mais capturés et, pour au moins l'un d'eux, coulés. Enfin on apprit que le préfet qui se trouvait à Constantine avait répondu négativement à la demande, on ne disait pas de qui, de "quelques fusils pour Médina", arguant qu'en cas de danger, les Européens n'auraient qu'à se replier sur Lambèse à une vingtaine de kilomètres. Mais, ajoutait le scripteur, en général avare de commentaires, "nous ne craignons pas de troubles dans les Aurès. Seuls les vols sont à craindre". Le 15 août, fête de l'Assomption, "presque personne n'a assisté à la messe" ! De fait, les vols allaient se multiplier rapidement dans les fermes de la plaine. Il était demandé "aux Français", tenus régulièrement au courant des événements par les autorités, de consigner toutes leurs observations sur "l'état d'esprit des indigènes". Un *goum*, groupe de

27. L'entre - D'après T. M. Ayer, l'organisme du mâle  
est en fait T. le plus large et T. le plus petit. Le mâle est  
plus petit...

28. L'organisme - Le mâle T. le plus petit est en fait le plus petit  
de tous les mâles. Il y a quelques mâles, ils sont plus petits - T. le plus  
petit - mais les plus de la même espèce - ils  
en ont un autre, mais ils sont plus petits. Il y a aussi des  
jeunes.

29. L'organisme - Le mâle T. le plus petit est en fait le plus petit  
de tous les mâles. Il y a quelques mâles, ils sont plus petits - T. le plus  
petit - mais les plus de la même espèce - ils  
en ont un autre, mais ils sont plus petits. Il y a aussi des  
jeunes.

30. L'organisme - Le mâle T. le plus petit est en fait le plus petit  
de tous les mâles. Il y a quelques mâles, ils sont plus petits - T. le plus  
petit - mais les plus de la même espèce - ils  
en ont un autre, mais ils sont plus petits. Il y a aussi des  
jeunes.

31. L'organisme - Le mâle T. le plus petit est en fait le plus petit  
de tous les mâles. Il y a quelques mâles, ils sont plus petits - T. le plus  
petit - mais les plus de la même espèce - ils  
en ont un autre, mais ils sont plus petits. Il y a aussi des  
jeunes.

*Malva sylvestris* - Gf.

Q2 190

1. Journal - A copy known to me was published under the name  
 and title of "Particulars généraux".  
 Et Gravelle, de la même époque, en son ouvrage, sur le même  
 sujet, le nomme.  
 2. Journal - A copy relative to L. Gravelle. Il y avait une  
 page sur le "Journal" de L. Gravelle -  
 Comme le Dictionnaire.  
 3. Journal - De son Histoire et de L. Gravelle - par  
 son fils.  
 4. Journal - De la L. Gravelle en 1788. Il y avait  
 la même et les pages de la même. Il y avait

cavaliers recrutés sur place, soixante-dix hommes, fut réuni autour du *bordj* du caïd. Au village de colonisation de Foug Toub, où se rendit en décembre le père Giacobetti, la plupart des hommes avaient été mobilisés en Europe, deux d'entre eux étaient déjà blessés. Le père persistait cependant : "On n'est pas affecté de la guerre à Médina." Même si le premier réflexe chez les missionnaires comme autour d'eux avait été de se mettre en auto-défense, c'est-à-dire d'anticiper une réaction hostile de la part des tribus. On voulait cependant demeurer dans la certitude contraire et l'Europe était loin.

Les choses allaient changer rapidement à partir de l'automne 1916. A Médina, et plus largement alentour. L'événement de 1916 fut moins la mort, naturelle, d'un des colons, M. Weigel, que la profanation de sa tombe, où l'on avait volé les bottines, le chapeau et le linceul du défunt puis remis soigneusement le couvercle du cercueil en place. Cependant que sa veuve qui vivait seule sur leur ferme, voisine de celle des pères, était assassinée quelques mois plus tard. La situation s'aggravait donc. En effet, dans les mois qui avaient précédé, l'ordre de conscription concernant les musulmans, laissée dans le flou durant les deux années antérieures, s'était précisé et les Béni Bouslimane avaient réagi par un refus catégorique. On ne savait pas encore quelle attitude adopteraient les Ouled Daoud face à l'événement. En tout cas, les premiers s'étaient de nouveau armés, on se souvient qu'ils avaient activement participé au soulèvement de 1879. Malgré la saison, ils quittaient collectivement leurs villages d'hivernage de basse altitude et se repliaient chez les Béni Melloul, une tribu forestière à l'est du massif, au territoire encore aujourd'hui difficile d'accès. On parlait désormais d'eux comme "les rebelles". Le général de division ainsi que diverses autorités civiles dont l'administrateur, revisitèrent la Ferme où l'on avait installé un détachement de spahis. Pendant ce temps, vols et razzias se multipliaient. On commençait dans la région à parler de "bandits". Rapidement le nombre des forces d'intervention dans la plaine se monta à cent hommes, il atteignit un moment deux cents hommes. Ces troupes

étaient évidemment hébergées sur le domaine des pères : "C'est l'envahissement de la maison qui continue, qui sait si nous ne serons pas obligés un jour de partir pour laisser la place à ces messieurs", lit-on dans le *Diaire* de manière prémonitoire en date du 29 novembre. Preuve que les pères n'étaient pas inconscients de l'ambiguïté de leur situation, un sentiment dont on retrouve trace dans les *Chroniques*. Néanmoins une sorte de "vie de caserne", selon l'expression d'un des pères, s'installait et la présence nombreuse de jeunes officiers, parfois doués pour l'harmonium et le chant sacré, les réconfortait et les sécurisait aussi. "Nos petits zouaves", lit-on parfois. Tandis que plus de la moitié des hommes de troupe réclamaient des médailles quand ils étaient relevés du poste. "Nous leur donnons la médaille miraculeuse, écrit le père supérieur, puisse-t-elle attirer sur eux les bénédictions du Ciel et surtout celle d'une vraie conversion." Car la fréquentation des sacrements laissait à désirer !

Et voilà que le 12 novembre 1916, éclataient "les événements d'Ain-Touta", une commune mixte voisine située à l'ouest de Batna : un sous-préfet et un administrateur furent tués. Il y eut de très nombreux morts des deux côtés. C'était une véritable insurrection<sup>1</sup> sans comparaison possible avec le refus ciblé de l'incorporation par les Béni Bouslimane : nous ne donnerons pas nos enfants. Ici se place un épisode très intrigant *a posteriori*. L'un des frères, Hilaire, "ayant servi d'intermédiaire inconscient et innocent par la transmission d'une lettre d'espionnage" entre les rebelles de Médina et ceux de l'ouest en ébullition, fut convoqué à Arris pour être entendu par les autorités. L'affaire ne s'arrêta pas là puisqu'il devra quitter l'Aurès d'abord, puis le territoire français en 1917. Sans doute n'était-il pas français, mais belge ou allemand. On se doute bien que le *Diaire*, régulièrement contrôlé par la hiérarchie de la Congrégation, ne rendait pas compte des initiatives personnelles de chacun ni de la diversité des opinions sur la situation locale au sein de la communauté. Mais il est clair que les frères, à cause de leur activité plus extravertie, parce qu'ils allaient régulièrement sur les marchés vendre et acheter des

produits et des bêtes, entretenaient des rapports plus proches et sans doute plus confiants avec les montagnards. D'où les soupçons et sans doute parfois des "dépassements de frontières". On trouve en effet plusieurs fois trace d'Hilaire dans des situations de connivence avec des Béni Bouslimane comme s'il jouissait d'un statut particulier à leurs yeux. On relève également dans les archives<sup>2</sup>, un peu plus tard, l'évocation humoristique et touchante d'une rencontre sur une route enneigée, entre Ben Zelmat et un des pères : "Ces jours-ci, le père Fora, revenant de soigner des malades s'est trouvé fortuitement en présence du grand chef des brigands Ben Zelmat dont la tête est à prix après avoir été décorée de plusieurs condamnations à mort ; ils se sont assis sur le bord du chemin, ont fait une bonne petite causerie et se sont séparés bons amis... Heureux pays, n'est-ce pas ! Que n'y développe-t-on pas le tourisme, avec l'appât de sensations imprévues, nuits à passer dans la neige comme le père Fora sur la grand-route au point culminant, même avec cinq chevaux à la voiture !" Une belle séquence.

Le 17 décembre 1916, on apprit qu'un "pauvre Italien du nom de Félix" avait été assassiné par des indigènes. Les assassins auraient annoncé qu'ils réservaient le même sort à tous les *Roumis* des environs. Ce qui n'empêcha pas les pères de lui refuser un enterrement religieux "pour cette raison qu'il s'est fait musulman ou du moins a affiché de l'être en revêtant parfois l'habit musulman, en prononçant la *Shahâda* pour avoir une femme musulmane, tout cela au dire de plusieurs indigènes de confiance et de nos chrétiens". En voilà un perdant sur tous les plans ! C'est sans doute ce que Baptiste voulait éviter à tout prix !

Il n'y avait plus de viande à Médina ! L'exode des Béni Bouslimane avec leurs troupeaux vers la forêt s'était confirmé. Les gendarmes vinrent faire exécuter un ordre d'évacuation de tous les Européens de Foug Toub. Partout, les patrouilles ou les rares civils encore présents croisaient des groupes d'hommes de la tribu, armés, non pas menaçants mais déterminés. Une atmosphère

étrange s'installait, propice aux rumeurs les plus folles qui poussaient les Français à se regrouper la nuit. Pourtant en mars 1917, le bruit puis l'évidence d'un revirement : les Béni Bouslimane se rendaient ! Alors qu'on reparlait des "brigands" qui s'attaquaient aux colons. Dans la nuit du 14 au 15 octobre en effet, un groupe nombreux d'assaillants envahit Foug Toub, où les familles étaient revenues mais dont les hommes étaient encore au front, ligotant femmes et vieillards, pillant et violant. Curieusement, cette information est notée dans le *Diaire*, mais de manière très laconique ; à aucun moment il n'y a confusion, sous la plume des pères qui semblent fort bien informés, entre "rebelles" et "brigands", entre tribus en insurrection, coups de mains crapuleux et bande organisée.

Malgré cela, c'est de l'amalgame entre ces différents facteurs de troubles non coordonnés entre eux qu'allait résulter le fiasco final. Profitant sans doute de la présence sur place de diverses unités, spahis, zouaves, puis vers la fin, tirailleurs sénégalais, particulièrement haïs par les tribus, le commandement militaire ordonna "l'encerclement" des Béni Bouslimane, laissant aux troupes toute latitude de "vivre sur le pays" c'est-à-dire de le mettre en coupe réglée.

#### LA CHASSE À L'HOMME

C'est précisément à ce moment que survint Ben Zelmat. On ne sait pas s'il relevait de la conscription, ce qui serait logique vu son âge, il avait vingt-trois ans. Mais un de ses frères, Ali, il en avait plusieurs en fait, avait été tué dans les conditions rapportées plus haut. Cette mort l'obligeait. Il *devait* retrouver l'assassin, "un inconnu" et non un militaire, donc un montagnard comme lui, *un traître*, il devait faire "payer cette mort" comme il est prescrit dans le code vindicatoire de la montagne. Il prit donc la tête de ce qui restait de cette bande et se mit du même coup hors la loi. Le problème est que, durant les semaines et les mois qui suivirent,

un nombre important de vols à main armée, de prises de caravanes et de crapuleries diverses furent constatés dans la région. Tous ces coups lui étaient attribués, de même que celui sur Foun Toub évoqué plus haut, tandis que de son côté il poursuivait son projet de vengeance en allant exécuter les meurtriers de son frère, assez loin de là, au douar Kimmel, sur le versant sud-est du massif. Promettant de tuer dix autres hommes de leur famille, au défit de quiconque tenterait de l'en empêcher, fût-ce l'autorité française. Son sort était désormais scellé.

A partir du printemps 1918 et surtout de l'automne, une véritable chasse à l'homme s'organisa progressivement. Tandis que la guerre en Europe touchait à sa fin, paradoxalement, un climat de terreur s'installait dans l'Aurès, rendant intolérable non seulement la vie des tribus qui supportaient le poids de la troupe, mais aussi celle des notables et même celle des religieux musulmans, lesquels répugnaient à renseigner les autorités. En effet, les bandes, il y en avait désormais plusieurs, qui multipliaient les exactions, bénéficiaient du soutien de la population qui les nourrissait, les cachait et les renseignait. Impossible de démêler, dans la profusion des coups audacieux qui s'accumulaient, ce qui revenait à Ben Zelmât et aux "bandits" mais on ne prête qu'aux riches !

Quant à lui, il était trop tard. Il était allé trop loin. Il se lança alors dans des actes suicidaires, l'assassinat, entre autres, en 1920, d'un caïd en plein jour sur un marché, qui allait radicaliser la chasse à l'homme mais surtout rendre la loi du silence désormais impraticable. La scène peut s'imaginer ainsi : "C'est la fête de l'automne. Les *Igawawen* (les camelots kabyles) sont déjà en place... Les poètes ambulants, les magiciens, les amuseurs publics, les curieux sont de la partie. La place est animée... Le sel, le sucre, le miel, l'huile et les légumes, les fruits sont appréciés. Des centaines de personnes vaquent à leurs besoins. On achète, on vend, on négocie les saisons prochaines, on spéculé, on cancané, on troque... on chante, on danse, une ambiance de fête.

Le *gayed* Messa'oud fait la roue, se prenant pour un paon. Il avance suivi de sa cour. Ben Zelmât est là devant le caïd. Fier

comme un cèdre. Il menace de son fusil à clou. Les courtisanes se sauvent abandonnant leur roi à son destin. Silence. Un coup de feu résonne dans les cœurs. Le burnous tricolore tombe, abattu telle une branche pourrie. La foule exulte, admirative devant tant d'audace. Ug Zelmât repart comme il est venu. Seul. Sans escorte. Il avait prévenu le caïd voilà une semaine. Ug Zelmât avertit toujours ceux qu'il doit exécuter. Il ne vous surprend pas en traître. Quand la cible est importante... le justicier sort de sa cachette et l'exécute lui-même. Toujours seul. Jamais accompagné<sup>3</sup>."

Après ce geste d'une témérité extrême, dès l'automne suivant, le filet se resserra, les renseignements affluèrent. Et au printemps 1921, au terme d'une très longue cavale, loin de son Zellatou natal, dans l'Ahmar Khaddou dénudé, au sud du massif, il fut tué, selon une source officielle, par trois goumiers qui le pistaient depuis plusieurs jours. Leurs coups atteignirent *un homme debout*. Il était seul. Portait un fusil Lebel "en bon état" et une cartouchière très garnie. Suspendu à son cou, on trouva le sceau d'argent du caïd Messa'oud son homonyme, qu'il avait tué le 22 février 1920, une "jumelle ordinaire dite de théâtre, un petit Qoran de poche et divers objets sans intérêt<sup>4</sup>". Un *kerkour*, l'un de ces tas de pierres votives qu'il est d'usage dans la région d'amasser sur les lieux de mort violente, fut édifié par la population à cet endroit. Quant à son corps, il fut enterré très près de Médina, à Tihammamin<sup>5</sup>, une mechta du douar Chélia, ce qui donne peut-être une indication plus précise sur son lieu de naissance.

... La chanteuse évoque pour finir la mort du héros, trahi, "tué par des amis rencontrés" :

*Mon bien-aimé est mort*

*Lui qui était le plus fort*

En effet, un rapport administratif du 15 mars 1921, cité par un spécialiste de la question, le capitaine Pétignot, décrit minutieusement une traque de plusieurs jours menée par trois goumiers à travers des "ravineaux boisés", des signes de piste, "la trace laissée dans la boue par la plaque de couche (semelle de la crosse, selon

le dictionnaire) d'un fusil", les empreintes "d'un homme chaussé d'espadrilles"... Le face-à-face enfin : "Ils levèrent la tête et devant eux, sur une petite crête, à cent mètres environ, ils aperçurent dans le brouillard un individu marchant dans une direction perpendiculaire à la leur. Ils reconnurent le bandit à son fusil qu'il portait à la bretelle". Echange de coups de feu et... "Ben Zelmât fit un bond en avant et s'abattit foudroyé. Par mesure de prudence, et pour plus de sûreté, les trois goudiers lui envoyèrent encore une salve puis s'approchèrent de lui... Ce qu'ils n'osaient croire était bien que le terrible Ben Zelmât n'était plus."

#### La mort de Benzelmât :

Les opérations militaires, closes officiellement le 30 Novembre, furent alors remplacées par un campagne de gouds seuls. Une partie active était en alerte continuelle, elle était chargée de la surveillance et des premières poursuites. Une réserve était constituée par des indigènes désignés à l'avance, mais restant chez eux ou s'occupant à leurs travaux.

En cas de besoin, les habitants qui constituaient cette réserve devaient être immédiatement armés de fusils prélevés sur des dépôts constitués en lieu sûr. Des dépôts plus importants furent créés en certains points, à la disposition des agents administratifs. L'un de ces dépôts fut installé dans le musée de l'ancienne ville romaine de Timgad.

Des tournées incessantes étaient effectuées par des caïds, gardes champêtres, anciens goudiers, anciens militaires... Ce fut une période d'attente, pendant laquelle les administrateurs et administrateurs-adjoints regagnèrent leurs postes respectifs. Le service de renseignements n'était cependant pas négligé, les communes voisines de l'Aurès avaient, au contraire, voté des crédits s'élevant au total de quatorze mille francs, pour donner une ardeur nouvelle à ce service.

Ce fut pendant cette période que vint se poser le point final de la lutte : Voici, en effet, la reproduction intégrale du rapport administratif qui apprit officiellement, aux autorités, la mort du trop célèbre bandit Benzelmât :

N° 1182

Khenchela le 15 Mars 1921

A.S. du bandit L'Administrateur de la Commune Mixte  
Benzelmât et de de Khenchela,  
son compagnon à Monsieur le Sous-Préfet de Batna :

Comme suite à mes télégrammes des 7 et 10 courant, j'ai l'honneur de vous rendre compte que les deux derniers bandits de l'Aurès, les nommés Messagud ben Ahmed ben Zelmât et Salah ben Ahmed ben Belkacem, dit "El Melemani", ont été tués dans les circonstances suivantes, sur le territoire de la Commune Mixte de Khenchela, le premier au douar Mellagou et le second, au douar Ouldja-Chechar.

Le lundi, 7 courant, dans la matinée, les goudiers du douar Mellagou, au nombre de dix, dont le naïf du douar, tous armés de carabines Lebel à répétition, étaient en tournée habituelle dans les environs du col de Tizougatine, au lieu dit "El-Khezoum" qu'ils surveillaient particulièrement depuis quelques jours.

# BAPTISTE PART A LA GUERRE. LE 3<sup>e</sup> ZOUAVES

Baptiste fut appelé sous les drapeaux dès le début de la guerre, en 1914, et ne revint qu'en janvier 1919, quatre ans et quelques mois plus tard, comme la plupart des hommes de la région. Ainsi Monsieur V., un colon père de deux jeunes enfants et propriétaire d'une ferme dans la plaine de Médina, dont il est régulièrement question dans le *Diaire* de la Ferme. Le père Giacobetti fut exempté par le conseil de révision de Batna, sans doute du fait de son état de santé. Les frères et les autres pères semblent être demeurés en place, sauf Hilaire invité à quitter l'Algérie ainsi que quatre de ses confrères du monastère de Thibar en Tunisie qui, eux, furent internés à Lambèse, tous les cinq en tant qu'Allemands ou Italiens. Le père Giacobetti leur rendait régulièrement visite au pénitencier, où l'on n'avait qu'à se louer de leur conduite.

Ce fut là sans doute la première fois que Baptiste s'éloignait d'une telle distance et si longtemps de son Aurès natal et peut-être la seule de toute sa vie. Il fut incorporé dans le 3<sup>e</sup> régiment de zouaves qui stationna quelques semaines à la caserne de Batna avant de connaître sa destination. Il racontait volontiers plus tard à ses amis comment, durant ce bref répit, il partait subrepticement chaque soir rejoindre Hmama, à pied par les chemins de traverse dans la montagne, sitôt après l'appel du soir et ne revenait qu'à l'aube, juste avant celui du

Je voudrai voir les gens qui passent à la guerre  
sur un champ de bataille, à l'heure où les combats  
crèvent à coup de fusils et mettent en l'air tous ces  
yeux et ces corps qui s'enflamment jusqu'à tant  
que l'élite au loin se dresse triomphante, et que  
parmi ceux qui restent dans la plaine,  
les doigts crispés, la bouche ouverte, et son haleine  
d'un reconnaît l'autre son enfant ?  
Oh ! je voudrais les voir lorsque dans les  
nuées, la (guerre) même  
des canons crache et jette des paquets de  
feu sur les combattants.  
Les voir tous ces gens là, frapper leur tête sur  
devant ces fronts haïssables, ces poitrines maintes  
ont la mort à charge des âmes de vingt ans  
si quelque chose d'affrayable, d'écœurant une  
réalité qui dépasse le sens commun, voir, voir  
le soleil, être en possession de la force visible,  
avoir la santé et la joie, voir vaillamment  
croire vers une gloire qui n'a devant soi,  
bleus et se sentir dans la prière un  
poumon qui respire un <sup>esprit</sup> qui est, une volonté  
qui raisonne, parler, former, espérer avoir  
à l'œuvre

matin. Soit une course nocturne de deux fois vingt kilomètres au moins ! Puis les tribulations de son régiment le conduisirent d'étapes en étapes de plus en plus loin vers l'est, jusqu'en Asie, jusqu'au détroit des Dardanelles. Il y exerçait, rapporta-t-il, la fonction sûrement très enviée de "cuistot du colonel".

Le 3<sup>e</sup> zouaves, composé de troupes coloniales recrutées principalement en Algérie et même dans l'est de la région, dont certains éléments ont été également en charge de la répression dans l'Aurès pendant cette guerre, reçut plus tard le titre peu enviable de "régiment sacrifié", de même que quelques autres unités formées de recrues originaires des départements d'Afrique du Nord. Ainsi l'anthropologue américaine Andrea Smith ouvre-t-elle significativement son beau livre sur la mémoire des Maltais d'Algérie<sup>1</sup> par une scène dans un bistrot de Gozo, en l'an 2000, où l'on entend un vigoureux vieillard de quatre-vingts ans, Joseph Zammit, en costume cravate malgré la chaleur de l'été insulaire, s'écrier : "Je me souviens de la Première Guerre mondiale... Ils avaient fabriqué un grand portrait de William II<sup>2</sup>, l'avaient rempli de pétards et fait exploser !"

Comme si lui, Joseph, né en 1911, avait pu avoir été le témoin direct de l'autodafé. Image fulgurante évidemment échappée de récits de son père, qu'il ne vit vraiment pour la première fois qu'à l'âge de sept ans, sur le quai d'un port, Philippeville ou plus sûrement Bône, descendant une passerelle jaillie du ventre d'un navire. Tandis qu'un autre Maltais, présent à la scène, celle de Gozo en 2000, pas celle du débarquement de 1918, Michel Pisani, fait chorus, évoquant lui aussi son père et la gloire du 3<sup>e</sup> zouaves, dans lequel ce dernier également avait combattu.

Rien de semblable dans les rares traces de ces années-là transmises par Baptiste. Rien d'héroïque non plus. Et comment ne pas rapprocher cette façon de s'absenter de la longue traversée, cet effacement de soi, de l'obstination d'un autre Italien qui lui ressemble tant, Lazare Ponticelli, mort à cent dix ans en 2008 et qui n'a pas pu lui, échapper au faste des Invalides<sup>3</sup>. Un Italien au destin aussi scabreux que le sien, pauvre de naissance,



orphelin comme lui, enfant perdu, illettré, ramoneur, crieur de journaux, légionnaire à Sidi Bel Abbès, tour à tour combattant français puis italien, ouvrier, et finalement... chef d'une entreprise prospère ! N'était une guerre de libération prévisible et attendue mais devenue une infernale guerre coloniale en guise de tomber de rideau, Baptiste eut bien été capable de finir pareillement car ils sont de la même étoffe ! Et puis avec des prénoms pareils : Baptiste, celui qui annonce, Lazare, celui

qui revient de la mort ! Et encore, en commun, ce corps immense et comme indestructible.

Pour imaginer fût-ce sommairement les expériences de Baptiste, nous ne disposons en fait que de deux mots, Dardanelles et Albanie ! Mais un regard sur les cartes de cette si peu fameuse "campagne d'Orient"<sup>4</sup> montre que, de la mer Egée à l'Adriatique, c'est la péninsule balkanique en son entier qu'il a arpentée durant cinq ans. Dans des conditions matérielles, sanitaires surtout et morales, que les historiens aussi bien que les témoins directs, le grand Albert Londres<sup>5</sup> par exemple, décrivent comme largement pires que celles du front européen. A preuve les quatre-vingt-sept articles qui, du 2 avril 1915 au 29 juin 1917, narrent aux lecteurs du *Petit Journal* les péripéties de cette "croisade manquée". Leurs titres, pourtant pas outrageusement violents, le disent comme malgré eux, alors que les lois du genre et la censure interdisent au jeune reporter de faire connaître la détresse profonde de ce qui se passe réellement au front : "Dans la presqu'île de Gallipoli. Une armée qui n'a pas d'arrière"... "La première angoisse"... Les titres et parfois aussi des raccourcis, des ellipses. Ainsi Londres

écrit-il, parlant de la prise de Séduhl-Bahar : "L'expédition des Dardanelles, vous vous souvenez alors qu'elle s'est décidée comme elle se présentait sous un jour brillant. Le nom, d'abord était joli, l'endroit prometteur... Séduhl-Bahar ce n'est pas une terre que l'on a conquise en s'avancant... Avant de ne pas reculer, il fallait d'abord s'abattre dessus... Pour les premiers soldats, la guerre consistait à être, non pas des fusils mais des ponts, les ponts furent jetés et à force d'ongle on s'agrippa. Qu'est-ce que le reste ? Rentrez dans les ruines de ce château et vous le sentirez, ce relent d'épopée." Nous ne sommes là que le 25 août 1915 ! Et ça continue : "Parmi les héros épuisés"... "Au milieu de l'angoisse balkanique"... "La menace allemande inquiète Salonique"... "Attaque furieuse des Bulgares"... "La retraite française"... "Les émotions de la retraite"... "Salonique, nid d'espions"... "La Macédoine pleure et tremble"... "Preuves aveuglantes de la trahison grecque"... "La fuite vers Monastir"... "Bataille de nuit d'Orient", et pour finir : "Trois cimetières français au-delà des mers"...

Albert Londres rentre en France à la fin de l'été 1917, sentant que la croisade est perdue mais la guerre elle, n'est pas finie en



Orient. Les troupes coloniales ne regagneront le Maghreb qu'en 1919. Celles-ci se plaindront continûment et de plus en plus fort avec le temps, de l'absence de permissions, de courrier, de relève, toutes choses rendues très compliquées par la distance et les transports par mer mais aussi par le manque d'organisation et le peu de respect consenti à des troupes qui sont considérées comme une humanité de second rang<sup>6</sup>.

Baptiste eût-il préféré, s'il en avait eu le choix, se battre en France ? Ou bien au contraire a-t-il ressenti comme une chance, ou une commodité, de ne pas quitter l'Orient, à supposer que l'Aurès ait quelque chose à voir avec l'Orient, plus qu'avec l'Auvergne ! L'Albanie en tout cas dut lui rappeler furieusement sa montagne, neige, pauvreté, islam et bandits de grands chemins, les fameux *comitadjis*, voleurs et partisans en même temps. De plus, les armées d'Orient étaient en elles-mêmes une vraie Babel, où se mêlaient non seulement des troupes des cinq continents mais aussi des populations sujettes de plusieurs empires, des Indiens aux Indochinois. De quoi, pour quelqu'un comme lui, faire ample moisson de langues, de savoir-faire et de fraternité. Sans doute aussi était-il constamment en rapport avec des Maghrébins, voire des Algériens.

Souhaitons pour lui qu'au moins il ait eu la chance de découvrir Salonique dans sa splendeur d'alors ; de ressentir comme les autres coloniaux le sentiment de se trouver dans une grande ville à la fois musulmane et cosmopolite, avec mosquées et minarets... de marcher dans ses rues illuminées de nuit ; de se mêler, au moins un temps, à tous ceux, Tziganes, Thessaliens, Bulgares, Caucasiens, Crétois, Juifs, mais surtout Turcs et Grecs qui commerçaient là sans cesse et assez pacifiquement depuis des siècles.

Pour un homme mûr comme lui – il a trente-neuf ans – et malgré ce qu'on sait des horreurs de cette guerre, sans compter le souci de cette femme et de cet enfant laissés si longtemps livrés à eux-mêmes, ce fut là une extraordinaire aventure, dont il ne pouvait revenir que profondément changé. Et pourtant il revint, et il reprit cette histoire, déjà si singulière, à peu près au point où

il l'avait laissée. Il revint vivant, tout d'abord, et même en bonne santé, contrairement à tant d'autres, Européens et musulmans, diminués à vie ou morts. Il ne se saisit pas, au contraire de beaucoup d'autres dont on peut évoquer maints exemples, lui dont les attaches étaient si légères au pays, au regard de la société, de cette occasion de fuite pour infléchir son destin. Mille opportunités pourtant durent se présenter au fil de cinq années à un homme aussi inventif que lui. Fallait-il que ses liens avec cette montagne aride, avec ses gens aussi, avec cette femme et cet enfant, aient été forts ! Que les racines aient été solides ! L'armée, au moins, aurait pu le retenir, comme elle le fit pour pas mal de jeunes hommes d'Algérie encore peu déterminés, mal inscrits dans des histoires familiales trop fraîches pour être contraignantes<sup>7</sup>.

L'ennui, comme dit l'un de ses proches amis, c'est que "Baptiste était un peu anarchiste" et qu'il a haï la guerre, toutes les guerres, de toutes ses forces. Celle-là, qu'il vit en premier et de près, et aussi les suivantes qu'il subit aussi, la dernière, surtout, dans l'Aurès. Outre quelques rares anecdotes terribles qu'il racontait parfois "entre hommes", il y a ce poème, retrouvé parmi dix-neuf autres :

*Je voudrais voir les gens qui poussent à la guerre  
Sur un champ de bataille, à l'heure où les corbeaux  
Crèvent à coups de bec et mettent en lambeaux tous ces  
Yeux et ces cœurs qui s'enflammaient naguère tant  
Que flottait au loin le drapeau triomphant et que  
Parmi ceux-là qui gisent dans la plaine  
Les doigts crispés, la bouche ouverte et sans haleine  
L'un reconnaît son frère et l'autre son enfant.  
Oh ! Je voudrais les voir lorsque dans la  
Mêlée, la ... (guerre) gueule  
Des canons crachent à pleine volée des paquets de  
Mitrailles au nez des combattants  
Les voir tous ces gens-là prêcher leurs théories  
Devant ces fronts, ces crânes, ces poitrines meurtries  
Dont la mort a chassé des âmes de vingt ans*

*Si quelque chose est effroyable, s'il existe une  
Réalité qui dépasse le rêve, c'est vivre, voir  
Le soleil, être en possession de la force virile  
Avoir la santé et la joie, rire vaillamment  
Courir vers une gloire qu'on a devant soi  
Eblouissante, se sentir dans la poitrine un  
Poumon qui respire, un cœur qui bat, une volonté  
Qui raisonne, parler, penser, espérer, avoir  
Une mère, avoir une Femme, avoir des enfants  
Avoir la lune et tout d'un coup le temps  
En moins d'une minute  
On disparaît*

1914

On imagine mal en effet, celui qui écrivit ces vers rempilant en 1919.

se maintint jusqu'en 1945, date d'une insurrection meurtrière, dite "événements de Sétif" qui n'affecta pas l'Aurès lui-même. Mais les morts du "8 mai 1945" marquèrent la fin du compromis colonial<sup>3</sup> si tant est qu'il ait jamais existé. Le résultat le plus clair fut que, moins que jamais, il n'y eut de proximité quotidienne entre Européens et Algériens musulmans. Si rencontres il y eut parfois, ce fut par la médiation de l'école et du sport, mais plus tard et en ville.

Mis à mort dans sa montagne en 1921, Ben Zelmat devint dès lors une légende qui dure toujours. Comme celle de tous les héros-incarnation-de-la-cause-des-peuples, comme celle d'Ernesto Guevara plus tard, sa mort demeure jusqu'à ce jour mystérieuse. On en a vu plus haut la version officielle... Mais les bégaiements des sources "autorisées" privées ou publiques, distinctes de la légende populaire, en fournissent plusieurs autres, différentes. Dans un roman autobiographique, *Khenchela*<sup>6</sup>, publié par un médecin du cru, proche des sources officielles mais *orales*, parce qu'il était le fils du maire, il est dit que l'administrateur de Khenchela revendiquait de l'avoir tué lui-même d'une balle dans la tête "après une longue chasse à l'homme à travers le djebel" ! Une autre version en milieu européen, mais également orale, parle d'une banale trahison : un repas offert sous la tente, etc., suivi d'une mise à mort, à cinq contre un. Opération fort peu glorieuse surtout dans ce pays, indigne du personnage, comme s'il ne s'était agi que d'un second couteau, pour ainsi dire ! Un autre roman plus récent, bien informé auprès de sources boulimani<sup>7</sup>, évoque un piège tendu au bandit et à l'un de ses compagnons, Dadda Mâemmer "le sage", soi-disant pris dans une embuscade. Une variante de cette version montagnarde évoque même une vraie bataille, près d'une source dans une clairière, beaucoup de morts, fantassins et cavaliers, sur fond de solidarité chevaleresque, une sorte de Chanson de Roland à Roncevaux...

Quoi qu'il en soit, tous ces scénarii montrent que cette mort avait constitué un événement important en son temps et que sa

### RETOUR DE LA GUERRE. LES TROIS MORTS DE BEN ZELMAT. FIN DE LA MISSION DES PÈRES

Au retour de la guerre, les colons qui dans l'Aurès possédaient des fermes isolées gagnèrent les bourgs comme Edgard-Quinet, aujourd'hui Kaïs, ou Khenchela. Les anciens se souviennent aussi que les artisans des bourgs en question, le plus souvent des Méditerranéens nouvellement naturalisés ou des Juifs, de leur côté, gagnèrent Batna, la ville la plus proche. C'était le début d'une urbanisation irréversible de la population européenne<sup>1</sup>. Certains propriétaires avaient déjà entrepris pendant la guerre de revendre leurs terres, dont l'un à Médina<sup>2</sup>, Monsieur T. Ce geste choqua beaucoup sur le moment mais fit rapidement tache d'huile et profita aux gens des tribus qui se portèrent aussitôt acquéreurs. Ceux qui en avaient les moyens le firent en famille, mais parfois aussi des regroupements circonstanciels se constituèrent en acquéreurs collectifs. Enfin quelques derniers candidats à la colonisation agraire arrivèrent même de France<sup>3</sup>, à la faveur d'un ultime mouvement de lotissement de terres domaniales. Mais ils ne s'installèrent pas en habitat dispersé. Quand de nouveaux villages furent créés, ainsi Chémora<sup>4</sup> qui devint alors Lutaud, ce fut désormais en bordure de routes permettant la circulation automobile. Ce mouvement tournant, significatif d'une méfiance certaine vis à vis des tribus, eut pour effet un calme relatif qui

mise en forme, aussi bien en direction de la presse que des populations européennes et musulmanes, avait requis d'un côté la plus grande prudence, de l'autre un grand besoin de poésie héroïque pour panser la blessure. Deux choses frappent en effet : la mobilité et l'ubiquité incroyables de l'homme, dues au soutien qu'il rencontrait dans le massif entier, auprès de toutes les tribus sans distinction. Et par ailleurs, l'inertie prolongée des lettrés et des religieux musulmans locaux dans cette capture puisqu'il fallut une intervention du gouverneur général lui-même pour contraindre ceux-ci à prendre parti<sup>8</sup>. Tout se passe comme si le personnage du Bandit relevait d'une supra-territorialité propre à la montagne, d'un consensus lié à l'identité même du territoire, comparable à celui dont jouissent certains personnages comme les saints ou certains spécialistes capables de prévoir l'avenir et la pluie<sup>9</sup>.

C'est sans doute pourquoi l'attitude des pères blancs envers Ben Zelmat ne fut pas si différente de celle des *mrabtîn*, les clercs musulmans, et qu'il est très peu question de lui dans le *Diaïre*. Une sorte de respect se manifestait par ce silence. En effet, religieux et bandits n'étaient pas des inconnus les uns pour les autres. Ils s'observaient évidemment à distance, savaient à peu près tout les uns sur les autres et s'estimaient exactement pour ce qu'ils étaient en fait, chacun de leur côté : *deux folies faites hommes*, conséquentes dans leurs actes, justes à leur manière et dans leurs manières, utiles au peuple, mais bien sûr, inégalement bien vues en haut lieu. Témoin l'anecdote de la rencontre dans la neige relatée plus haut<sup>10</sup>.

C'est pourtant durant ces mois de terreur que les pères, la mort dans l'âme et sous la pression de leur hiérarchie, décidèrent en 1920 de quitter la Ferme, en tout cas de la mettre en location, songeant un moment conserver dans une partie des bâtiments une petite communauté occupée seulement aux soins aux malades et au dialogue avec les montagnards. Ce retrait suscita beaucoup de réactions, concupiscence chez les riches des deux camps et crainte chez les pauvres, simples éleveurs des tribus. Il y eut

même une lettre apocryphe signée Ben Zelmat, menaçant de pillage ou de mort quiconque prendrait la succession des pères<sup>11</sup>. Cela pouvait s'entendre : on craignait l'arrivée de colons absenteïstes venus de Batna, qui ne connaîtraient pas la langue et paieraient de mauvais salaires. Mais la lettre n'était pas du Bandit, il s'en défendit par émissaires d'abord puis par écrit auprès des pères qui le consignèrent dans leur *Diaïre*, et même auprès de l'administrateur, assurant qu'il continuerait quoi qu'il arrive, à respecter la vie des Européens et des pères. Cependant le dialogue avait trop souffert de toutes ces années d'occupation et de violence et les pères durent finalement renoncer, malgré les pétitions de notables musulmans et les pressions de la population<sup>12</sup>. Il faut donc voir plus qu'une coïncidence entre le départ des pères et la mise à mort du Bandit, comme avec le reflux des colons vers la route carrossable et les agglomérations où ils vivront désormais "entre eux". Une page se tournait encore une fois.

Ce tournant décisif de l'histoire de ce petit arpent de terre de montagne fait surgir certaines questions importantes, dont l'une surtout, centrale pour notre propos, relative aux "influences" pour dire vite, reçues aussi bien par Baptiste que par Messa'oud ; question qui n'est pas sans évoquer le travail de Carlo Ginzburg sur son propre meunier<sup>13</sup> ; comment Ben Zelmat s'est-il forgé ce sens de la justice sociale, ce discernement entre l'intolérable de l'exploitation, de la corruption, et l'inévitable de la situation coloniale ? Et Baptiste, cette capacité qui en étonna plus d'un, à s'intégrer au milieu montagnard ? Certes, Baptiste avait suivi une scolarité primaire dans son village, avant de partir à la conquête de l'Aurès. Son expérience militaire au-delà des mers avait dû également être riche d'enseignements. Messa'oud, de son côté, avait sûrement reçu une formation coranique et surtout fréquenté des voyageurs, colporteurs ou clercs errants, comme l'Aurès en a toujours connu<sup>14</sup>. Mais ceci n'explique pas directement cela. En réalité, poser la question ainsi, c'est se faire une idée erronée de la circulation des idées en milieu montagnard dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Là encore, les archives de la Ferme sont d'un

précieux secours. On verra plus loin que l'Aurès était déjà à ce moment un monde beaucoup moins fermé que la géographie ne le laissait entendre. En attendant, il n'est pas interdit de penser aussi que c'est en parlant beaucoup ensemble que Baptiste et Messa'oud se seraient confortés mutuellement dans une même vision du monde et des rapports entre les hommes.

Le père Giacobetti, lui, meurt à peu près inconnu, à Maison-Carrée, près d'Alger, en 1956, à quatre-vingt-sept ans. Entre ces deux figures flamboyantes, chacune dans son registre, notre moine érudit et observateur à la fois pourrait faire pâle figure. C'est pourtant une belle figure de clerc : curiosité intellectuelle inlassable, de l'humble devinette paysanne aux textes religieux importants, goût de l'enseignement, ce n'est sûrement pas à la Ferme que ses talents sont le mieux employés ! Homme de contradictions, comme ses contemporains les plus indigénophiles, Giacobetti, bien des lignes du *Diaire* le disent, raisonne comme un sujet français à l'aise dans l'univers colonial et comme un "soldat" de son Eglise. De ce point de vue, son autonomie de jugement et son imagination semblent bien plus étroites que celles de Baptiste. Mais sa présence écrite témoigne d'un ici et maintenant très rare en pareil lieu et à cette époque, peut-être déjà en retrait sur le siècle précédent du fait de l'emprise coloniale.

## LE LION DES AURÈS

On aura remarqué que Baptiste n'avait pas tenté d'entrer dans le moule du Centre de colonisation de Foug Toub créé en 1911. Revenu "chez lui" après sa campagne en Orient, il persévéra dans sa trajectoire de self-made-man, creusant son sillon si on peut parler ainsi de lui, si peu paysan, suivant une logique qui lui était propre et qui n'était pas celle du modèle colonial idéal. Il ne se porta pas non plus acquéreur ni même locataire, voire gérant, de la Ferme des pères, quand l'opportunité en survint et c'est un commerçant de Batna, du nom de M. Paul, qui finalement en prendra le risque. Celui-ci ne pourra d'ailleurs pas, faute de fonds, tenter l'aventure, d'où finalement, la vente du domaine. Sans jamais rentrer dans le rang, Baptiste ne transgressait en réalité aucun des impératifs de l'ordre colonial : foncier, avoir une terre ; moral, travailler honnêtement de ses mains ; domestique : élever une famille. Un ordre auquel les pères avaient espéré pouvoir contribuer. Il les interprétait à sa manière. Il a un métier. La fière construction enjambant le torrent que l'on voit sur la photographie prise par Robert Laffitte en 1934, si pure dans sa ligne de pierre nue, porte, gravée sur l'une de ses faces, l'inscription Jean-Baptiste Capeletti 1922, visible de très loin. Il s'agit là de sa



seconde œuvre, il y en aura une troisième<sup>1</sup>, en 1928. Cependant, bien qu'il n'en ait jamais parlé à ses confidents non chawi, il semble que ce dernier moulin ait été l'objet d'un conflit avec des associés, puis d'un procès, qu'il perdit... Ce qui l'amena à descendre de sa grotte vers le plateau, dans la vallée de l'oued Taga. Comme un Chawi, il acheta alors sans doute à un autre Chawi une terre en un lieu dit Djel-faoun, tout près de Bouahmar

et y planta un verger. Il eut encore, en gérance cette fois, un nouveau moulin, celui-là probablement à moteur thermique.

Il avait perdu aussi son ami Ben Zemat mais sûrement avaient-ils pu, même au milieu des dangers de la chasse à l'homme, pendant presque deux ans avant l'issue fatale, se parler interminablement. Se raconter les cinq ans de souffrances et d'aventures de l'un, de cavales, de dangers et d'exploits du second. Une ultime transmission de leurs expériences pendant cette guerre qui les avait éloignés l'un de l'autre. Et toujours il y avait un moulin à faire tourner, qui fut sa principale ressource pendant plusieurs décennies. Là se déroula la séquence la plus aisée de sa vie, même s'il ne fut jamais bien riche. Est-ce pendant cette période de félicité relative que les Chawiya le surnommèrent "le Lion de l'Aurès", titre dont il était si fier qu'il fit graver des cartes de visite à son nom et au verso desquelles il imprimait, à l'aide d'un cachet gras, une vignette représentant un lion aux sourcils ombrageux, couronné – n'est-il pas le roi des animaux ? – comme dans les contes pour enfants ?

C'est à ce moment d'accomplissement, après une jeunesse et une maturité qu'on peut dire héroïques, que l'avaient découvert

successivement Robert Laffitte en 1933 puis Thérèse Rivière et Germaine Tillion entre 1935 et 1936. Dans une lettre manuscrite de six pages datée du 7 avril 1935<sup>2</sup> et adressée à son frère Georges-Henri, qui exerce alors des responsabilités importantes au musée de l'Homme à Paris au côté de Paul Rivet, Thérèse, comme hors d'haleine, décrit fébrilement, croquis à l'appui, cette rencontre avec le meunier, le site de la grotte, et bien d'autres choses encore :

"Dimanche 7 avril. Nous revenons de l'oued Taga où nous avons été voir la grotte au guano... Le brave meunier m'a donné toute sa collection sauf une pièce en ivoire ou en os cylindrique



décorée de petits cercles concentriques... j'ai demandé à quelle époque notre meunier qui installe un xème moulin serait libre, il m'a répondu vers août..." Elle termine sa longue missive en concluant :

"Donc mon meunier serait sensible à :

- 1/ Les palmes académiques.
- 2/ Il meurt d'envie d'aller avec sa femme à Paris, est-ce possible (pourrais-tu les faire venir par exemple au moment de l'Exposition de l'Aurès (celle-ci n'eut lieu qu'en 1943).
- 3/ Cela ne lui serait pas désagréable de récupérer un peu d'argent (pièce en ivoire).

A propos on lui a donné le Mérite agricole pour cultures jardinières et si tu pouvais lui avoir les Palmes cela nous ferait beaucoup mousser auprès de l'administrateur, qui se dérange beaucoup

pour Claude-Maurice Robert (un drôle de type que ni les indigènes ni les Français ne peuvent souffrir ici) et pas pour nous..."

Parlant de Baptiste, elle écrit toujours "le meunier", "un cultivateur", ou "le brave meunier", ou encore "mon meunier", sans employer jamais, contrairement à Laffitte, le terme "colon", montrant qu'elle a aussitôt saisi le personnage. Pratique et méthodique en toutes circonstances, elle anticipe déjà la suite, les expertises nécessaires, celle de l'abbé Breuil<sup>3</sup> par exemple, l'envoi sur place d'un chercheur supplémentaire, le salaire des ouvriers, "10 francs par jour". Un peu plus tard, le 12 avril, elle écrit de Batna, alors que la missive précédente venait d'Arris, revenant de la gare d'où elle a expédié les collections de vestiges fraîchement récupérées "en deux colis postaux de moins de 10 kilos (coût 26,70 francs)". Avant de repartir pour Menaa, à 80 kilomètres de là ! Il y a urgence en effet car au mépris de la réglementation en vigueur alors, elle veut que ces objets rejoignent les collections du musée de l'Homme et ne restent pas en Algérie. Dans cette fébrilité, toute la passion, toute l'énergie de Thérèse dont l'œuvre immense d'ethnologue commence seulement à être connue, après des décennies d'ensevelissement, et n'est pas encore reconnue pour ce qu'elle est, un ensemble sans équivalent sur une des cultures de l'Afrique du Nord<sup>4</sup>.

La lettre évoque d'autres trouvailles, qui ne concernent pas la grotte elle-même mais montrent que Baptiste était bien un chercheur de trésors :

"De plus c'est un curieux... il a fouillé aussi des tombes circulaires et a trouvé ce dont je t'ai déjà parlé (nous ne saurons pas quoi) ainsi qu'une clochette sans battant... les femmes chaouia portent encore ce modèle (en argent) suspendu de côté et en arrière des oreilles..." Sans compter quelques autres vases et bijoux sans valeur marchande. Ainsi, il avait fouillé seul, sans autorisation bien sûr, quelques-unes de ces fameuses *bazinas* qui n'ont toujours pas livré complètement leur secret et continuent d'alimenter des travaux aujourd'hui ! Pouvoir en parler avec Rivière, pour ainsi dire d'égal à égale, pour lui qui n'est plus jeune mais cependant

Cher Georges Henri,

Dimanche 9 avril - 1914

Nous revenons de l'Oued Taga où nous avons été voir la grotte au guano.

J'ai obtenu les collections déjà trouvées :

1 - du romain

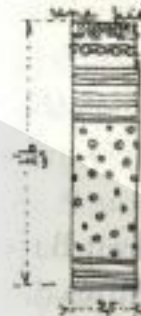
- du néolithique { gouges en silex
- du caprien { haches en granit - divers.
- (paléol. supérieur). { broyeurs
- { palettes
- { silex
- { poinçons en os
- { ornements avec trou de suspension -
- { amf d'antenne gravée.

Cela aurait été trouvé à 3 m de profondeur. Nous avons fouillé pendant 1/2 h. et nous avons obtenu au niveau - 3 une belle hache, la plus longue de la collection. De ces débris simplement en montant et en descendant de la grotte j'ai trouvé une pendeloque en os, une hache brisée, un broyeur brisé, 3 cornes en silex retouché. Le gisement paraît donc très riche et il reste à fouiller plusieurs mètres d'épaisseur.



La grotte est formée par une falaise rocheuse composée de calcaire pur de 10 à 15 m de hauteur. On y accède en grimpant une paroi de 10 m en passant sur 2 plateformes B et C. - en B j'ai l'impression que de rocher s'incruste en arête - il faudrait faire un sondage - en C, la falaise s'incruste également l'extracteur de guano y a fait une plateforme et y a trouvé un squelette qui est détruit - c'est en plein d'une escarpage - qui est à fouiller -

Le brave meunier m'a donné toute la collection sauf (3) une pièce en bois ou en os cylindrique - décorée de petits cercles concentriques - de lignes parallèles - ainsi qu'un dique perforé trouvé à côté du cylindre - à la cote - 2 (?) La poterie grossière serait de ce niveau.

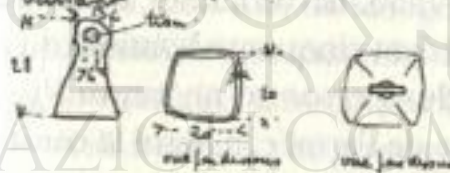


Je lui ai demandé de me confier ces deux pièces afin de les faire identifier à Paris et si cela intéressait quelque un de lui proposer un prix.

Le brave meunier n'est pas riche - il est né près de Constantine de parents italiens - il est naturalisé français, a fait la guerre de 1914 a épousé une femme chassée de sa famille. Il a construit

3 ou 4 moulins à eau dont un des gorges de Form Nardina, près de la grotte. Il a fait la un véritable travail de romain. De plus c'est un curieux il a mis de côté ses pièces en peu vidant le guano de la grotte, il a fouillé aussi des tombes circulaires, a trouvé ce dont je t'ai déjà parlé. Je vais joindre au colis des pièces de la grotte un petit paquet de lequel tu trouveras :  
A : 1 bracelet de cheville en fer  
B : 2 fragments de bracelet de cheville en bronze (?) dont un décoré.

il a trouvé également de la tombe A une clochette sans battant



Les femmes chassées portent encore ce modèle (en argent) suspendu de côté et en arête de oreilles.

De cette tombe A il y avait donc :  
1 simili clochette (à tige)  
1 vase  
2 bracelets aux chevilles (cf. inventaire)

De la tombe B il y avait :  
2 bracelets aux chevilles -  
1 vase à la tête  
2 fragments de bracelet de cheville en bronze - sans de chevilles.

assez instruit par l'expérience pour en saisir tout le prix, initie un nouvel épisode du feuilleton de la grotte, et va bien au-delà. Il ne s'agit plus cette fois d'une prouesse physique, comme ce fut d'abord le cas, mais d'une aventure de l'esprit. Il en était pleinement conscient, en témoignent ceux qui l'ont approché tout au long de sa vie et en particulier celle qui beaucoup plus tard enfin, put donner un contenu au rêve de la grotte.

#### SA DERNIÈRE GUERRE

La grande énigme à mes yeux restait la manière dont Baptiste avait traversé les soubresauts violents que connut l'Aurès durant la guerre de libération entre 1954 et 1962. Entre deux camps et deux armées. On sait en effet que c'est du nord du massif, et plus précisément entre Bouahmar et Médina, qu'est partie la lutte armée des indépendantistes puisque c'est là que s'étaient formés depuis 1951, certains des maquis de l'OS, l'Organisation spéciale<sup>5</sup>, retranchés dans les nombreuses grottes des environs. Pour ne parler que de Bouahmar, où se trouvait alors Baptiste, à partir de juillet 1955 et au début de 1956, de véritables accrochages menés par des bandes de cent à cent cinquante hommes du côté insurgé n'étaient pas rares. Plus personne ne payait l'impôt malgré la présence permanente de l'armée, malgré la construction d'une Section administrative spécialisée et le recrutement de troupes supplétives qui passaient leur temps, selon l'aveu même des archives militaires, à changer de camp "pour avoir le moins d'ennuis possibles". En 1958, lors d'une embuscade, un lieutenant et dix *mokhaznis* furent tués. "La tentative pour ramener les dissidents à se rallier échouait<sup>6</sup>."

... Dix ans plus tard, dans l'Algérie désormais indépendante, une jeune préhistorienne, Colette Roubet, qui travaillait dans un laboratoire algérien de préhistoire partit à sa recherche sur la foi des documents de Thérèse Rivière qui, entre-temps, avait connu un destin tragique. Se noua alors une forte amitié entre

cette nouvelle venue qui allait enfin faire parler "sa grotte" et le vieil homme plongé dans la torpeur de l'âge. Elle écrit : "C'est là tout en haut d'une colline nue, que s'accroche sur le flanc sud le petit village de Bou Ahmar où Capeletti s'est retiré... Je ne puis sans émotion évoquer cette première visite par un matin glacial et enneigé du 19 février 1968 où pénétrant dans l'obscur et froide maison faite de grosses pierres, j'eus la surprise de découvrir celui qu'affectueusement on nomme toujours Baptiste, blotti et recroquevillé dans un coin de la pièce, le visage flétri et le regard éteint. Après quelques instants de silence je donnai les raisons de ma venue. Son étonnement fut profond et son réveil rapide. Avec lenteur et volonté, il se leva, ses yeux mouillés soudain brillèrent et l'espoir d'un dialogue, d'une confession peut-être, grandit irrésistiblement. Une gerbe inattendue de souvenirs vint presque aussitôt fleurir cette pièce un peu triste ; quelques railleries affables se glissèrent dans les évocations les plus touchantes de cet homme généreux, indulgent et souriant que j'écoutais et dont le passé, si longtemps enfoui, défilait à nouveau devant ses yeux<sup>7</sup>."

Dans une intervention orale récente, en juin 2005, devant un public de chercheurs algériens et étrangers réunis en colloque à Khenchela, non loin du village de la première rencontre, elle évoquait à nouveau ses souvenirs de 1968. La rapidité avec laquelle la langue française, sans doute rarement utilisée, était réinvestie par le vieil homme ; la présence à ses côtés de sa compagne Hmama ; la chaleur de sa réaction au nom de Thérèse Rivière, comment "il la reconnut", elle, Colette, et l'intronisation qu'il lui accorda devant les témoins médusés, de "fille prodigue revenant dans sa famille... Une autre page de l'histoire scientifique du Khangat Sidi Mohamed Tahar pouvait s'ouvrir. Je saisis fermement le témoin que Capeletti passait pour la seconde fois, à quatre-vingt-treize ans". Aujourd'hui, je reste persuadée, pour avoir écouté l'auteur de ces lignes parler de "Jean-Baptiste Capeletti", comme elle préfère le nommer quant à elle, qu'un grand nombre de ses intuitions très originales sur "la ruralité et le pastoralisme préagricole" qu'elle s'efforce de reconstituer<sup>8</sup> grâce à ses fouilles

d'alors et à leurs développements ultérieurs, doivent beaucoup à ce "passage de témoin", aux heures "de dialogue et de confession" selon sa propre expression, qu'elle partagea avec Baptiste ainsi qu'à la profonde connaissance du terrain de celui-ci.

Mais ils ne parlèrent pas seulement modes de vie paléolithiques et voici comment elle répond, sur un mode moins soutenu, à mes questions concernant la vie de Baptiste en temps de guérilla : "Années de guerre... JBC servit comme «médecin», indicateur, relais permanent, fiable, très averti. Il avait la double confiance des militaires français (jamais trahis ni suffisamment informés) et des libérateurs, cachés dans le maquis montagnard. Il déplora l'assassinat des instituteurs français. Il détourna l'attention des militaires français. Il se procura toujours de la nourriture pour la donner aux combattants. Il parvint à obtenir des munitions pour sa sécurité, celle de son moulin, disait-il. Son moulin servit de lieu de rendez-vous, de cachette, de lieu de production alimentaire : comme en 1900 lors des disettes, du manque de céréales, il broya des glands doux pour en tirer de la farine qui servit à nourrir les paysans, leurs familles et les combattants."

Pour comprendre sans méprise ce qui pourrait apparaître comme un "double jeu", et expliquer même comment cela fut possible, il faut se souvenir que Baptiste a déjà soixante-quinze ans en 1950, moment où l'organisation armée clandestine se met en place dans la région et quatre-vingts ans quand commencent attentats et affrontements. C'est donc désormais un "vieil Européen inoffensif", dont l'âge avancé pouvait facilement servir à rendre méconnaissables la "force de la nature" et l'homme inflexible qu'il avait été. En somme, toutes proportions gardées, Baptiste semble avoir mis en œuvre, pour survivre à cette horreur, la méthode même de ses voisins les plus proches, les villageois chawi de Bouahmar ! Et on a toutes les raisons de penser que son cœur était du même côté que le leur...

## LA RÉVOLUTION AGRAIRE. LE JUBILÉ

Vers 1970, la révolution agraire décidée par le président Boumédiène entra dans une phase intensive, dans l'Aurès comme dans le reste du pays et on vit même se construire en bordure du massif, sur les terres "européennes" nationalisées depuis les décrets de mars 1965<sup>1</sup>, des "villages socialistes" qui furent l'occasion de quelques railleries de la part des montagnards, vu l'écart entre les conditions de vie qui y étaient proposées et les canons de la civilité chawiya. Après quoi, il ne devait plus rester beaucoup de terres à récupérer alentour sinon celles des "féodaux musulmans absenteïstes". Jean-Baptiste Capeletti, quant à lui, possédait quelques dizaines d'hectares : un verger au lieu-dit Djelfaoun, quelques parcelles de céréales peut-être aussi, dont le sort demandait éclaircissements au regard de la nouvelle loi agraire. On raconte dans la région qu'une délégation de l'assemblée populaire de son village, équivalent du conseil municipal plus ou moins désigné par le Parti, peut-être son président même, se déplaça jusqu'à la maison de Baptiste pour lui dire : Monsieur Capeletti, nous savons bien que vous êtes des nôtres, et nous aimerions que vous continuiez à exploiter ces terres, mais il faut alors que vous demandiez la nationalité algérienne comme le veut la loi. Baptiste aurait répondu : Je ne suis ni français

## Le Lion des Aurès

\* L'article suivant est extrait de « L'Echo du diocèse de Constantine et d'Hippone » (15 novembre 1975).

Nous remercions fraternellement l'auteur de nous autoriser à le publier.

**Q**UE se passe-t-il à Hippone, ce 1<sup>er</sup> novembre 1975 ? Il est onze heures, une dizaine de prêtres sont là, s'apprêtant à concélébrer avec le Père Evêque ; les Petites Soeurs des Pauvres, au grand complet (1), avec leurs résidents de confession chrétienne, une délégation de paroissiens de Batna et les délégués d'Annaba au Conseil de Pastorale emplissent la chapelle.

Tout ce monde est venu célébrer dans l'action de grâces et dans la joie le centième anniversaire de Jean-Baptiste Capelleti.

L'office se déroule. A l'homélie, le Père Evêque s'approche du vigoureux centenaire qui est un peu dur d'oreille, et, à la surprise de tous, et encore plus du prédicateur, c'est une homélie dialoguée où Jean-Baptiste, se sachant interpellé, intervient pour approuver, pour témoigner de sa foi, de sa gratitude, de sa prière.

Après l'homélie, le père Félix lira deux lettres de paroissiens de Batna, empêchés de venir, et disant ce que leur avait apporté la rencontre avec Jean-Baptiste ; une troisième lettre émanant du Centre de Recherches fera mention, avec émotion, de l'apport, imprévu mais réel, de Jean-Baptiste à

la recherche scientifique, la découverte de la grotte préhistorique qui porte son nom et l'intuition qui le fit contribuer, lui qui n'était pas un intellectuel, aux travaux des savants.

A la fin de la messe, enfin, le père Farne, son ami de toujours, lut à l'assemblée un message écrit par le jubilaire lui-même, message plein d'amitié, de foi et de poésie. Puis le Père Evêque lui donna la Bénédiction Apostolique accordée par le Saint-Père en cette heureuse circonstance.

Qui est Jean-Baptiste Capelleti ?

Jean-Baptiste est un vieillard fier et heureux, un homme qui respire la sérénité, le bonheur et la joie de vivre, ceci en dépit de sa très mauvaise vue et de sa surdité partielle. Et cependant, que de difficultés, que d'épreuves n'a-t-il pas connues dans sa longue vie ? Il savait se remettre entre les mains de Dieu et, grâce à son courage et son humour, il savait aussi relativiser les problèmes.

Les registres paroissiaux d'Oued Athmenia portent au 7 novembre 1875 mention du baptême de Ferdinand Jean-Baptiste

(1) La maison d'Annaba (ancienne Bône) fondée en 1881, est située sur la colline d'Hippone, à l'ombre de la basilique St-Augustin.



Conversation amicale entre « le Lion des Aurès » et le Père Roger Luyten de Batna, saisie par Mme Roubet, archéologue, qui prépare une thèse sur la grotte Capelleti. Les objets préhistoriques découverts par Jean-Baptiste dans cette grotte sont au Musée de l'Homme, à Paris.

Capelleti, né le 1<sup>er</sup> novembre de Ferdinand et de Pascaline Loxor. Peu après, la famille Capelleti quitta ce petit village du Constantinois pour Serriana, à 40 km au nord de Batna, où le père, petit entrepreneur, allait construire les premières maisons du nouveau village. A l'âge de 12 ans, il fut envoyé à l'école primaire de Batna... Doué d'une intelligence éveillée et d'une mémoire excellente il rêvait de devenir plus tard médecin ou ingénieur.

Mais voilà qu'un jour, on vient lui annoncer à l'école que son père était tué dans un accident. Ce fut aussi la fin de ses rêves. Il quitta l'école et com-

mença à travailler pour subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur.

Après avoir exercé plusieurs métiers, il décida d'aller s'installer dans les gorges de l'Oued Taga, en plein Aurès, et c'est là que va commencer la grande aventure qui durera 85 ans ! Il achète un petit troupeau de moutons et de chèvres et un grand jardin, devient un chasseur renommé et, à ses heures libres, il continue à s'instruire. Il dévore des livres de vulgarisation de médecine et de constructions.

Entre-temps, il s'était marié avec Hammama, une chaouia de la région qui, comme lui, avait

ni algérien, je suis italien. Faites ce que vous voudrez de ces terres, je les donne au peuple.

Puis en 1975, Hmama sa compagne mourut après une longue maladie. Elle était très âgée et affaiblie depuis un certain temps déjà. Cependant qu'à l'encontre des usages villageois observés par les vieux couples, ils avaient partagé jusqu'au dernier moment la même couche et se tenaient fréquemment par la main, à l'attendrissement général. Elle fut enterrée dans un petit cimetière de sa propre famille, près de la *qubba* d'un de leurs saints lignagers, non loin de Bouahmar, au milieu d'un paysage véritablement paradisiaque. C'était en février. Ainsi coup sur coup, au moment d'atteindre la fin, son amoureuse le quittait, deux fois, si on peut dire, le devançant dans la mort et rejoignant sa tribu. Et sa terre aussi le quittait, soit qu'il ne voulut pas avoir à prouver qu'il était bien algérien de fait, par sa naissance et par toute sa vie surtout, soit qu'il ait craint les soucis du métayage, même si, à coup sûr, il se serait trouvé quelqu'un pour accepter de la faire fructifier à sa place, vu son grand âge.

C'est peu avant la mort de Hmama que ceux qui sont appelés dans ces pages les "jeunes pères blancs" les avaient découverts tous les deux, transis et vivant du minimum dans leur retraite. Ils, les jeunes pères, étaient alors une cohorte, Roger le Belge, Philippe le Français, Félix l'Espagnol et Peter l'Allemand, tous polyglottes et diplômés, le profil désormais requis des nouveaux missionnaires, vivant ensemble à Batna, où ils assuraient la charge de la paroisse et quelques autres missions variées de type ONG ou, plus classiquement, d'enseignement dans les écoles. Ce fut pour eux comme pour lui une très belle, bien que courte, histoire : ces hommes l'ont aimé et surtout ont appris de lui, de leur propre aveu... Puis la charge d'un grand vieillard devenant impossible pour ces célibataires suroccupés, ils eurent à le persuader de se laisser accueillir par des religieuses dont c'est la mission. Cela ne se fit pas sans mal, ni détours ni ruses de la part de Baptiste, car l'hospice de ces saintes femmes se trouvait assez loin de l'Aurès au nord, sur la côte près d'Annaba, dernier évêché de saint Augustin quand la ville s'appelait Hippone, au V<sup>e</sup> siècle... Il ne fallut rien

moins que la venue d'un autre évêque, un homme à poigne lui aussi, pour emporter la décision.

Là, sur la colline qui porte encore son nom romain, près de la basilique dédiée à l'illustre Berbère, il est mort en 1978, "loin de ses arbres fruitiers" comme disaient à la même époque les Chawiya, quand ils voulaient décliner poliment l'offre d'un lot dans un "village socialiste". Mais c'est à Batna, dans le cimetière chrétien, qu'à ma grande surprise, j'ai retrouvé sa trace en 2006.

Auparavant, pour ses cent ans, un 1<sup>er</sup> novembre, date de son anniversaire de naissance et aussi celui de la révolution de 1954, il avait reçu une dernière et solennelle marque d'estime. Dans un article daté du 15 novembre 1975, on peut lire dans *L'Echo du diocèse de Constantine et d'Hippone*, page 24, le récit suivant : "Que se passe-t-il ce 1<sup>er</sup> novembre 1975 ? Il est onze heures, une dizaine de prêtres sont là, s'apprêtant à concélébrer avec le père évêque ; les petites sœurs des pauvres au grand complet, avec leurs résidents de confession chrétienne, une délégation de paroissiens de Batna et les délégués d'Annaba au conseil de pastorale emplissent la chapelle. Tout ce monde est venu célébrer dans l'action de grâces et dans la joie le centième anniversaire de Jean-Baptiste Capeletti.

L'office se déroule. A l'homélie le père évêque s'approche du vigoureux centenaire qui est un peu dur d'oreille et, à la surprise de tous et encore plus du prédicateur, c'est une homélie dialoguée où Jean-Baptiste, se sachant interpellé, intervient pour approuver, pour témoigner de sa foi, de sa gratitude, de sa prière.

Après l'homélie, le père Félix lira deux lettres de paroissiens de Batna, empêchés de venir, disant ce que leur avait apporté la rencontre avec Jean-Baptiste. Une troisième lettre émanant du Centre de recherches fera mention, avec émotion, de l'apport, imprévu mais réel, de Jean-Baptiste à la recherche scientifique, la découverte de la grotte préhistorique qui porte son nom et l'intuition qui le fit contribuer, lui qui n'était pas un intellectuel, aux travaux des savants. A la fin de la messe enfin, le père Farne, son ami de toujours, lut à l'assemblée un message écrit par le jubilaire lui-même, message plein d'amitié, de foi et de poésie. Puis le père évêque lui donna la bénédiction apostolique accordée par

le Saint-Père en cette heureuse circonstance." Suit une biographie schématique mais bien informée de Baptiste, qui évoque un moment ses dons de poète : "Il sait aller au-delà des apparences, il sait lire ce qui n'est pas écrit à la surface... cet homme rêve comme il dit, de «l'union des cœurs»... Ceux qui le connaissent savent combien de valeurs musulmanes ont pénétré peu à peu dans sa vie et combien Hammama, elle aussi respectait et admirait en Baptiste le chrétien... Tandis que le père évêque proclamait les Béatitudes, nous avons regardé le visage de Jean-Baptiste, il rayonnait la paix et la joie." Le texte est signé R. L. sans doute pour Roger Luyten. Quelques jours plus tard, rapporte encore le journal, les petites sœurs d'Annaba écrivaient : "... son plus beau cadeau d'anniversaire a été incontestablement la bénédiction que lui a envoyée le Saint-Père ; il l'a fait encadrer et mettre au-dessus de son lit, et ne manque pas de la faire admirer à ses nombreux visiteurs".

Tout en faisant la part du contexte, cette fin en forme de canonisation laisse néanmoins une étrange impression. Il ne fait aucun doute que "la joie et la paix" qui illuminent le visage de Baptiste en ce jour de ferveur de toute une communauté, si réduite devait-elle être en ces temps, après l'exode de la plupart des chrétiens, ne sont pas feintes. Mais ceux qui célèbrent Jean-Baptiste en ce jour, ceux parmi lesquels il rendra l'esprit trois ans plus tard, ne sont pas ceux avec lesquels il a vécu sa vie d'homme. Cette vie, si on regarde de près une carte au 1/200 000, s'est tout entière déroulée, à de rares exceptions près, à l'intérieur d'un triangle à peu près isocèle de huit centimètres de côtés et cinq centimètres de base au plus. Encore l'essentiel s'est-il inscrit entre Bouahmar et Khangat Sidi Mhamed Tahar, emplacement de la grotte, distants l'un de l'autre peut-être de quelques kilomètres au plus ! Ce triangle était et reste peuplé de Berbères montagnards, Ouled Abdi, Ouled Daoud et Béni Bouslimane mêlés, qui avaient peu à voir avec les célébrants de ce jour de jubilé. Cette cérémonie, plus encore que la pauvreté et la solitude de sa fin, ouvre sur du mystère, sur toute une série de questions. Qui donc avait été cet homme ?

## II

## L'AVENTURIER

Je ne pense pas qu'il existe une œuvre de valeur autour de la joie ou du bien. Le bien n'a pas d'histoire, si on peut dire

MICHELANGELO ANTONIONI

Et lui avait eu seize ans puis vingt ans et personne ne lui avait parlé et il lui avait fallu apprendre seul, grandir seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité, à naître enfin comme un homme pour naître encore d'une naissance plus dure, celle qui consiste à naître aux autres, aux femmes, comme tous les hommes nés dans ce pays qui, un par un, essayaient d'apprendre à vivre sans racines et sans foi et qui tous ensemble aujourd'hui où ils risquaient l'anonymat définitif et la perte des seules traces sacrées de leur passage sur cette terre, les dalles illisibles que la nuit avaient maintenant recouvertes dans le cimetière, devaient apprendre à naître aux autres, à l'immense cohue des conquérants maintenant évincés qui les avaient précédés sur cette terre et dont ils devaient reconnaître maintenant la fraternité de race et de destin

ALBERT CAMUS, *Le Premier Homme*.

Mais un jour, le démon du terrain me reprit... Bien sûr presque tous les personnages et les témoins ordinaires de cette époque

étaient morts. Mais je ne pouvais me résoudre à écrire une version définitive de cette histoire qui, à intervalles réguliers, insistait, sans avoir vu ou revu au moins les lieux dont il était question. Et puis il restait trop de questions sans réponse. Enfin, il me semblait raisonnable de chercher à savoir ce que les Aurasieus du cru pensaient aujourd'hui de Ben Zelmat, des pères et de Baptiste, tout en ne me faisant pas trop d'illusions sur ce qu'il pouvait en demeurer, dans une région secouée à ce point par les combats et les déplacements de populations entre 1954 et 1962. Une guerre civile de presque dix ans, de plus, venait de se dérouler entre 1992 et 2003.

Je n'étais pas revenue en Algérie depuis longtemps et bien plus longtemps encore dans l'Aurès. La dernière fois c'était en 1989, justement au nord, une partie du massif que je connais mal, je crois me souvenir, à l'automne, pour une recherche ponctuelle à propos des "désirs des femmes en matière de développement dans la zone forestière", de quoi sourire peut-être aujourd'hui de la naïveté des développeurs.

Je me joignis donc en juin 2005 à une caravane d'archéologues spécialistes de l'Aurès antique qui se réunissaient en colloque à Khenchela, une petite ville au nord-est du massif.

## LES POMMIERS DE MÉDINA

*Lundi 6 juin, Timgad*

Ce matin-là, l'agenda du colloque prévoyait une visite en groupe de la ville romaine de Timgad. Cela ne se refuse pas. Tout au long de ma vie, j'y suis revenue d'innombrables fois, à des âges divers, avec la même émotion. Les heures du jour sont toutes bonnes pour y déambuler. Mais là, c'était justement le moment propice pour fausser compagnie à la caravane et pénétrer incognito dans la montagne, d'autant que nous étions tout près d'une des entrées possibles dans le massif, menant droit vers le but que je voulais atteindre, Médina. Décidée à sauter le repas de midi pour profiter de la lumière et permettre des photos, j'avais persuadé Khadidja, l'une de mes collègues, ainsi qu'un autre Constantinois, de m'accompagner. Les étrangers n'avaient pas le droit de sortir de Khenchela où se déroulait la rencontre, sauf sous escorte et Dieu sait de quoi j'ai l'air... Eh bien, plutôt d'une étrangère, même si ma famille maternelle a pris souche ici à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et que j'ai connu la région dès ma petite enfance : ma grand-mère y vivait encore dans les années 1940 et elle est enterrée, comme les premiers migrants de la branche maternelle de mes ancêtres, au cimetière chrétien où j'étais allée à leur

recherche, d'ailleurs sans succès, la veille. Mais c'est encore une autre histoire.

Nous avons donc filé à l'anglaise après avoir posé le temps qu'il fallait devant les caméras de la très officielle télévision régionale. Sur la route principale, nous avons pris un peu à l'est jusqu'à l'embranchement fléché Foug Toub. Puis, plein sud, nous avons roulé encore dans un paysage aride qui n'est que le prolongement du plateau. Un jeune berger nous a désigné au passage la plaque commémorative en arabe d'une grande bataille de 1957, avec



beaucoup de morts" : nous avons donc bien l'air de ce que nous étions, des touristes. En réponse à une question, il nous a dit que la ferme à toit de tuiles (rares dans la région) juste en face, appartient à la grande famille maraboutique de l'Oued Abdi. Plus loin encore, quelques constructions basses précaires, murs de parpaings et toits de taule, des habitats d'hiver qui semblaient être devenus pérennes. Sur le bord de la piste, dans un petit poste sommairement fortifié avec des sacs de sable, des "gardes nationaux" civils,

en uniforme bleu sombre. Les "années noires" étaient passées par là. Un petit oued assez abondant pour la saison, des seguias cimentées et non plus creusées à même l'argile comme dans le passé, une jeune fille mince en longue robe noire, la tête à peine couverte d'un foulard... elle portait un seau orange et descendait vers la source. Personne en vue alentour.

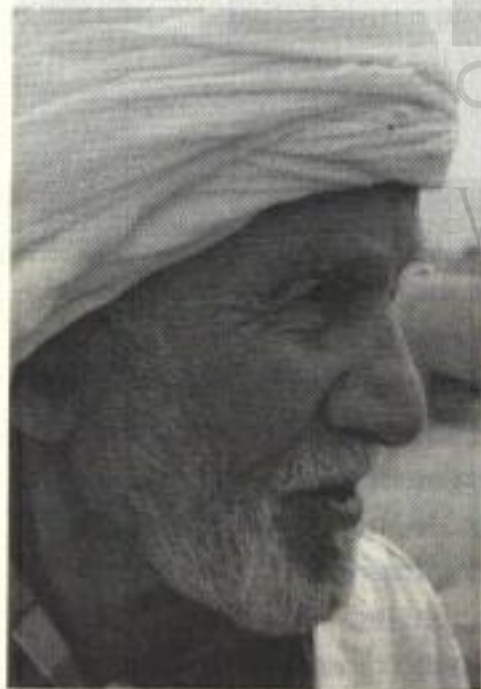
Et puis rapidement, en face de nous, la montagne. D'abord le saisissement, pour mes deux compagnons de voyage, originaires tous les deux par parenté lointaine du massif, à l'entrée dans cette forteresse brune et luisante, qu'ils découvraient pour la première fois sous cet angle, semblable à un dragon aux écailles verticales hérissées. Tout était grand et beau. Ciel très bleu au-dessus, le bleu d'ici, sec, sans repentir. Bouffée de liberté pour eux qui, depuis la guerre civile, ne sont plus, disaient-ils, "sortis sur le terrain". J'avais choisi Médina pour cette première incursion parce que c'est facile à nommer, tout le monde connaît ce nom. Et aussi parce qu'ayant traversé la "petite plaine" une seule fois il y a bien longtemps, j'avais envie de voir de plus près ce que le *Diaire* des pères évoque si concrètement. Ceci dit, il nous fallut encore questionner les rares passants – grand geste de la main, direction vague, "c'est par là" – avant de trouver la première plaque indicatrice. Une fois dans la bonne direction, des difficultés encore pour localiser l'endroit exactement. Nous avons découvert alors que la plaine proprement dite est minuscule, une cuvette verte, creuse comme le creux d'une main.

Nous sommes arrivés à l'heure de la prière de *dhor*, un peu après midi, c'était vendredi donc jour de grande prière hebdomadaire. Une mosquée assez laide en bordure de la route. L'endroit s'appelle "Pères Blancs", prononcer "berblan". Le nouveau village, bâti pendant la guerre d'indépendance sur un piton à l'autre extrémité de la plaine, c'est lui désormais Médina, tandis que "Pères Blancs", c'est "le vieux Médina", dans cette plaine de transhumants où il n'y eut jamais de village, en tout cas de mémoire séculaire, quoique prétende le toponyme – en arabe *médina* veut dire ville –, mais seulement des tentes et des abris pour l'hiver. Et

bien sûr, les bâtisses de la Ferme des pères de 1894 à 1921. Depuis, il avait dû se passer beaucoup de choses sur le plan architectural, à en juger par la villa couleur pistache que j'apercevais loin au bout du chemin et sans doute de bien d'autres manières encore. Mais toujours il y avait des cigognes. En dehors de la mosquée, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne chapelle, de la route on ne pouvait rien discerner et je n'ai pas osé m'aventurer sur les arrières, où devaient se trouver des habitations et donc des interlocuteurs possibles. Quelques véhicules étaient garés là, des hommes et des enfants venus prier. Situation intimidante.

Finalement, nous avons abordé un vieux monsieur charmant, vêtu à la manière aurasienne traditionnelle, *gennour* et *gandoura*. Echange de civilités en arabe. Nous faisons les promeneurs. Il nous a dit qu'il n'était pas tout à fait d'ici, mais d'un peu plus loin, geste large encore dans la direction d'où nous venions et que, né en 1921, il n'avait jamais vu dans le coin le moindre colon européen. Des yeux bleus perçants, un très beau visage. Nous avons posé une question anodine à propos de Ben Zelmat. Sa réponse fut magnifique. Mot à mot :

"Il a fui l'oppression."



Il employait *isti'mar*, le mot qui désigne ici simplement la colonisation. Et puis quoi d'autre ? Fin sourire du monsieur, réponse byzantine :

"Il a fait des choses bien et d'autres moins bien..."

Peut-être notre interlocuteur était-il des Ouled Daoud alors que Ben Zelmat était un Bouslimani, la tribu rivale et limitrophe... et qu'il reste quelques mauvais souvenirs ?

Des fidèles sont sortis de la mosquée et ont rejoint leurs

voitures. Ils étaient pressés, en famille, et n'avaient pas le style de personnes à qui on aurait pu poser des questions à brûle-pourpoint. Nous avons donc pris le chemin du retour quand, hésitants au pied d'un poteau indicateur sur la route à emprunter pour rentrer au plus vite à Khenchela avant que notre absence n'ait été remarquée, nous avons croisé un homme habillé à l'occidentale qui s'est présenté spontanément : Rachid Boussad. La rencontre, providentielle, était chaleureuse et causante ! Lui est d'ici et sa ferme est juste en contrebas du panneau indicateur. Il connaît bien la plaine et les noms des anciens colons qui vivaient là : M. Deraisin (?), M. Fidjel, d'origine allemande, M. Tisto, M. Istriya. Je m'y retrouvais à peu près, en tout cas le compte y était. M. Fine surtout. Le père du père de notre interlocuteur "était devenu ami avec M. Fine" qui habitait la ferme que voici, aujourd'hui propriété de Rachid Boussad. Il lui avait même proposé d'emmener son fils à l'école en même temps que sa fille Yemma mais le grand-père n'avait pas voulu. En "1920 ou 1921", M. Fine était parti "au service militaire" en laissant sa famille sous la garde de la famille Boussad qui habitait juste en face de la ferme, en haut du talus sous lequel nous parlions en cet instant même. La mère de famille y habite toujours. Ils sont des Ouled Daoud, et non des Béni Bouslimane. Notre interlocuteur semblait fort bien informé sur l'histoire locale, y compris sur le soulèvement de 1879 qu'il aborda spontanément. Il a évoqué le nom du lignage saint des Ouled Daoud, les Halha (les amis de Masqueray) "qui jouaient aux carrés arabes en utilisant des pièces d'or", dit-il, tant ils étaient riches ! Sur Ben Zelmat, il savait peu de choses :

"Il vivait dans la montagne et parfois marchait en ville mais on ne pouvait pas l'aborder..." Raccourci saisissant confirmé par bien des récits, pour décrire les déplacements incognito du Bandit. Rien n'a été dit sur les pères et je n'ai même pas pensé à poser la question. Non plus que sur Baptiste.

"Finalement, a poursuivi Rachid Boussad, M. Fine a vendu sa ferme, la plus vaste de la plaine, 120 hectares, au grand-père Boussad et à ses trois fils. Une vente devant notaire, avec un

acte, etc. Tout cela est enregistré au service des Domaines à Batna." Rachid ne connaissait pas la date de cette transaction, mais selon lui elle a eu lieu sûrement bien avant l'indépendance. La famille Boussad compte un *wali* (un saint) et plusieurs anciens militaires de l'armée française. Certains vivent en France actuellement et l'un d'eux fait même des affaires aux Etats-Unis, en Arizona. Personnellement, lui-même fait fructifier cette ferme et il y a planté des pommiers qui produisent très bien. De nouvelles variétés, mais l'ancienne est aussi très bonne et se conserve plus longtemps... Actuellement, dit-il, il construisait deux nouvelles maisons à la fois, l'une pour son propre foyer, il a deux filles étudiantes à l'université de Batna, l'autre pour sa mère, là-haut sur le talus, où il a grandi.

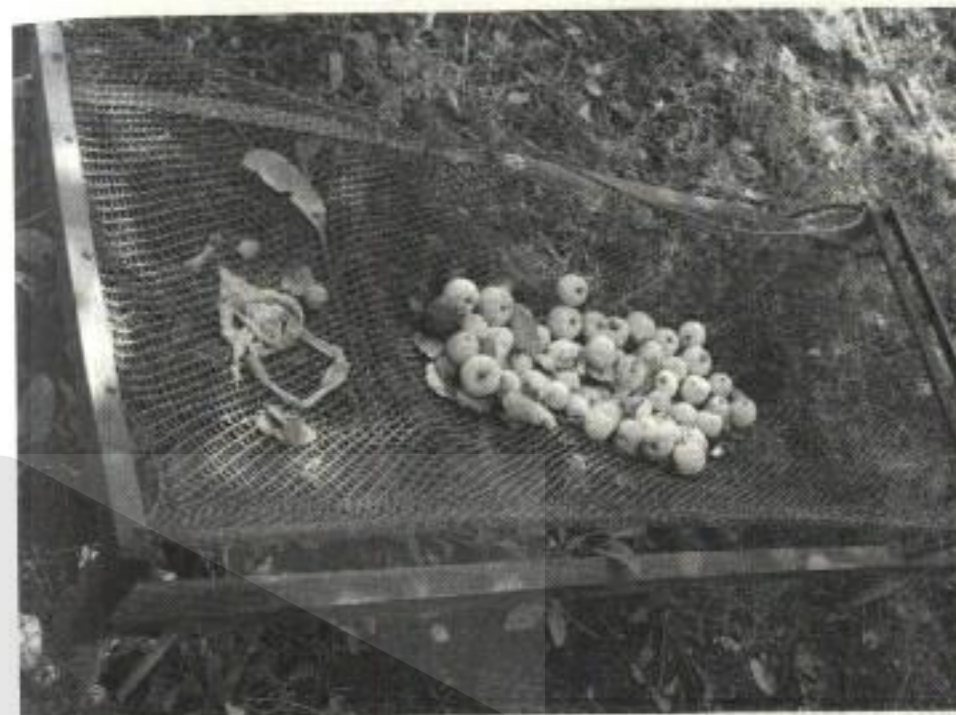
J'ai su que je reviendrai.

Nous nous sommes quittés chaleureusement en prenant rendez-vous pour l'automne prochain. Sur le chemin du retour, dans la voiture nous avons parlé tous les trois de cette relation entre "M. Fine", le M. Vigne du *Diaire* des pères blancs, celui qui a fait



la guerre de 1914 et la famille Boussad. Je me suis demandé si M. Vigne était une sorte de Baptiste, en moins excentrique ? J'ai demandé aussi à mes deux compagnons pourquoi selon eux le grand-père de Rachid Boussad n'avait pas souhaité scolariser au moins un de ses fils ? Mais la réponse fut simple. Djamel Boulequier, le troisième passager, avait "un concept", c'était son expression : il appelle ce type de liens qui selon lui n'étaient pas exceptionnels dans la région, "les points de contact. Un processus d'acculturation se faisait ainsi, au bénéfice des dominés", mais il y avait des limites, de part et d'autre. Dans cette région, la scolarisation à la française d'un gamin en était sans doute une, de limite, pour un grand-père qui comptait un *wali* dans sa généalogie ?

Djamel est mort six mois plus tard d'un arrêt cardiaque, sans préavis, à la fin d'une journée de travail. Il enseignait la sociologie du sport et il avait quarante-huit ans. Sa femme Françoise vit toujours à Constantine, très entourée par la communauté universitaire.



Nous nous sommes engagés ensuite sous le couvert d'une sorte de forêt dense et creuse, les fameux pommiers nouveaux, chargés de fruits en ce moment. Une nature morte à nos pieds, sur un treillis de métal, qui se révéla être simplement un sommier de lit, des fruits mêlés dans un camaïeu de tons délicatement dégradés, du rose au vert. Assis sur un tronc, nous avons causé. Rachid raconta son école à partir de six ans, au *kuttab* familial de la ferme, celle rachetée par le grand-père à M. Vigne. Un *kuttab* privé, pour une seule famille, est un luxe, presque toujours le propre d'une famille maraboutique, ce qui était le cas. Son frère aîné, lui, avait fréquenté une petite classe bénévole, tenue par la femme du garde forestier. Puis celle de la SAS, à partir de 1957, "pour tout le monde". Il raconta aussi en peu de mots la guerre. Né en 1946, il était alors un enfant : "L'armée partout, c'est très serré ici." L'évacuation à Arris, le retour à Médina. Les colons ? Il n'y en avait pas, ils étaient partis depuis le début de la Seconde Guerre mondiale. "La guerre, c'était pas à Arris, c'était ici, à Ich Moul." Il était frappant qu'il employât exactement la même phrase qu'emploiera l'officier de la SAS d'alors.

14

## LA VIEILLE DAME ET SA FILLE

Vendredi 14 octobre, Médina

Nous étions en ramadan mais Khadidja m'assurait que ce n'était pas gênant. Nous avons rendez-vous avec Rachid Boussad au bord de la route, à Médina-Pères-Blancs. Avec nous, Nacer, un jeune collègue de l'université de Khenchela qui n'avait eu aucune peine à retrouver Rachid, lequel réside à Tkout, le village d'origine de Nacer, pour arranger cette entrevue. Mieux valait en effet un homme pour nous escorter, cela fait plus sérieux. Je me suis demandé un instant à nouveau si l'idée était bonne de commencer par Médina, puisque aussi bien, c'était le souvenir de Baptiste et éventuellement celui de Ben Zelma et des pères qui nous importait. Finalement j'ai pensé que oui, c'était le paysage physique et aussi social dans lequel ils avaient vécu tous qui importait. Mais aussi, j'avais la vague intuition, qui se confirmera plus tard, que Médina ne pouvait pas avoir été sans liens avec le destin de nos principaux personnages.

Guidés par Rachid qui tenait à nous présenter son verger, nous avons pris la route d'Arris, sur la gauche, longeant un moment une séguia profonde, aux revers veloutés d'herbes et de fleurs sauvages, on voyait bien qu'elle était pérenne, un vrai canal...

J'ai résumé : en somme, entre la Première et la Seconde Guerre mondiale, les terres avaient changé de mains ? Et pourquoi, selon lui, les colons étaient-ils partis ? C'étaient, dit Rachid, des gens intelligents et instruits. Ils étaient là pour un "contrat" limité dans le temps et ensuite ils sont partis. Ils ont fait leur travail et c'est tout. Je me suis informée de savoir si d'aucuns ici s'intéressaient à cette histoire. Non, personne. C'était trop tôt sans doute. Du moins sous cet angle-là.

Et Baptiste ? En avait-il entendu parler ? A sa génération, il y aurait eu plusieurs moulins dans la région, un très grand qui pouvait traiter cent quintaux de blé par jour, ce sont les militaires de l'armée française, dit-il, qui l'ont cassé ; il y avait aussi, selon sa mère, celui de M. Tintin, et celui de M. Bilici. J'ai précisé ma question : "Baptiste était-il marié, lui, avec une femme chawiya ?

— Ah oui, c'était *Shrif-U-Baptiste*... il avait un cachet avec une patte de lion..." J'ai demandé comment on le considérait, comme un Français, comme un Italien ou comme un Chawi ? Rachid a répondu comme un Chawi, si tu veux... Puis il a égrené les noms de quelques Français qui avaient enseigné aux environs et laissé un bon souvenir : M. Jacques qui était corse, M. Borel, M. Baradon...



Le moment était venu de monter voir sa mère dans la vieille maison en haut du talus... Il était midi trente. Le talus était vraiment raide. Rachid m'avait prévenue que sa mère adorait parler et je comprends le berbère, mais laborieusement. Néanmoins, j'avais deux truchements, sans compter Rachid lui-même, et prévu que nous transiterions par l'arabe. Dans la pièce sombre au plafond soutenu par un pilier central en bois poli par

le temps, lisse et noir d'usure et de fumée, se tenait, un peu en retrait, la sœur de Rachid, Yamina, de deux ans son aînée, qui vit avec sa mère. On m'a proposé un café, que j'ai accepté malgré le ramadan. La vieille dame avait une belle élocution, très musicale. Elle portait une élégante robe à grosses fleurs vives sur fond noir, plusieurs foulards de tête de couleurs différentes, agencés savamment selon la mode très particulière d'ici et sur les épaules, une grande *louga*, sorte de cape rectangulaire blanche, ourlée de violet. Ses mains seules étaient tatouées. Pas de bijoux, sauf une bague en argent à la main droite.

Devant la porte de la maison, il y avait des chèvres, noires, grandes, avec de longs poils.

Rachid avait dû dire à sa mère que je m'intéressais au passé et en particulier aux Européens. Elle nous a donc parlé volontiers de son enfance à Foum Toub. Elle était née en 1917, le village venait tout juste d'être fondé mais des Européens y étaient demeurés jusque dans les années 1960. Elle a évoqué un compagnon de jeu qui s'appelait Roger et qui était le fils du colon pour lequel son père travaillait. Comme toutes les femmes ici, même les très jeunes, elle était au courant de tout, y compris des ventes de terres entre colons et Chawiya, thème qu'elle a évoqué longuement. Elles existèrent donc, ces transactions, très tôt dans le siècle. Elle avait vingt ans quand elle est arrivée ici à Médina, c'était son second mariage. Elle n'a pas connu la famille Vigne et c'est sa belle-mère qui lui en avait parlé, parce que celle-ci avait élevé les deux filles du colon, Yemma et Lili, et elle (notre interlocutrice) les voyait quand elles revenaient en visite pour voir leur nourrice, souvent avec leur mari : elles étaient nées dans la ferme et c'est "la vieille" qui les avait gardées jusqu'à ce qu'elles grandissent... Longtemps après la mort de leurs parents et leur mariage, elles revenaient à la ferme voir les Boussad.

C'est à ce moment seulement que la lumière s'est faite dans mon esprit et que j'ai compris la nature du lien qui unissait la famille Boussad et les Vigne : le grand-père de Rachid était évidemment le *khammès* de M. Vigne ! Enfin l'un des *khammès* car

ils étaient, semble-t-il, nombreux. Mais vu la suite et la vente de la ferme, il ne devait pas être considéré de la même manière que les autres. Sans doute jouissait-il d'un statut supérieur. Les *khammès* étaient une main-d'œuvre recrutée à l'année, mais cela pouvait durer toute une vie, sur la base d'un contrat au cinquième (force de travail contre une fraction de la récolte) que les musulmans pratiquaient aussi largement entre eux. Ce type de contrat est à juste titre qualifié de lénin, entre autres du fait des aléas du climat, en particulier dans l'Est algérien. Mais dans la configuration de l'Aurès, il offrait des avantages relatifs et quasiment une sorte de privilège. En effet, la famille la plus appréciée de *khammès* habitait souvent à vie sur la ferme du colon, à portée de voix, exerçant par là, aussi, une fonction de gardiennage, voire de protection. Ces charges donnaient en contrepartie un certain accès au cercle restreint de la vie du colon, et surtout de sa famille, même si les franchissements de frontières étaient très codifiés, chacun chez soi, la consigne valant également protection de la privauté du *khammès*.

Ces frontières pourtant existaient moins pour les enfants, qui en profitaient largement, s'enseignant mutuellement l'arabe et le français, échangeant tartines de confiture contre triangles de *kesra*. Bien des destins se jouèrent là de manière décisive. Parlant de l'établissement de la famille de sa mère à Chémora, un nouveau village créé en 1920, Liliane Raspail écrit, dans *La Chaouia d'Auvergne* : "Chacun a donc pris à son service une famille de *khammès*. Chez les Chaneboux, il s'agit des Boulildi. Le père, sa femme et les enfants. Yahiya, directement attaché à la ferme, Ahmed l'aîné des fils travaillera comme journalier ayant surtout en charge les écuries et les bêtes. Sahraoui le cadet mais le plus solide, le plus doué et le plus fiable, s'occupera des champs et du matériel. Tous participent bien évidemment aux grandes manœuvres agricoles, qui mobilisent en leur temps toutes les énergies. En septembre-octobre pour les labours et les semailles, en juillet-août-septembre pour les labours et les battages. Daouia et l'épouse d'Ahmed aideront les femmes à la maison à l'entretien de la

volaille et des lapins et seront chargées de la traite des brebis. (De la même manière que les nouveaux colons construisent leur maison en pierres)... les Chaouis des hauts plateaux, comme leurs cousins de l'Aurès, construisent leurs gourbis en *toub*, à l'autre bout de la cour, à gauche du grand portail avant de sortir."

Une relation étroite allait tisser la vie de ces deux familles et sera la source principale de l'inspiration de la romancière. Une proximité, crûment décrite comme inégale mais pourtant source profonde d'affects et de souvenirs ineffaçables qui évoquent la littérature sudiste américaine et la vie des Noirs sur les plantations. La cour de la ferme fut pour beaucoup, et pas seulement dans l'Aurès, une école de mixité sociale, culturelle, raciale puisqu'il faut dire le mot. "L'odeur de la fumée des *kanouns*, de la galette qui cuit dans la cour des Boulildi, des bêtes qui s'agitent dans la bergerie... de la terre qui se chauffe ou se rafraîchit, des fleurs du jardin...", tout cela a formé un tout indissociable dans les souvenirs que Liliane Raspail a reçus de sa mère. Ceux qui n'étaient pas de la famille des maîtres assuraient pourtant une présence physique et aussi affective qu'il serait impossible de tenir pour négligeable. C'est d'ailleurs tout le sens de ce roman, qui connaît un succès considérable dans le public algérien d'aujourd'hui, signe que ces traces ne se sont pas imprimées d'un côté seulement.

Pour en revenir à Mme Boussad, la mère de Rachid, du temps de sa belle-mère, poursuivit-elle, il y avait effectivement ici les pères blancs, qu'elle appelait "les marabouts". Ils soignaient les enfants. Quant aux colons de Foum Toub, ils étaient partis petit à petit, quand il y a eu la guerre, celle quand de Gaulle a donné l'indépendance, et ceux qui sont restés, "les nôtres, ont partagé". Partagé évidemment la terre. De l'art du raccourci et aussi de mettre le doigt sur les choses importantes.

Mme Boussad raconta encore que quand M. Fine était parti à la guerre, sa femme était restée ici et qu'on la conduisait à Tazoult (Lambèse), avec une escorte armée, une vingtaine de *khammès* au moins, à cause des bandits. J'ai demandé s'il s'agissait

de Ben Zemat ? Et de qui d'autre encore ? Elle a jeté alors un œil vers Nacer, assis à côté de moi, lequel me glissa qu'elle ne dirait rien car elle pensait que ces bandits étaient des Béni Bouslimane et comprenait (je me demandais bien à quels signes) que lui-même en était... Ensuite, poursuivit-elle, il y a eu Grine (autre bandit célèbre) et après les autres sont venus, beaucoup plus nombreux... Donc dans son esprit, un continuum ininterrompu de "bandits", de Ben Zemat aux maquisards de 1954...

Avait-elle entendu parler de Baptiste ? Oui, il avait beaucoup de biens, des maisons, des chèvres et tout... il avait des automobiles, il est mort ici. *Shrif* était musulman, c'est sûr, c'était un homme de bien, il priait et il jeûnait. Il était beau. Il avait eu toutes les filles du pays et ça n'avait marché avec aucune, elles l'avaient quitté, jusqu'à ce qu'il ramène une femme d'Italie qui lui avait donné deux enfants mais finalement elle était repartie avec eux. Chérif était-il le fils de Hmama ? Non, c'est Baptiste qui était le mari de Hmama, c'était une fille des *Ath Abdi*.

Ici Rachid intervint, disant que Chérif appelait Hmama *Lalla*, ce qui était normal pour une belle-mère, mais que Baptiste aussi appelait Hmama *Lalla Hmama*. *Lalla*, c'est-à-dire Madame, signe de déférence. En résumé, il semblait qu'il y ait eu dans l'esprit de Rachid mais aussi chez sa mère, superposition entre le père et le fils, comme pour Germaine Tillion en 1934 et il fallait retenir qu'à une certaine distance, l'image du père et celle du fils se télescopaient dans la région. C'est ce que Baptiste semblait avoir détesté chez ce fils, car il brouillait son image à lui, celle qu'il avait voulu construire, d'un homme respectable voire admirable. Mais, différence importante, tandis que pour Rachid, il s'agissait d'un seul et même personnage, pour sa mère, c'étaient bien deux personnes dont les attributs s'entremêlaient.

Nous avons pris congé, faisant un détour par le chantier de la nouvelle maison de Rachid. Ses deux filles, ordinairement étudiantes à Batna, étaient là, aidant aux travaux de maçonnerie. Nous avons bavardé un moment avec elles de leurs études, en sciences économiques. Cette nouvelle maison peu distante de la

ferme, mais bien distincte, quel sens avait-elle pour leur père ? Pourquoi construire loin du nouveau village et de ses commodités ? Il est vrai que son domicile ordinaire est ailleurs, à Tkout. Toute une série de choix, de traces du passé s'enchevêtraient en fait dans ces différents espaces. Ces questions-là, je me les suis posées seulement à moi-même, sachant qu'il aurait été hautement indiscret de les poser à l'intéressé.



15

## DANS LA TORNADE DE LA RÉVOLUTION

*Samedi 21 janvier, Paris*

"C'est ici, à Médina, que la première guerre d'Algérie a commencé...", dit le général Claude Bichon, qui, jeune lieutenant, a commandé la Section administrative spécialisée de Médina de 1956 à 1959. Découvrant presque par hasard son nom en pianotant sur Internet, je lui avais demandé un entretien, qu'il m'accorda de bonne grâce en janvier 2006 lors de l'un de ses passages à Paris.

Au début des années 1970, j'avais vite compris qu'il ne fallait pas chercher à savoir ce qui s'était passé en détails pendant la guerre de Libération dans la vallée occidentale où je m'étais posée. Trop compliqué et en fait, ce n'était pas urgent. Dans le sud, les montagnards parlaient le moins possible de cette période, sinon parfois, les femmes, sur le mode ironique. Vingt ans après, tout cela était encore beaucoup trop frais. Une trentaine d'années plus tard encore, découvrant en fait le nord du massif et aussi la présence à Médina de ce village compact coiffant un piton, dans un paysage qui n'en comporte pas d'autres, j'ai éprouvé le besoin de savoir. Certes, beaucoup de violences se sont abattues sur la petite plaine, on l'a vu, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au moins et

ce dernier épisode n'est peut-être pas le plus bouleversant qu'elle ait connu. Mais l'existence du "nouveau Médina" signalait que quelque chose avait changé, ou avait été changé radicalement, dans la façon pour les gens de se situer dans l'espace et donc nécessairement entre eux.

Pour en savoir plus en allant au plus court, la version la plus extérieure, celle de l'armée française de "pacification" avait pour moi grand intérêt. Plutôt que d'interroger à nouveau Rachid Boussad, sachant que ni lui ni personne ne pourrait dire à un tiers ce qui s'était passé vraiment, ni surtout ce qui en était résulté pour les gens qui vivaient ici aujourd'hui. Il est toujours difficile de retrouver les témoins directs d'un moment précis en un lieu précis et il y avait là une chance à saisir. Nous avons parlé pendant deux heures, parcouru ensemble des cartes, commenté des photos. Etrange dialogue, si longtemps après les faits et à partir de points de vue si différents sur cette histoire !

Arrivé à Médina pour un intérim de quinze jours en novembre 1956, Claude Bichon y était demeuré trois ans avec sa très jeune femme et un enfant nouveau-né. Il parlait de cet intermède comme "une période exaltante de (sa) vie militaire" : "J'avais entre vingt-cinq et vingt-huit ans et la responsabilité de plus de six mille personnes !" Il dit aussi que ce qu'il avait pu faire là n'avait que peu de rapport avec ce qu'il avait appris à Saint-Cyr et à Saumur. D'entrée de jeu, je lui demandai s'il avait trouvé des colons en arrivant dans la plaine. Quel souvenir les pères blancs avaient-ils laissé ? Avait-il jamais entendu parler d'un meunier italien excentrique qui vivait à Bouahmar au moment où lui-même arrivait dans la région ? La réponse fut non. Pas d'Européens sur le territoire qu'il devait administrer, dans la plaine en tout cas. Aucun souvenir ni présence de pères blancs, sinon le toponyme, il savait seulement qu'à ce moment, tout prosélytisme religieux était interdit en Algérie comme au Maroc, d'où il vient et où il est né. Il n'avait jamais entendu parler de Baptiste mais ma question le fit sourire, car Bouahmar, à 15 kilomètres, lui paraissait, comme il disait, "très loin" et il n'était même pas sûr qu'il

y ait eut une SAS à cet endroit ! Je découvrais d'un coup la situation de ces hommes, venus pour "pacifier", pas toujours ignorants du contexte montagnard, lui par exemple est né dans le Moyen Atlas marocain, près d'Azrou, et complètement dépendants pourtant d'un découpage strict de la tranche de réel qu'il leur incombaient de "pacifier". Je me suis demandé s'il n'en était pas souvent de même pour l'ethnologue...

Il a résumé pour moi la situation avant son arrivée : les habitants, des Berbères chawiya, appartiennent à deux "ethnies" différentes, les Touaba occupent le douar Ichmoul, 2 200 personnes, et les Béni Bouslimane, la partie nord du douar Zellatou, 2 900 personnes. Ces groupes sont de longue date opposés entre eux, les Touaba ayant accaparé les bonnes terres céréalères de la plaine et chassé les Béni Bouslimane vers les ravins étroits et les montagnes. "C'est du douar Ichmoul qu'est parti le soulèvement en novembre 1954, sous l'impulsion d'un Touaba (*sic*), Mostefa ben Boulaid. La population, déjà sujette à un banditisme endémique, offrit un recrutement important aux rebelles" (j'ai pensé à l'histoire de Ben Zemat). Plus de 200 hommes prirent le maquis entre la fin de 1954, l'appel date du 1<sup>er</sup> novembre, et le début de janvier 1955 et formèrent une "bande homogène" composée d'Ouled Daoud. Dans le courant de 1955, les Béni Bouslimane partirent à leur tour plus progressivement et formèrent, eux aussi, une bande homogène sous un commandement unique, distinct du premier. Dès février 1955, les territoires de deux tribus, déclarés "foyer de la rébellion", furent complètement évacués, c'est-à-dire vidés de leurs habitants, répartis dans des douars limitrophes. Les habitations isolées étaient détruites afin d'empêcher leur utilisation par les "fellagas".

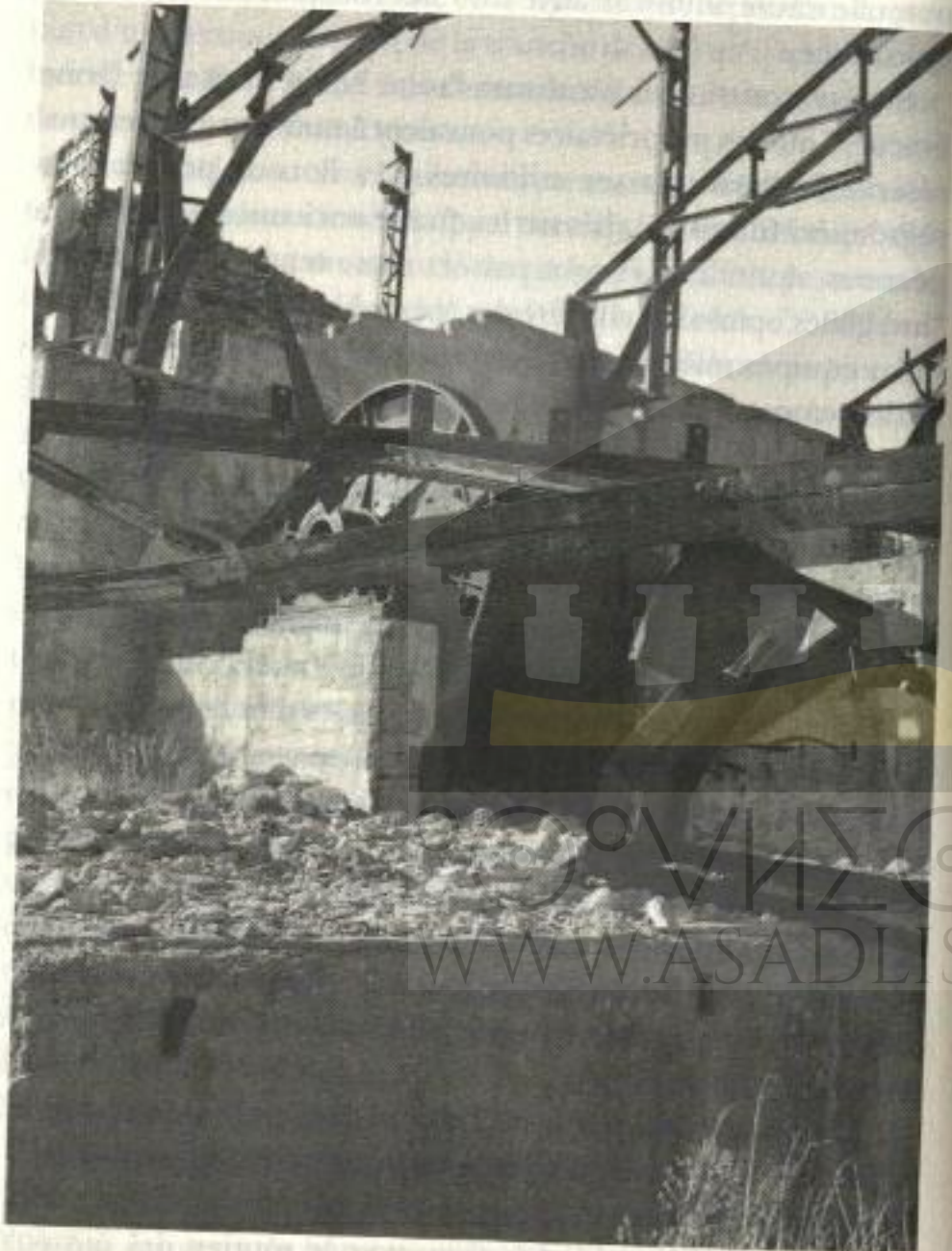
Il s'agissait donc d'un déplacement massif de 6 000 personnes, dont la subsistance était entièrement pastorale. Cette évacuation éloignait les gens de leurs terres cultivables déjà dispersées et privait les troupeaux de leurs pacages. Un an plus tard, l'armée française s'inquiéta de cette diaspora qui laissait le champ libre à la rébellion. Elle allait chercher à la contrôler en formant une

*harka*, terme qui devint alors tristement célèbre et l'est resté, grosse de 160 hommes, tous originaires de Médina, encouragés à revenir avec leurs familles élargie sous la protection d'une nouvelle entité administrative dite SAS : Section administrative spécialisée.

Etaient constituées ainsi une "zone habitée" et une "zone évacuée" que les propriétaires pouvaient à nouveau cultiver sous réserve de laissez-passer militaires. Les îlots de populations regroupées furent installés sur les quatre anciennes fermes européennes, dont deux étaient passées entre-temps en des mains "indigènes", plus sur celle dite des "pères blancs". Ces îlots, fortement équipés militairement et baptisés "postes", ont continué curieusement dans la littérature militaire, et aujourd'hui encore, d'être désignés par le nom de leurs premiers propriétaires européens du début du XIX<sup>e</sup> siècle ! Les différentes bandes, ajoutait mon interlocuteur, unies lorsqu'il s'agissait de nous taper dessus, se séparaient aussitôt après et étaient soumises à des dissensions perpétuelles souvent à l'intérieur d'elles-mêmes, "dues à l'esprit de tribu, de fraction ou même de famille".

L'Aurès est probablement l'un des cas les plus compliqués de cette guerre de guérilla et la partie nord, où se situe Médina comme le reste de cette histoire, n'a pas la plus mauvaise part dans ce palmarès ! Ici comme ailleurs, probablement un peu plus ici qu'ailleurs, les familles eurent effectivement des acteurs et pas seulement des partisans, des deux côtés des forces militaires en présence, françaises et algériennes mais souvent aussi dans les différents groupes algériens qui s'affrontaient pour le leadership de la lutte armée.

Le fait nouveau à partir de 1956 fut que "pour rapprocher la population de la SAS puisque le contraire n'était pas possible", un village, le "nouveau Médina" d'aujourd'hui, était érigé par la population, en autoconstruction, avec le soutien des moyens logistiques de l'unité de chasseurs présente sur le piton dit "de Djermane". Quand je suis arrivé dans la plaine, dit le général Bichon, il n'y avait personne ! Vide ! La mine d'Ichemoul n'était



plus exploitée depuis un certain temps et la maison forestière avait été évacuée dès les premiers jours en 1954 ; restaient effectivement quelques Européens à Foug Toub qui ne relevaient pas directement de son commandement. Quant aux paysans-éleveurs, ils avaient été déplacés comme il est dit plus haut. Pourtant, parti de rien, trois ans après, le village de Médina abritait un millier d'habitants, environ cent cinquante logis, une dizaine de magasins, cinq garages, une mairie, une école, un bureau de poste et un café maure ; il y eut aussi un boulanger. L'alimentation en eau, à partir d'une source captée à 700 mètres, était en voie de réalisation grâce à un "béliet hydraulique", dispositif inspiré du *Larousse ménager*, montant l'eau jusqu'au sommet du village. L'infirmerie de la SAS, pourvue d'un médecin militaire et d'un infirmier, fonctionnait à plein. Enfin l'école, installée d'abord sous tente avec un instituteur bénévole venant de la compagnie de chasseurs, devenait, en juillet 1959, une école "en dur", animée par un couple d'instituteurs civils affectés au village. Tout ceci expliquait que cette zone de 6 000 habitants, encore une fois berceau des premières actions rebelles, ait pu retrouver progressivement une "tranquillité certaine". Certes, ce "miracle" n'était que la face claire des drames dont on n'a lu ci-dessus qu'une version très édulcorée. Il avait été obtenu grâce aussi aux opérations militaires qui se déroulèrent sans discontinuer tout autour, dans un terrain particulièrement propice aux bandes de toutes obédiences. Opérations auxquelles le lieutenant Bichon devait naturellement participer, tant par les renseignements fournis par la population que par sa place à la tête de la *harka*. Par ailleurs, Ouled Daoud et Béni Bouslimane se retrouvaient, sans l'avoir choisi, transformés en villageois sédentaires pour le plus grand nombre d'entre eux.

J'ai demandé cruellement : "Et ensuite ?" Bien que présent en Algérie jusqu'au rembarquement final de l'été 1962 à Bône, "peu glorieux, sous les cailloux", selon ses propres mots, Claude Bichon n'est jamais retourné à Médina. "Basé à Djidjelli, dit-il, j'aurais pu prendre une compagnie et y aller mais je n'avais pas le moral

pour le faire." Plus tard, il a correspondu avec le maire, avant que celui-ci ne soit tué dans une embuscade en 1961, en même temps que son frère qui était le chef de la *harka* ; le village a poursuivi sa croissance avec trente logements supplémentaires et l'équipement en électricité... Plus tard encore, Claude Bichon a retrouvé un noyau important de ses anciens harkis aux environs de Rouan. Il a su par eux le sort tragique de beaucoup de leurs camarades. Et pourtant il a su aussi que le village existait toujours, la mairie s'étant installée dans les locaux de l'ancienne SAS. Tout n'avait donc pas été totalement perdu ! Enfin, il était toujours en rapport avec une famille de la plaine dont les enfants, garçons et filles, ont fait des études supérieures et sont médecins et ingénieurs. Mais rares sont les villageois, dit-il, qui avaient demandé à être "rapatriés" en France car "si tous n'ont pas joué double jeu, presque tous avaient des parents très proches dans l'autre camp".

Il était important d'entendre décrire la situation de sept ans de guerre résumée du point de vue d'un acteur direct. De constater que Bouahmar, 15 kilomètres, était trop loin de Médina pour que le lieutenant Bichon ait eu vent de l'existence même de Baptiste. Mais justement, Ben Zemat étant mort et les pères blancs partis, en tout cas de la petite plaine, je n'arrivais pas à me représenter "mon" Meunier au milieu ces drames. Quels pouvaient bien avoir été ses repères ? Au début de l'entretien, j'avais entendu mon interlocuteur prononcer le nom de Mostefa Ben Boulaid, figure centrale de la révolution dans la région et aussitôt des images m'étaient revenues en foule.

Le 1<sup>er</sup> mai 1973, Batna vers 11 heures du matin. Nous étions tombés dans une énorme manifestation de rue avec pancartes en arabe, en français et en berbère et surtout d'immenses portraits brandis à bout de bras : celui qui venait en tête, et le plus fréquemment, c'était lui, Ben Boulaid, très reconnaissable. Belle tête. Grande renommée. Ce visage répété, malgré les consignes taguées depuis dix ans sur les murs du pays entier Un seul héros, le Peuple... Ou plutôt oui, une évidence, le Peuple c'était lui ! Et



ici, c'était Son peuple. D'où j'étais raisonnablement fondée à me demander si Baptiste et lui s'étaient rencontrés, quand et comment. La question n'était pas si saugrenue, à double titre : Mostefa Ben Boulaid<sup>1</sup>, avant d'être un chef insurrectionnel clandestin, avait été, c'est connu, successivement *meunier* (tiens, tiens), puis commerçant en tissus et, à ce titre, souvent en déplacements dans le massif, un atout particulièrement utile pour le quadrillage politique. Mais par ailleurs, on lui connaissait des relations confiantes avec certains Européens, en particulier du côté des communistes, lesquels étaient assez bien implantés dans la région depuis les



années 1930. Davantage, et là c'était très surprenant, il était de notoriété publique qu'il avait insisté à plusieurs reprises auprès de l'un d'eux, l'instituteur-chimiste ou le chimiste-intituteur Maurice Laban, né à Biskra de parents instituteurs, ancien lieutenant des Brigades internationales durant la guerre d'Espagne, pour qu'il accepte d'être son "adjoint militaire" dans la lutte qui commençait. De là à faire un transfert du couple Ben Boulaid/Laban, sur le couple Baptiste/Ben Zemat, il n'y avait pour moi qu'un pas ! Jusqu'à imaginer que les deux clandestins, chacun dans la quarantaine, avaient été des familiers du vieux meunier si fin connaisseur des caches escarpées du coin.

On a pu le deviner en lisant plus haut les notations rapides de Colette Roubet, les liens de Baptiste avec les combattants du maquis, s'ils ont été réels, furent sans doute quotidiens, modestes, à la mesure de ceux des villageois qui l'entouraient. Ce qui lui ressemblait tout à fait. Car jamais mention d'une affiliation ou d'une appartenance à un parti politique quelconque n'a été évoquée en ce qui le concerne. Un trait qui semble vraiment essentiel dans sa personnalité. Il était "le chat qui s'en va tout seul", comme disait Kipling. Mais il ne paraît pas interdit d'imaginer que, parfois, le chef de la rébellion ait fait halte incognito, dans ses itinéraires, au moulin de l'oued Taga, histoire d'échanger quelques points de vue entre meuniers... et connaisseurs de grottes. Baptiste s'en serait-il vanté à quelqu'un ? Quant à la vie, et à la mort, de Maurice Laban, ce communiste que son parti taxait d'"aventurier" ("aventuriste" plutôt, parce qu'il croyait au droit des Algériens à avoir une patrie ?), elles ressemblent tellement, toutes choses égales d'ailleurs comme on dit, c'est-à-dire profondément dissemblables, à la vie et la mort de Ben Zemat, jusque et y compris dans la multiplicité de leurs scénarii !

Mais de cela, à cause des fameux 15 kilomètres de distance, le chef de la SAS de Médina ne semblait pas avoir eu vent...

## DE NOUVEAU VIA AURÉLIA

### CLIN D'ŒIL A BAPTISTE

*Un vieillard fort et des filles fortes  
Lui reste chez lui et ses filles voyagent  
La carrière de pierres meulières*

*Le vivant remue le mort et la chair du mort tremble  
Et le vivant mange ce qui sort du mort  
Le moulin*

ANTOINE GIACOBETTI, *Enigmes arabes populaires*, 1916.

26 janvier, Rome

J'étais à Rome, de nouveau. Ma première incursion dans les archives de la Congrégation des pères blancs était ancienne – plus de dix ans auparavant – et de routine : ne pas négliger une des rares sources de première main qui ne soit pas "de surveillance" c'est-à-dire uniquement administrative et donc policière, sur l'Aurès. Cette fois-ci, j'avais des questions précises, non sur Baptiste, je savais qu'il n'était jamais évoqué dans ce fonds, sauf une fois en passant, mais plutôt sur le contexte des vingt-cinq premières années du siècle et aussi sur les conditions du départ des

pères. Je savais aussi que je trouverai des photos sur l'Aurès dans la photothèque organisée plus systématiquement depuis quelques années. Effectivement le nouveau père archiviste m'en montra une trentaine, certaines très anciennes : le début du siècle, la ferme et les travaux agricoles, les pères s'activant avec les outils du moment, des araires comme en usaient les Chawiya, et par ailleurs trois ou quatre clichés de factures très différentes, datant du séjour du père Giacobetti entre 1912 et 1917, des photos d'écoles, pères enseignants en robes et jeunes élèves plutôt bien mis, portant le premier burnous du jeune garçon, celui tissé de bandes sombres verticales largement espacées, s'autorisant des mimiques parfois malicieuses. J'avais encore en mémoire mon désappointement quand, lors de ma première visite, m'ouvrant une pièce emplies jusqu'au plafond de documents provenant des différentes maisons de la Congrégation en Algérie, l'archiviste d'alors m'avait assuré qu'il n'y avait rien sur l'Aurès ; comme si mon propre objet avait moins existé puisqu'il n'y en avait pas de traces. Car il est vrai que l'image, si déficiente soit-elle, fait que ce que l'on poursuit, une histoire, existe bien davantage si on peut en voir, et pas seulement en lire, une trace. Quelqu'un l'a saisie, qui peut dire "J'y étais". Et c'est comme si moi je pouvais en dire autant. J'avais déjà ressenti cela en découvrant les images de l'Aurès prises par Thérèse Rivière dans les années 1930.

Le matin, j'ai trouvé, sur la petite table qui m'avait été courtoisement allouée dans la salle de lecture, Via Aurélia, un dossier dont je ne soupçonnais pas même l'existence, la "Correspondance des Confrères 1900-1920", soit des pères entre eux, d'une maison à l'autre. La moitié environ des feuillets sont signés du père Giacobetti ! Il informe ses supérieurs sur ses progrès en dialecte local, ses traductions des Evangiles, sur l'avancement de son livre sur les énigmes... et sur ses différends avec ses collègues. Ceux-ci ne se privent pas, par la même voie, de se plaindre de lui et de ses extravagances. Au sein de sa communauté religieuse et même à Médina, il ne faisait semble-t-il pas l'unanimité : original jusque dans sa façon de porter la barbe, deux fois plus longue que celle de ses



confrères, narcissique, comme tout intellectuel, ce qu'il était assurément, avide de nouer des relations à l'extérieur du monastère pour la même raison, pas conventionnel du tout dans sa pédagogie et ses rapports avec les musulmans, bref il agaça, c'est peu dire.

J'ai pris le temps cette fois-ci de regarder de près le contenu de ses travaux, pour la plupart inédits. On y voit qu'il lisait et chroniquait soigneusement la presse arabe et italienne, en particulier *al-Chihab*, journal créé et dirigé par le cheikh Ben Badis. Il y a un côté Desparmet, ce dialectologue atypique dont il cite les travaux, dans sa démarche à la fois passionnée et polémique, clairement anti-réformiste aussi. Ceci bien sûr, postérieurement à son passage à Médina, vu la date de création de cette presse, vers les années 1930. J'ai déjà évoqué son œuvre la plus importante, en tout cas à mes yeux, contemporaine de sa période aurasienne, son *Recueil d'énigmes arabes populaires* de 1916. J'ai découvert cette fois-ci parmi ses travaux un texte de 1938 de vingt-six pages, dactylographié,



rédigé à la demande d'un évêque d'Oran du nom de Léon Durand, qui interrogeait notre islamologue sur le pourcentage des musulmans *a)* de bonne foi *b)* observant le ramadan *c)* faisant la prière, soit chez les hommes, soit chez les femmes dans quatre régions bien définies d'Algérie. Questionnement en soi déjà intéressant, venant d'un membre de la hiérarchie officielle de l'Eglise catholique à cette date. Le soin apporté par le père Giacobetti dans sa réponse, la méthode, l'évocation nominative de ses sources musulmanes d'information, incitent au respect – c'était vraiment un chercheur, qui ne se contentait pas d'opinions subjectives, allant jusqu'à donner des pourcentages ! Dans l'ensemble, les réponses correspondent à peu près à l'idée qu'on peut raisonnablement aujourd'hui se faire sur l'époque, celle d'une pratique beaucoup plus laxiste, moins crispée que celle qui se met progressivement en place avec le réformisme puis le Mouvement national au Maghreb à partir des années 1930. Une seule chose est vraiment attristante dans ce document, les conclusions que le père tirait de son enquête,

— 80 —

Planche par-dessus, planche par-dessous et âme  
vivante au milieu. tortue

— 179 —

H'adjar djerdjâr, h'adjra lâ  
Menqôûch mt'errez mh'arma lâ  
Boû arba' krâ'in bagra lâ fekroûn

حجر جرجار حجرة لا

منقوش مطرز محرمة لا

بواربعة كوعين بفرة لا

فكرون

C'est une pierre qui se traîne, et ce n'est pas une  
pierre.

Elle est ciselée et brodée, ce n'est pas un mouchoir.

Elle a quatre pattes, ce n'est pas une vache.

tortue

جرجر traîner.

— 180 —

H'adjrat el-oûed mâ hi-ch h'adjra  
Oûmm arba' kra'in mâ hi-ch na'dja  
Oûllâdat 'l-beïd' mâ hi-ch djâdja fekroûn

حجرة الواد ما هي شي حجرة

أم أربعة كوعين ما هي شي نعجة

ولادة البيض ما هي شي دجاجة

فكرون

C'est une pierre de la rivière et ce n'est pas une  
pierre.

Elle a quatre pattes et ce n'est pas une brebis.

Elle pond des œufs et ce n'est pas une poule.

tortue

soit une sorte de profond pessimisme, non pas sur l'aptitude à la conversion de ces croyants si tièdes, ni même sur leurs chances de salut, mais sur la nature d'une humanité sinon moralement inférieure, au moins un peu infirme, surtout du côté du traitement des femmes et d'ailleurs sur les conséquences de ces mœurs sur la foi et les comportements de celles-ci. On sent là l'effet de son passage dans l'Aurès, où il avait dû mal vivre le libertinage légendaire des Chawiya !

Il y avait encore d'autres nouveautés dans ce que je trouvais chaque matin sur ma table : on sait que dans ce genre de sites archivistiques, le père responsable décide, ou presque, des lectures du visiteur, sauf demandes explicites. Je n'avais pas, quant à moi, à me plaindre, au contraire : deux rapports internes, l'un de 1900, l'autre de 1918, disaient avec une belle symétrie les difficultés de la Ferme et les raisons de sa vente, finalement. Les difficultés viennent, en 1900 déjà, de l'impossibilité de s'en remettre à des gérants européens, l'expérience ayant été tentée au tout début ; de la nécessité donc d'une exploitation directe par les pères lesquels n'y étaient pas préparés, mais surtout de l'extrême dispersion de la population indigène, ce qui augurait mal des possibilités de prédication missionnaire ; moyennant quoi, avec humour, le rédacteur recommandait qu'on tentât l'expérience tout de même, car après tout, "au Tanganyika, on n'a pas mieux" ! Il faut rappeler que la vocation de cet ordre était à l'époque principalement africaine et que les pères en faisaient tous l'expérience à un moment de leur vie. Dix-huit ans plus tard, dans le second rapport, on ne parle pas encore de renoncer, "la propriété de Médina est devenue une excellente ferme", rentable, quel que soit l'usage qu'on en ferait, location ou exploitation directe, la vente risquant d'être juridiquement difficile – c'est, on s'en souvient, une terre domaniale acquise à l'Etat à bas prix. Elle aurait valu, en tout cas à ce moment, trois cent mille francs. Mais "la cultiver directement pour cette raison serait sortir des buts de la Société". Les conditions de salubrité n'étaient pas bonnes, la preuve en était faite, les pères comme les ouvriers étaient souvent malades

(paludisme ?) en été surtout, quand on était tenté de vivre dehors le soir après des journées torrides.

Un passage très important parce que rare dans tout ce fonds attira mon attention, il concernait les ouvriers et leur rapport au travail. Avec beaucoup de distance – dans le *Diaire* au contraire il s'agit seulement de fautes ou de délits *individuels*, d'entorses à la morale, d'anecdotes donc et non pas des ouvriers en tant que force de travail, pourrait-on dire – le rédacteur consacrait plus d'une page *in-octavo* entière à ses difficultés de gestionnaire : "menaces de grève, menace de partir, toujours pour faire augmenter les salaires ; ils parlent beaucoup avec les autres Chaouias, ouvriers de France, Alger et ailleurs. Ils entendent parler de salaires élevés, de liberté, d'amusements". Les colons selon le texte, s'y prenaient mieux, "en tirent davantage mais nous autres missionnaires ne pouvons pas employer leurs méthodes". En changer ne serait pas la solution et le long séjour des mêmes journaliers à la Ferme garantissait au moins une sorte de transmission qui entraînait dans le projet missionnaire. "On pourrait peut-être ajouter que le travail est moralisateur."

Suit une énumération humoristique de tous les détournements auxquels ces maudits Béni Bouslimane, toujours eux, étaient capables de se livrer, sous-louant frauduleusement les parcelles prêtées par les pères aux épouses pour leur servir de jardins potagers, etc. "Les pères, admet-il, sont bien vus de la population, bien reçus au cours des tournées de soins, leur religion est respectée... mais cela ne va pas plus loin, beaucoup de nos voisins, ceux surtout qui travaillent chez nous, reconnaissent fort bien leurs anciens champs ou ceux de leurs pères et s'ils y versent leur sueur, ils voient bien que c'est nous qui en avons le profit, ils nous voient avec regret."

Quant au point de vue apostolique, Médina, pas plus que Thibar en Tunisie, n'avait donné une seule recrue locale à la Mission (en tout cas avant 1920). Rien à attendre même des adolescents recueillis dans le besoin qui, en grandissant, s'affranchissaient de toute discipline morale et bien sûr de tout endoctrinement : "Le soleil se lèvera au couchant disait l'un d'eux au père supérieur, avant que nous devenions chrétiens... vous ne vous doutez pas

de toutes les misères que nous font nos parents..." Conclusion du rédacteur : ils ne se sentent pas assez forts parce qu'ils ne sont pas assez nombreux. Les Chawiya ordinaires prenaient certes plaisir à venir discuter religion – un thème très prisé dans tout le massif aujourd'hui encore – "mais de bonnes relations et c'est tout". Notons qu'il ne peut pas être question, aux yeux des pères, d'égalité dans ces débats théologiques. Et pourtant... "... il y a les savants, les *talebs* et il y en a beaucoup et ils sont forts, plus forts que ceux que le père F. a trouvés au désert... Ici il faut être très fort en islam, car eux autres le sont. Et ils sont nombreux et ils sont renseignés, même sur les apostasies". Je pouvais lire en clair, dans ce propos, confirmation de la forte charpente religieuse et culturelle de cette société.

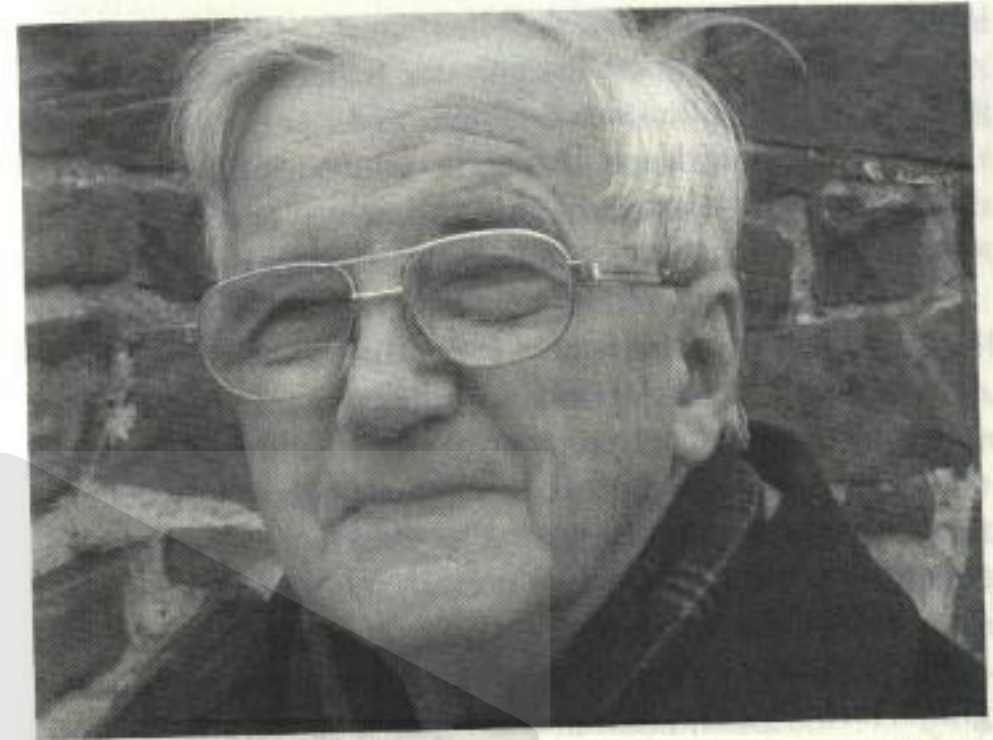
C'est trois ans plus tard que devait être décidé le départ des pères, la location puis la vente de la Ferme. Ces lignes prémonitoires, où j'apprenais beaucoup plus sur les autochtones que dans plusieurs centaines de pages du *Diaire*, étaient le constat d'un échec, humain en tout cas, prévisible depuis le début de l'expérience. Au regard de l'histoire de la Congrégation et de ses succès en Kabylie par exemple, la démographie apparaissait ici comme un frein décisif, auquel il fallait ajouter la présence active des lettrés musulmans et de l'encadrement religieux. Mais surtout, ce qui est dit dans ces rapports sur le degré de conscience des travailleurs journaliers, qui ne pouvait être mis en doute, alors que l'émigration ouvrière était très faible encore dans l'Aurès à cette date, donnait tout à coup une dimension beaucoup moins insolite aux propos de Ben Zemat à l'adresse du colon avare : "Paye correctement tes ouvriers, ils ne te demandent pas l'aumône..." Ce n'était décidément pas, ou plus, "l'angle mort" dont parlait Emile-Félix Gautier au début du siècle !

Cette lecture moins tendue et rapide que la première, dix ans plus tôt, m'apprenait aussi beaucoup sur un moment de l'esprit de mission de l'Eglise catholique ; sur la lucidité précoce et contradictoire de certains de ses agents ; mais aussi sur les Aurasieus, comme si la Mission, de manière prévisible, avait agi comme un

révélateur. Sur ce que les gens pensaient alors, au pied du Chélia : forte identité religieuse, conscience du prix du travail. On a vu plus haut la hantise du rachat de la terre.

Du coup, les tendances libertaires de Baptiste n'apparaissaient plus comme accordées seulement à celles du Bandit, il semblait qu'elles trouvaient à qui parler dans le quotidien ordinaire. De même pour la pratique religieuse, si j'en croyais les observations d'Antoine Giacobetti. Quant au rapport aux femmes et à leur liberté de décision, les notations de chaque page du *Diaire*, comme des autres témoignages écrits, les nombreuses anecdotes plus ou moins scabreuses qu'ils recensent, laissaient penser qu'une relation au demeurant très "régulière" comme celle qui unissait Baptiste et Hmama pouvait, en ces temps, rencontrer, sinon aux yeux des pères du moins à ceux des Aurasieus, une vraie compréhension. La suite l'a prouvé même si l'épilogue sinistre de ce roman d'amour appartient à une autre temporalité.

A la tâche de neuf heures du matin à six heures du soir, avec seulement une courte pose pour déjeuner dans une trattoria succulente fréquentée à midi par des ouvriers du quartier, je n'étais pas d'humeur touristique. Les archives exigent un certain entêtement si on veut du rendement. Mon ami Federico m'avait demandé ce que je m'accordais pour le week-end. Nous nous étions mis d'accord sur une chasse aux Caravages, seulement ceux qui sont dans les églises. C'est gratuit et paradoxalement efficace, car il n'y a qu'un ou deux chefs-d'œuvre à voir à la fois, on peut s'asseoir, s'encoconner quasi solitaires dans l'obscurité et cette odeur si spéciales aux églises italiennes. Nous en avons visité sept. Au retour, j'ai lu *La Course à l'abîme* de Dominique Fernandez, une semi-fiction consacrée au peintre, vie de hors-la-loi aussi, mais plus proche de celle de Ben Zemat que de celle de Baptiste, car le peintre est mort à trente et quelques années seulement. Ce que notre bandit a aussi de commun avec le génie baroque, c'est la mort par guet-apens, en plein soleil. La chasse à l'homme, comme réponse à un message qui inquiète.



17

ROGER

*Samedi 18 mars, aux trois frontières*

Nous nous étions parlé au téléphone à mon retour de Rome et c'était si immédiat, si vivant que paradoxalement j'ai eu envie de continuer de vive voix. Marie, ma fille, curieuse peut-être du personnage, m'avait proposé de m'y conduire en voiture. Il s'agissait de rencontrer le père Roger, l'un des "jeunes pères blancs" qui ont connu et aimé Baptiste les dernières années de sa vie. C'était une vraie bonne idée d'y aller en voiture, car il habitait une très petite ville au nord-est de la Belgique, coincée entre la frontière hollandaise et celle de l'Allemagne, une sorte d'angle sur la carte, non loin de Maastricht. Un coin qui a souvent dû changer de maître au cours des siècles ! On pouvait y aller en train puis en bus mais ce n'était pas simple. Cela nous prit tout de même cinq heures pour parvenir à destination, erreurs de sorties d'autoroute comprises. En chemin il avait fait froid et, arrivées là-bas, il neigeait. Le lendemain matin, une brume blanche comme une fumée couvrait les bois alentour.

"As-tu rencontré le voisin à Bouahmar ? Si je ne me trompe pas, il s'appelait Abdelkader, chaque fois qu'on allait là-bas, il y avait Abdelkader qui venait, comme ça. Je ne sais pas s'il vit encore

car il avait un certain âge." Nous étions le lendemain de notre arrivée au pays froid. Après un petit-déjeuner hollandais et une nuit dans une belle ferme restaurée aux tarifs prohibitifs, sans doute à cause de la présence non loin d'un cimetière américain de la dernière guerre mondiale. Roger et moi parlions de Baptiste tandis que Marie était partie faire un tour en voiture avec l'idée d'aller voir un peu au-delà de l'une des frontières.

"Ce que je donne ici, commença Roger, c'est ce qui m'a été raconté, mais attention, Baptiste avait l'art de répondre à l'interlocuteur ce qu'il désirait, c'est très important, toutes les données doivent être vérifiées. Selon lui donc, son père était maçon et puis il n'a jamais parlé de sa mère, son père serait mort à l'occasion d'une rixe dans un café. Bien vivant, oui, une dispute. C'était à Oued Athménia et il était venu avec sa mère vivre près de Batna. Il allait à école et comme il était plus âgé que les autres, on l'appelait l'âne ! Il disait ça avec un grand sourire, ça l'amusait. Il avait quitté l'école à l'âge de quatorze ans parce que sa mère avait besoin de sous. Il n'a jamais parlé ni de frère ni de sœur. Il avait

commencé à travailler tout de suite comme cantonnier et puis il s'était marié, la première fois avec une Italienne dont il avait eu un fils... ou une fille – ou une fille ?

Il ne parlait que de son fils mais tu connais les Algériens, ils ne parlent que des garçons. Il était vraiment... je n'ai jamais vu quelqu'un de si acculturé que Baptiste, une acculturation extraordinaire, il parlait couramment et l'arabe et le chawiya et le français. Cette première femme, je crois qu'elle était morte jeune, en couches (il cherche ses mots). Morte en couches mais elle est morte jeune en tout cas, morte en couches. Il n'aimait pas parler de son fils, quand je lui posais la question, il disait qu'il était faînéant, noceur, coureur de jupons, buveur et qu'il s'était fait musulman, son fils, tandis que lui, non ; il était parti par la suite en Italie et plus de nouvelles, enfin c'est ce qu'il disait.

Physiquement parlant, Baptiste, on le voit sur les photos, était grand, fort, robuste, solide, il était réputé pour ça, et beau aussi. Ah oui, il était beau ! Il aimait raconter des anecdotes sur sa force, au travail, tout ça. Il disait qu'un jour, à l'occasion d'une conversation dans un café, il discutait, il n'était pas d'accord, il avait donné un coup de poing si fort que la plaque de marbre s'était cassée. Une fois aussi, en amenant de Bouahmar du guano à Batna, un des trois chevaux ne voulait plus avancer, il lui avait donné un coup de poing comme ça sur le front, le cheval était tombé par terre ! C'était un travailleur acharné, un très grand travailleur. Dans quelles conditions il avait construit les deux moulins ! Bref, quand il avait quitté son travail de cantonnier à Batna, il était allé chez les pères blancs qui avaient une ferme où il s'occupait surtout du troupeau de moutons. Lui-même avait un petit troupeau ; alors, avec un sourire malin, il disait : qu'est-ce que tu veux, j'avais deux troupeaux alors parfois un mouton passait d'un troupeau dans l'autre. Moi je disais : oui mais toujours dans la même direction ? Il disait : oui (là, Roger rit franchement). Combien de temps il a travaillé chez eux ? Pas longtemps."

Ainsi j'avais vu juste : Baptiste et les pères avaient bien eu quelque chose à voir ensemble à un moment et les silences

ultérieurs aussi bien des sources écrites que de la légende construite par le meunier, étaient bien le signe au moins d'une querelle. Dans le contexte de l'Aurès du début du siècle précédent, il m'avait paru impossible en effet qu'un très jeune homme orphelin et chrétien n'ait pas cherché refuge auprès des pères ! Je rapportais à Roger comment une seule fois seulement, Baptiste apparaissait dans le *Diaire* et qu'on l'appelait alors "Monsieur Capeletti".

"Ah oui ? s'exclama Roger très impressionné. Pas Baptiste !!! Monsieur Capeletti. Comme quoi, un petit indice dit beaucoup, sinon on disait toujours Baptiste. Après les pères blancs, il y a un vide, ajouta Roger d'une voix pensive. Il se serait engagé dans l'armée. Et c'est à ce moment-là qu'il aurait pris contact avec Ben Zemat, peut-être ? Ben Zemat, il aimait bien en parler, il disait qu'il était «un peu communiste» comme lui, quand il prenait quelque chose, c'était pour donner aux pauvres et c'était ceux-là qu'il protégeait.

— Et Baptiste se sentait «un peu communiste» ?

— Il disait qu'il l'était à ce temps-là. Puis il est resté chez nous les pères à Batna après la mort de Hmama. Et ça, c'est tragique. Il n'y a pas d'autre mot. Je m'en souviens très bien, j'étais là quand son cousin, qui était marabout un peu, dans un hameau pas très loin de Bouahmar, est entré. J'avais apporté des vivres parce qu'ils vivaient dans la misère, Baptiste, dans la misère, c'était noir, tout simplement ! On apportait des vivres, il n'y avait rien, il y avait une *borma* (marmite, en chawi) c'est tout, le mur était noir comme dans un gourbi et il était dans son lit avec Hmama, les draps étaient plus noirs que blancs, il ne voulait pas qu'on en change parce qu'il ne voulait pas sortir du lit. Hmama était malade, sa santé déclinait de plus en plus ; vint l'autre, son cousin, qui lui dit, texto, en arabe : je viens prendre Hmama parce que je ne veux pas qu'elle meure comme une chienne, elle a vécu toute sa vie avec des chiens, eh bien ! elle mourra comme une bonne musulmane parmi des musulmans.

— Et vous étiez là, présent ?

— J'étais là, et alors il a commencé à pleurer, Baptiste, et le cousin a emmené Hmama dans sa voiture. Je suis resté longtemps

avec Baptiste puis je lui ai dit : je vais aller la voir et je t'apporterai des nouvelles. Et j'y suis allé, elle était dans une petite ferme, dans un couloir, couchée sur un banc en pierre sur un petit matelas, dans la pénombre. Alors la première chose qu'elle a demandée c'était : comment va Baptiste ? Je lui dis que Baptiste avait posé la même question, il voulait savoir comment toi, tu allais, on se parlait en arabe, elle comprenait. Elle a dit : ça va. Je vais mourir. Elle savait bien. Je suis resté assez longtemps, son cousin m'avait laissé avec elle et puis de là je suis parti chez Baptiste. J'ai donné, donc, de ses nouvelles, il a pleuré tout le temps, ça oui, il disait : pourquoi on me l'a enlevée ? J'ai toujours respecté Hmama comme musulmane, pourquoi on me l'a enlevée à la fin de ma vie ? Ça lui a été très dur, très, très dur. Et par la suite, comme Baptiste était seul, c'était le voisin qui veillait sur lui et apportait de la soupe, un peu de *chorba*. On s'était dit chez les pères qu'on ne pouvait pas le laisser comme ça et on l'a emmené chez nous, on avait une chambre pour lui et on mangeait tous ensemble. Hmama est décédée peu de temps après, je suis allé à son enterrement dans leur cimetière familial.

Ce qui m'avait frappé chez lui, c'était qu'il faisait partie du village, il avait pris les traditions et tout, il donnait chaque année une partie de sa récolte, le dixième, parce qu'il avait gardé quelques champs, comme dans la Bible, c'était sacré, au point que ça lui a servi ; il était malin, quand il était chez les petites sœurs des pauvres à Annaba, car après six mois ou un an chez nous, ça devenait lourd, Zaqiya, la femme de charges, s'en plaignait, changer les draps tous les jours, etc. Sa santé aussi demandait des soins, au point que Scotto, l'évêque de Constantine, avait suggéré les petites sœurs d'Annaba. La première fois, Baptiste avait dit : c'est très gentil mais ce n'est pas encore le moment. Et la sœur qui était venue le chercher est repartie, 400 kilomètres, sans lui ! Par la suite, Scotto s'était fâché, au passage, il faut dire que Baptiste parlait avec lui comme si c'était un copain ! Finalement il était parti, à contrecœur. Deux mois après, coup de téléphone, Baptiste voulait absolument retourner à Bouahmar parce qu'il

avait du blé à donner aux pauvres et ça, devant Dieu, il ne pouvait pas y manquer, il fallait qu'il y aille. Elles l'avaient donc ramené deux mois après son arrivée ! Je lui ai demandé comment il se sentait là-bas. Oh, bien, avec un sourire, mais qu'est ce que tu veux, on est mieux entre hommes !!! Il était resté trois semaines de nouveau avec nous à Batna, les sœurs téléphonaient, il n'en finissait pas avec ses distributions d'*achour* (l'aumône prescrite par le Coran). On était quatre à la cure à ce moment-là, Felix et Peter Nosch, un troisième et moi. Bref, il finit par repartir et j'allais le voir tous les deux mois ou plus. Il faut dire qu'à la fin, il vivait la plupart du temps couché.

L'histoire du guano, ça, tu connais ?

— On recommence, dis-je.

— C'était l'exploit de sa vie, les deux, les moulins et le guano. C'était son identité aussi, ce qui a fait son image dans la région. Personne, seul comme lui, n'aurait pu en faire autant. Il descendait les charges au bas de la montagne avec des cordes car il n'y avait pas de chemin. Il était arrivé dans cette grotte, par hasard, un peu. Pour la vider, il avait mis des mois, il m'a dit *cha'ar b'cha'ar*, mois après mois.

— En quelle langue parliez-vous ?

— En arabe ou en français, les deux. Ça avait pu durer plusieurs années. Il amenait le guano à Batna à la gare pour être transporté en train à Biskra, pour les palmeraies, c'est plausible, j'ai vérifié auprès de Kadri qui connaît beaucoup de choses. Kadri, c'est un homme remarquable, il doit avoir quatre-vingts ans, un artiste (il est ferronnier) qui admirait beaucoup Capeletti. Le guano, ça lui avait rapporté pas mal et c'est là qu'il avait trouvé les ossements et lui, l'âne de la classe, il avait compris et il avait écrit au musée de l'Homme.

— Ou bien il a rencontré Laffitte ?

— Il m'a dit qu'il avait écrit. Je me demande si la grotte porte officiellement toujours le nom de Capeletti. Si ? Peut-être que maintenant, avec l'indépendance ? Je ne sais pas comment les gens l'appellent localement. A l'origine, c'était Khanga Sidi Mohamed

Tahar et le nom de Capeletti, c'est une étiquette scientifique. Le site s'appelle Capeletti, oui, mais sur la carte, je ne sais pas."

Roger marqua une pause et alla nous préparer un café. Nous étions très tendus l'un vers l'autre, de part et d'autre de la table qui lui servait pour écrire dans son grand séjour-bureau dont les vastes fenêtres donnaient sur la campagne.

"Alors, ses dons de guérisseur ?

— Lui me disait qu'il les avait découverts par lui-même. C'est possible, si quelqu'un a un don, surtout devant des problèmes à résoudre, une bête malade, un membre cassé, il faut trouver une solution sur place, tout de suite, sans faire appel à l'extérieur. Les gens venaient le voir pour ça. La question pour moi, poursuivit Roger, c'était plutôt comment il avait pu épouser Hmama, parce que l'islam l'interdit. Non, je n'ai jamais osé lui poser la question. Il avait dû manoeuvrer, parce que de toute façon, comme je disais, il avait toujours joué sur deux tableaux (il insista). Pour toutes les choses, pour ne pas avoir de difficultés avec l'un ou l'autre. Pendant la guerre, c'était la même chose, je lui disais : comment as-tu fait (Roger appuyait) pendant la révolution ? Eh bien non, y avait pas de problèmes, il me disait, pas de problèmes. Non, non, quand les fellagas venaient (il disait les *fellagas*), j'étais leur copain, je voyais ce qu'ils voulaient. Mais des soldats français venaient aussi et je faisais bien attention de ne rien dire sur les maquisards. Je savais où ils étaient, je n'ai jamais trahi un maquisard. Il était rusé, il jouait sur les deux tableaux, il n'aurait pas pu autrement. Je disais ce que je pouvais dire. Autrement, pas de solution, il aurait été tué, soit par les uns soit par les autres. Hmama, peut-être à son insu à lui, c'est possible, faisait davantage ?"

Il revint à la charge une fois encore : comment cette histoire avec cette femme a-t-elle pu durer si longtemps ? "C'était quand même un implanté, même s'il faisait partie du village, ce n'était pas un Chawi comme les autres. C'était un dur. Ah ! Il pouvait être dur. Mais son mariage est resté pour moi une énigme. Comment avait-il pu manoeuvrer pour l'avoir ? Je n'osais pas lui poser la question.

— Et il l'aimait ?

— Il l'aimait, ça j'en suis sûr.

— D'amour ?

— Oui, vraiment. C'était magnifique de les voir au lit comme ça, ils se tenaient par la main. Nous, on apportait parfois une bouteille de vin, il aimait bien, il disait à Hmama : prends, c'est un médicament. Elle savait bien que c'était du vin. Et elle buvait volontiers oui, c'est un bon médicament, elle disait. Elle était sympathique. Oui, oui, oui, si, si ; une femme, avec du tonus, comme ça, mais ils s'aimaient.

— C'est elle qui a élevé Chérif ? Et elle l'a fait musulman ? Les gens savent tout dans la région, que Chérif était circoncis, qu'il jeûnait. Et Baptiste ? Est-ce qu'il était circoncis ? La mère de Rachid à Médina avait bien ri de la question et elle m'avait dit : je n'ai pas été voir !"

Roger rit lui aussi à l'évocation de cette vieille dame irrévérencieuse. Il enchaîna : "En islam les enfants suivent la religion du père mais peut-être les gens ont-ils obligé Hmama à le faire musulman, Chérif. Comme ici, en Belgique, un chrétien qui marie une musulmane, la famille de la fille force les enfants à être musulmans. Elle, ce n'était pas son enfant mais elle était considérée comme sa mère. Mais Baptiste, rumina-t-il, pourquoi ne s'est-il pas fait musulman ? Pour lui, c'eût été plus commode d'être musulman."

Pause. Nous discutons du repas à venir. J'ai demandé à Roger qui cuisinait toujours lui-même dans un angle de son séjour astucieusement aménagé à cet effet, pourquoi tout ce qu'il préparait était à base d'ingrédients bio.

"Quand je suis revenu d'Algérie, répondit-il, j'étais plus mort que vivant, deux hépatites successives, genoux et hanches complètement abîmés par l'arthrose." Baptiste avait conseillé l'argile à Roger pour l'arthrose, c'était "bon en un sens mais pas dans l'autre". C'était mauvais du point de vue digestif. D'où cette alimentation très spéciale, ascétique et restrictive, sans vin ni viandes, pas seulement bio. Je me suis demandé quelles épreuves, quelles découvertes terribles avaient pu le mettre dans un tel

état, si tôt, entre trente et cinquante ans. Le métier de père blanc ne serait donc pas de tout repos ?

«Peut-être, monologuait encore Roger, s'il ne s'est pas converti à l'islam, c'est qu'il aurait toujours été considéré comme un outsider. J'ai tiré cette impression, ajouta-t-il, d'avoir discuté avec des gens du village et en dehors, avec Abdelkader et quelques autres. S'il s'était fait musulman, il serait resté quand même un musulman pas comme les autres. Se convertir, c'est trahir sa foi. C'est être un lâche. Les gens seraient contents mais lui aurait trahi. Et pour quel motif ne l'a-t-il pas fait, alors qu'il n'était plus lié aux pères blancs ? Qu'est-ce qui l'a retenu ?»

Changeant de sujet j'ai demandé s'il lisait.

«Ça, je ne crois pas. (Rires.) Dans la maison il n'y avait pas de livres, il y avait une casserole toute noire. Pourtant, il a écrit des poèmes, son orthographe n'était pas mal ni son français non plus, ça se tenait. Il avait dû lire dans sa jeunesse, des magazines, il n'aurait pas pu tout inventer, il savait beaucoup de choses, il n'était pas bête et il savait lire et écrire.»

Je pensais *in petto* à son passage dans l'armée, cinq ans, et aux temps morts dans les journées d'un cuistot de colonel.

«Pour ses dons de guérisseur, poursuivit Roger, il avait dû prendre contact avec d'autres, ça existait dans la région, dans tous les villages ; les plantes, ça l'intéressait et tout ça. Son couteau, il m'en avait parlé, il faisait même le chirurgien, devant une situation d'urgence, on essaie pour voir.

— Une de mes énigmes, ai-je dit, j'en ai beaucoup, c'est pour quoi il n'est jamais devenu un colon comme les autres, il aurait pu acheter une terre à l'Etat par exemple...

— Il aurait pu, acquiesça Roger. Pourquoi il avait pris une option, comme ça, je me mets vraiment du côté algérien, avant l'indépendance pour ainsi dire. Il ne se sentait pas pied-noir, il l'était pourtant, mais il ne se sentait pas...

— Sa nationalité ? Il avait des papiers français ?

— Oui. Il n'avait gardé aucun lien avec l'Italie. Je ne l'en ai jamais entendu parler. C'était comme les pères blancs, ça, une

page tournée, je ne l'ai jamais entendu non plus dire un mot en italien. Jamais, jamais. Je me demande même s'il n'avait pas oublié l'italien, à force de ne plus le parler."

Etonnant, cet oubli de la langue maternelle, car c'était bien la sienne. Pas mal d'Italiens vivaient à Batna et dans les environs, avec qui il aurait pu parler, là encore une énigme, aussi importante, comme si à un moment donné il avait voulu devenir un autre. «C'était, dit Roger, le genre de personnage qu'on embellissait, un personnage mythique. Par ailleurs, aujourd'hui, qu'en est-il ? Je me demande, murmura-t-il, si les nouvelles générations parlent de lui."

Nous avons évoqué Chérif. La dame que j'ai interviewée à Médina disait qu'il avait essayé toutes les femmes de la région. Mais que ça n'avait jamais marché.

«Le fils est mort avant le père, dit Roger. «Il n'était pas si solide que moi», disait Baptiste. Il était parti en Italie puis déjà mort quand j'ai connu Baptiste."

Au téléphone, lors de notre premier contact, Roger m'avait parlé d'un reportage de la Télévision canadienne : «Ça, il en était fier ! Mais sans doute, ils n'étaient pas venus pour lui spécialement mais pour les Aurès et l'auraient découvert ensuite. Ça s'est passé en tout cas après l'indépendance, entre 1962 et 1972, plus près de 1972, il en parlait comme d'un événement tout récent. Il avait une bonne mémoire, il mélangeait un peu mais pas tellement."

A mon immense regret et malgré des recherches acharnées, je n'ai pas retrouvé ce reportage, qui eût été, de plusieurs manières, infiniment précieux. Son image, ses propres mots, peut-être un jour, qui sait ?

«Et ses poèmes ? Où sont-ils ?

— Il faut voir avec Hélène. Mais c'était long, au moins quatre pages. Un poème très long sur sa vie. Il m'avait demandé de le corriger, c'était parfois en vers, il avait peur de «dire des conneries», je lui disais : dans un poème, on peut tout dire. C'est lui qui écrivait, après je corrigeais. Non, ça n'a pas été publié, pas même à Batna."

Nous avons fait une nouvelle pause. Silence, pendant un long moment.

— "Hmama, dit Roger, elle avait de beaux traits, oh oui (très admiratif), c'était étonnant, mais comment les gens du village ont-ils accepté ce mariage ?"

Je lui dis que j'avais posé la question à Médina et que mes interlocutrices avaient éclaté de rire. Disant qu'avec les Ouled Abdi, tout était possible. Sachant, on s'en souvient, que la mère de Rachid était elle-même des Ouled Abdi, par sa mère. Elle savait donc de quoi elle parlait ! A propos d'une conversion éventuelle et de sa relation avec Hmama, j'ai signalé qu'au temps des pères, il y avait beaucoup d'Italiens mariés avec des femmes du pays mais ils étaient convertis à l'islam.

— "Même parmi les marginaux, il était marginal, appuya judicieusement Roger.

— L'avez-vous rencontré parfois, habillé à la manière chawiya ? Il s'habillait comment ?

— A son âge, quatre-vingts ans comme ça, avec un pantalon, un pull, des charentaises et elle, toujours en costume chawi, même au lit. Lui, très grand bonhomme, très beau...

— Le fils devait être beau ? Aussi ?

— Je n'ai pas vu de photos du fils."

Je me dis qu'il ne devait pas en exister beaucoup.

Roger avait décidé, après hésitations et consultations, de nous faire manger des truites au bleu pour le repas de midi. Et des endives, mais "à la belge". Nous sommes allés en voiture "au château", un bel endroit en pleine forêt, où se trouve un élevage de truites. On choisit sa proie directement dans un bassin d'eau claire. Impossible avec Roger de payer mon écot. Nous étions ici en terrain algérien, selon lui, "l'hôte est dans les mains du maître", me dit-il en arabe.

— "Je suis venu ici (aux «trois frontières», où nous sommes), question de santé, dit Roger. C'est un monde différent, ici, la Mission, la nuit et le jour : «ils» (les missionnaires) sont partis au Rwanda pour convertir, moi je suis jamais parti en Algérie pour convertir,

jamais de la vie ; c'est pas facile, ils sont sympas mais c'est un autre monde. En Algérie j'étais là pour apprendre, j'ai donné mais j'ai beaucoup reçu, tous mes amis étaient des Algériens, j'étais prof au lycée, en revenant du lycée, deux kilomètres à pied, on discutait. Peter s'occupait de la paroisse. Et aussi, j'ai travaillé à la Maison de la Casbah à Alger."

Une belle maison mauresque appartenant aux pères blancs, que je connaissais bien. Où le père Déjeux s'occupait de la bibliothèque. Comme je l'ai écrit en préambule, c'est un article de celui-ci qui m'a mise sur la piste de Baptiste et de Ben Zemat.

— "Alors finalement, sur Baptiste, qu'est-ce qui nous manque, là ?" J'insistais auprès de Roger, il n'y avait pas que les anecdotes qui importaient, il y avait ce qu'il savait de lui, pour l'avoir bien connu.

— "Je pense très souvent à lui, dit Roger. Oui, oh oui, ça a été des moments très forts dans ma vie. Quand je rêve, c'est sur ce qui se passe en Algérie. Pardonner comme ça, poursuivait-il pensivement, ce n'est pas raisonnable." Il faisait allusion à la politique d'amnistie générale du pouvoir actuel en Algérie. "J'ai pensé à quelque chose, dit-il encore, il faut que ça revienne, il y avait quelque chose, je... J'ai dit qu'il était «un peu communiste» mais il était devenu très pieux vers la fin, il demandait qu'on lui apporte la communion.

— Un de vos frères m'a raconté à Paris avoir assisté à quelque chose comme ça, le frère Patrice. Elle (Hmama) était couchée et lui avait pris la communion à côté d'elle et ensuite ils s'étaient recueillis un moment côte à côte.

— Oui, il faisait ça chaque fois, opina Roger."

Nous nous sommes interrompus un moment pour regarder ensemble des photos de Médina qui ont rempli Roger de plaisir. Marie les lui a enregistrées sur son très nouvel ordinateur, cadeau d'un bienfaiteur anonyme dont il ne sait pas encore bien se servir. Il a raconté son voyage en Palestine, a taquiné Marie, qui fait des documentaires, sur sa filmographie. Son humour et son indignation étaient restés intacts.

— "Pour revenir à Baptiste, dit-il, il restait les yeux fermés en tenant la main de Hmama, il y avait un ou deux chats qui se baladaient sur le lit dégueulasse et il ne voulait pas qu'on change les draps, on avait proposé d'en apporter des propres. La pièce, rien : tu rentrais, tout était dans la pénombre, un lit double en fer, un *kanoun*. Pas même une *meida* (petite table basse ronde qui sert aux repas). Non. Une chaise, on laissait la porte ouverte, il n'y avait pas de fenêtre, en hiver il faisait froid ; c'était la misère, les murs étaient noirs et les voisins disaient que si on n'apportait pas un peu de nourriture, ils n'auraient rien. C'est bien possible, ils ne sortaient plus de leur lit, c'était la misère, lui dessous habillé comme ça à moitié.

— A propos de la guerre, il a parlé parfois des Dardanelles ?

— Il a parlé d'un bateau, il était cuistot, il n'a pas vraiment souffert dans l'armée. J'ai demandé un jour s'il avait voyagé en France, il a dit : «Non, pour quoi faire ?!»

— Comment se fait-il qu'ils n'aient pas eu d'enfants ? Pas d'enfants, c'est une question importante ?

— Ça m'aurait étonné qu'il n'ait pas voulu d'enfants d'elle. Comment le savoir ? Elle était très belle, ce qu'il disait lui-même. Il disait aussi qu'elle était de bonne famille. On raconte qu'elle aurait été *azria* (courtisane) mais il ne l'aurait pas reconnu même si cela avait été effectivement le cas. Bien que j'aie connu, à Tougourt, des femmes qui restaient trois, quatre ans au bordel et ensuite se mariaient très bien.

— Et où est-il enterré ?

— Il faut demander à Hélène, BP 50 Batna !

— "Nous n'avons pas assez parlé de Ben Zemat !" dis-je en nous quittant en guise de conclusion, après qu'il nous eut expliqué minutieusement comment rejoindre l'autoroute en sortant du village

En septembre 2008, sans nouvelles de Roger depuis le printemps, j'ai téléphoné à l'un de ses confrères et appris qu'il était

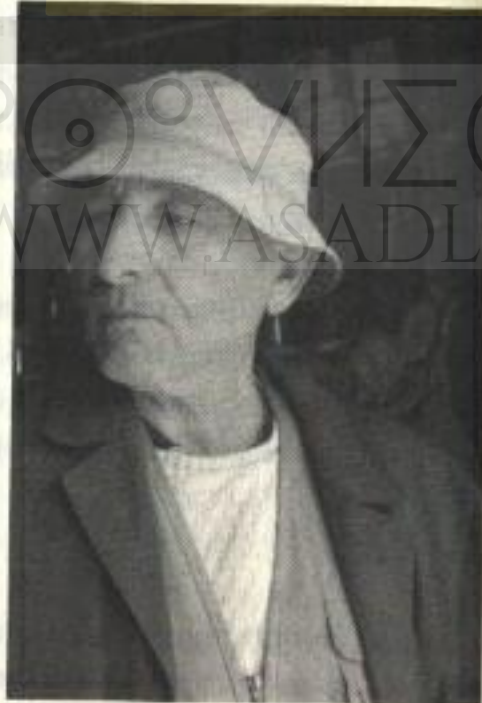
mort dans son dernier village, Aubel en Belgique, le 12 mai de cette année. Il était né en 1930. Depuis notre première rencontre deux ans plus tôt, nous nous étions parlé à distance à plusieurs reprises. De toutes les personnes rencontrées dans cette quête de Baptiste et de quelques autres choses, en particulier ce moment si spécial des années post-indépendance en Algérie, c'est de lui que je crois avoir appris le plus. Non sur la légende, mais sur la personne même de Baptiste. Grâce lui en soit rendue.

18

## LA MAISON. L'ÉMIGRÉ. LE LYCÉEN

Vendredi 26 mai, Bouahmar

J'ai mis du temps pour me résoudre à m'approcher de lui. Je ne savais pas bien pourquoi. Je crois que je n'osais pas. Ou alors j'avais la crainte de ce que je trouverai. Finalement, j'ai fait un court séjour dans l'Aurès entre deux colloques en Algérie. Nacer de son côté avait pris les choses en main et organisé une rencontre à plusieurs au village même où Baptiste avait vécu la fin de sa vie, Bouahmar. Un petit village "indigène" avec sa mosquée et ses maisons à terrasses de terre serrées autour, qui n'est sans doute pas très différent aujourd'hui de ce qu'il était entre 1950 et 1975. Venant en voiture de Constantine, nous étions arrivées un peu en retard, ce qui s'avéra



gênant, non seulement parce que c'était incivil mais aussi trop près de l'heure de la grande prière.

Car c'était encore un vendredi, jour férié. Le rendez-vous était à l'épicerie, celle dont le tenancier avait quelque chose à dire sur Baptiste. Malheureusement on l'entendit très peu. Il y avait là quatre ou cinq personnes, des hommes exclusivement, bien sûr : le propriétaire de la boutique, ex-militaire et ex-émigré, magnifique personnage au verbe haut qui ressemblait de façon saisissante à Johnny Depp dans *Las Vegas Parano*, un film américain de 1998, bob en toile sur la tête et veste de toile aussi, un anneau dans le lobe de l'oreille gauche, excentricité ou remède contre les rhumatismes peut-être, comme cela se pratique ici, un vrai profil d'aventurier ; il y avait aussi, assis sur une chaise, un vieux monsieur très digne en gandoura blanche avec un beau sourire, prénommé Abdelkader, c'était peut-être lui, le voisin qui venait nourrir Baptiste et Hmama, les dernières années de leur vie, quoiqu'il ne m'ait pas paru tout à fait assez âgé pour ça ; plus trois autres personnes que j'identifiais mal. La conversation avait tourné

au brouhaha, en arabe et en berbère, avec quelques "sous-titres" en français à mon intention, chacun y allant de son anecdote ou de son détail :

"Capeletti, c'était un spécialiste des moulins, des moulins à eau, il était très fort, très grand, un mètre quatre-vingt-sept. Il avait un jardin, à côté de la maison et quand il était déjà vieux, soixante ans comme ça, toute la journée, il la passait à travailler dans son jardin. Il parlait très bien l'arabe et comprenait le chawi parce que sa femme était chawiya. Il recevait beaucoup de visites, il avait toujours des invités ; tous les dimanches, le marabout venait le voir.

— Le marabout ?

— Celui de Batna, un père blanc. Il avait un fils, Chérif, qui était né la même année que mon père, en 1902. Il mettait des lunettes et utilisait une loupe. Il avait beaucoup de tête, il savait tout faire, médecin, fellah, c'était lui qui soignait les gens, il ne demandait rien, il acceptait seulement. Si on insistait il disait : donnez à Lalla Hmama.

— C'était un saint alors, un *wali* ?

— On le respectait plus qu'un *wali*, s'enflamma Johnny Depp, parce que le *wali*, quand on va le voir, c'est nous qui lui donnons, pas lui ! Il était bien avec tout le monde, personne n'aurait dit un mot contre M. Capeletti."

Puis les hommes, et Nacer avec eux, s'étaient dirigés un par un vers la mosquée pour la prière de *dhor*, tandis qu'on avait proposé aux femmes, c'est-à-dire à Khadidja et à moi, d'aller visiter la maison, tout près, là où ils avaient vécu tous les deux. Une belle demeure massive, en pierres jointives, à la manière du pays. Plus haute qu'une maison chawiya ordinaire et aujourd'hui s'ouvrant sur la façade côté village par plusieurs fenêtres, qui ne devaient pas exister du temps de Baptiste, si j'en croyais le témoignage de Roger. Entre la maison et l'entrée, sur la droite de l'écurie adjacente, une petite cour pavée, et contre la porte, une plante grimpante, un jasmin sans doute. Sourire avenant peu habituel dans ces villages très austères. A l'intérieur, un pilier central

comme c'est l'usage ; une sorte de couloir coudé qui fait *sqifa* (antichambre) ; une pièce assez grande à gauche qui devait avoir été leur chambre ; sur la droite, deux petites pièces sans ouvertures et au fond, en face, une petite cuisine ; à gauche, un escalier intérieur qui ressemblait à une échelle de meunier, en planches épaisses, conduisait à une mezzanine. Une famille élargie, composée de plusieurs générations, l'habitait désormais ; seule l'aïeule, quatre-vingt-seize ans, avait bien connu Baptiste dont elle parla avec une émotion un peu appuyée. Pas un mot sur Hmama. Ce furent les femmes qui nous reçurent, le père de famille, receveur des Postes à Timgad, n'arriva qu'au moment de notre départ. Il y avait sûrement beaucoup plus de mobilier ce jour-là, même s'il y en avait peu, qu'il n'y en avait à "leur" époque. "De leur temps, nous dit-on, il y avait seulement un grand lit à deux places «à l'européenne» en métal, où ils dormaient tous les deux, une petite table et quatre chaises, un petit fourneau pour cuisiner, pas de cuisinière moderne, rien. Tout est encore comme avant, rien n'a changé."

Il était très grand, nous répétait-on, deux mètres, il devait tout le temps baisser la tête dans la maison.

Nos hôtes nous avaient préparé une petite collation, une omelette, des tomates avec des oignons verts en salade, parce que c'était l'heure pour nous, avaient-elles sans doute pensé, et ce fut l'occasion qu'elles choisirent pour nous montrer deux assiettes en faïence de Sarreguemines, avec un beau décor vert, comme celles que j'avais connues petite fille chez ma grand-mère qui habitait Khenchela, non loin de là et qu'on devait pouvoir acheter facilement dans la région. Elles nous les offrirent en disant que



c'était celles de Baptiste. J'ai accepté l'une et Khadidja l'autre. Ainsi, je tiens un objet qui fut sien et trône désormais sur mon bureau à Paris, gage que j'arriverai bien au bout de ce difficile portrait. Nadia, qui s'occupait plus spécialement de nous, était une jeune divorcée. Elle nous raconta son travail à mi-temps dans une "crèche parentale" (c'est ma traduction). C'est-à-dire qu'elle était payée à mi-temps par de jeunes mères qui étaient soit étudiantes, soit travailleuses en dehors du village, pour garder un groupe d'enfants. Elle espérait que son statut serait reconnu et rémunéré bientôt par l'APC, l'Assemblée populaire communale c'est-à-dire la mairie. Me remémorant l'enquête de 1989 évoquée plus haut, sur "les désirs des femmes en matière de développement", au cours de laquelle nous avons constaté la très faible scolarisation des filles, des aînées surtout, et le chômage endémique des garçons, je n'étais plus tentée du tout de sourire. Bigre, quel pas en avant en moins de vingt ans, dont dix de guerre civile, même s'il pouvait paraître infime vu de loin !

Puis les hommes étaient revenus de la mosquée et nous avons continué à parler sur le seuil de la maison : ils dirent que "Lalla Hmama, c'était elle qui commandait". Que c'était "un scorpion" mais qu'elle avait dû être très belle. Originaire de l'Oued Abdi, tous convinrent, bien qu'ils ne l'aient connue que vieille, qu'elle avait dû "être une belle femme avant et que c'est pour cela qu'il avait divorcé l'Italienne et s'était marié avec elle". Que, bien que n'étant pas instruite, elle savait s'occuper des affaires. Quant à Chérif, sa mère ne serait pas morte. Mais ils ne connaissaient pas les détails parce qu'ils étaient jeunes à l'époque et que lui, "c'était quelqu'un".

Quelqu'un sur lequel sans doute il n'était pas séant de poser trop de questions ?

Selon eux, Chérif aurait été élevé non par Hmama, mais par sa propre mère. Devenu adulte, il serait parti à l'armée et ensuite en Italie voir sa famille. D'où il aurait ramené une femme, qui avait une fille. A la mort de sa femme, il aurait épousé la fille de celle-ci ! S'ensuivit un silence qui valait commentaire. Interloquée,

je suis revenue sur "le divorce" de Baptiste, la surprise du jour, une entorse importante à la légende que j'avais reçue jusque-là.

"Non – m'affirma d'une seule haleine l'un des hommes présents, je ne saurais dire lequel –, la mère de Chérif n'était pas morte : il avait divorcé pour se marier avec Hmama, parce que Hmama était mariée avec l'ami de Baptiste, un Algérien, ils étaient des amis intimes. Hmama était mariée avec l'autre et elle était plus belle. Baptiste à ce moment-là, pour aller voir les jolies femmes, s'habillait comme les Algériens, il avait un fusil, il tirait des coups de feu, allait dans les fêtes, comme on fait, nous, il avait un cheval, ah oui ! Il avait tout, il était cavalier aussi, il savait tout faire. Il avait divorcé, l'Algérien avait pris la femme de M. Capeletti et M. Capeletti avait pris la femme de l'autre, je ne connais pas son nom à lui, précisait le monsieur bien informé. Il a épousé cette Italienne. Ils avaient chacun un garçon, et chacun a pris le sien avec lui ; puis le fils de Hmama était parti en France (ou en Italie ?) et il était mort avant sa mère ; les enfants étaient morts avant leurs parents."

En voilà une affaire !!! Ainsi, même le confident de cœur, Roger, n'avait pas eu droit à cette version, assez plausible finalement. Quoique... Je n'étais encore pas au bout de mes découvertes.

Puis, dans l'après-midi, nous avons rencontré, toujours à Bouahmar, un enseignant de français qui paraissait avoir entre cinquante et soixante ans et avait bien connu Baptiste lorsqu'il était adolescent. La scène se passait dans une salle de classe, ce pourquoi nous étions tous assis sur des bancs d'écoliers. Je le questionnais sur les lectures de Baptiste, est-ce qu'il avait des livres chez lui ? Aimait-il lire des revues ou des bouquins scientifiques ?

Selon Monsieur L., il n'y avait pas de livres. Par contre il y avait des poèmes. Baptiste avait écrit sur Constantine. Notre interlocuteur récita de mémoire quelques vers :

*Salut Constantine ville de ma jeunesse,  
Toujours je te vois avec joie et allégresse...*

Il avait écrit aussi sur la Première Guerre mondiale et sur le débarquement américain :

*Je voudrais voir les gens qui poussent à la guerre  
Sur un champ de bataille à l'heure où les corbeaux...*

Et aussi :

*Soldats de la Libération, vous êtes tous frères pour le même idéal  
L'heure a sonné pour tous ces cœurs réduits à l'impuissance  
Attendant dans l'espérance leur délivrance*

A propos de la guerre qu'il avait faite en Albanie, la Première, Monsieur L., raconta qu'il chantait une chanson de soldat : « Ah, quel malheur... Quel malheur ! J'ai fait dans le pantalon ! » Toute la durée de la guerre, entre 1914 et 1918, il était resté au front. Il racontait aussi cette histoire : Dans un camp, un type qui vient de recevoir une promotion, un gradé, écrit à sa femme pour le lui annoncer. Le chef de camp le trouve s'éclairant avec une bougie en temps de couvre-feu et lui demande pourquoi ça. Il lui dit qu'il écrit une bonne nouvelle à sa femme. L'officier lui répond : finis ta lettre et écris au bas, demain je serai fusillé. Le chef emporte la lettre. Et le type est fusillé le lendemain.

— C'était pour lui une façon de dire l'absurdité de l'armée ? Non ? Il aimait l'armée ?

— Il n'aimait pas l'armée, il la détestait.

— Et la guerre de libération, il en parlait ?

— ...

On a amené du thé et Khadidja a fait le service à la ronde, tout en désignant un adolescent présent qui s'intéressait de près à nos échanges. C'était le fils de notre interlocuteur et, répondit son père, il préparait son bac. Oui, dit enfin après un silence Monsieur L., en réponse à ma question. En fait j'ai du mal à écrire Monsieur, car c'est l'adolescent qu'il était alors qui me semblait être là, en face de moi, tant sa voix, bien que déformée par une maladie, sonnait juvénile, impression redoublée par la présence de son propre fils.

« Il travaillait secrètement avec le maquis, il envoyait surtout des médicaments, il a même fait des opérations, j'ai vu le bistouri avec lequel il avait opéré des crânes. Il était pro-ALN (Armée de libération nationale, mais en réalité, c'est le maquis qui opérait ici, l'ALN était loin, au-delà de la frontière tunisienne). Secrètement, oui, il me l'a dit. Quand il jurait, c'était par Sidi Mbarek. Il n'aimait pas la colonisation, quelle que soit sa forme.

— Ne seriez-vous pas en train de me faire de lui le portrait de celui que vous auriez aimé qu'il soit ? (Rire général.)

— Il disait que les gradés, la guerre, ça fait tuer des personnes. Quand l'indépendance est arrivée, il était resté sur place comme tous les citoyens algériens, bien qu'il n'ait pas été algérien parce que son dossier était à l'examen au Cabinet du *wali* (le préfet). Mais il n'avait pas peur des Algériens, il n'avait aucune peur, ni d'ailleurs de l'armée française. Non, il n'avait aucune peur ! Dès l'indépendance, sa maison s'était transformée en "centre". Les officiers de l'armée algérienne y vivaient. On appelait ça *el Merkez*, il était hospitalier, chez lui, ils mangeaient, ils dormaient, c'était au moment de la transition et du retour des maquisards, sa maison était un lieu d'accueil. Il avait des idées politiques, oui, il était premièrement contre la guerre, deuxièmement pour l'indépendance.

J'insistais, puisque le terrain semblait favorable, m'enquérant de ce qu'il disait des inégalités sociales. Ceci à cause de sa relation avec Ben Zemat et de ce que ce dernier délivrait aux gens, en fait un message égalitariste, bien différent des idées d'indépendance plus tard. Il est vrai qu'il s'agissait là de deux moments éloignés dans le temps de trente ans. Et donc de deux états de la société locale.

« Il disait Ben Zemat, c'est un héros, à moi qui ne le connaissais pas. C'est le lion de la forêt ! Maintenant seulement, on en reparle ces jours-ci ; à la Télévision algérienne, on a parlé récemment de Ben Zemat dans un feuilleton sur Aissa Djermouni (chanteur vénéré dans l'Aurès qui avait composé une chanson sur le bandit). »

On peut comprendre que dans une période comme la présente, où le pays est infesté de maquis, les médias ne fassent pas leurs choux gras des dissidents des années 1920, ni d'ailleurs pendant les années qui ont suivi l'indépendance, celles dont parle Monsieur L., où d'autres légitimités étaient en jeu. Mais souligner cette absence dans les médias, au passage, n'était pas indifférent.

J'ai cherché à savoir si Baptiste était unique dans sa différence ou si dans la région, il y avait d'autres Européens comme lui. Non, dans les villages, il n'y avait plus de colons pendant la guerre. Les colons se considéraient comme étrangers, ils avaient des relations seulement entre eux.

Baptiste, selon Monsieur L., avait peu voyagé. En tout cas il n'en avait pas parlé. Il était venu à Bouahmar après 1922, juste au moment où il quittait Berbaga. Il avait eut trois moulins en tout, chaque fois construits de ses mains, il était "polyvalent", construction, médecine, poésie. Et généreux !

— "Il avait le sens du pauvre, comme disait le père Roger ?

— Oui, de ceux qui sont démunis, approuva Monsieur L..."

A propos de Roger, celui-ci se souvenait d'avoir rencontré chez Baptiste plusieurs religieux qui venaient le visiter, le père Félix, un Espagnol, le père Farne qui est mort maintenant, Peter Nosch, qui avait appris le métier de luthier et qui vit aujourd'hui en Allemagne. Je lui dis que j'ai parlé au téléphone avec Félix qui vit à Ghardaïa, comment j'étais allée interroger Roger en Belgique et je lui ai montré une photo récente de lui. Je lui dis aussi que c'était Roger qui m'avait le plus appris sur Baptiste, sur "son âme" en tout cas.

— "Vous voyagez beaucoup, constata Monsieur L., Rome, Bouahmar, Paris, la Belgique..."

— Oui, ai-je dit, je cours après Baptiste ! C'est difficile d'établir, même à peu près, une chronologie, une personnalité aussi, il ne faut négliger aucune piste."

Nous avons évoqué la vie quotidienne de Baptiste. Selon lui, sa maison était confortable en comparaison avec celles des voisins. Il y avait une petite étagère, mais peu de choses. Il fait très froid

dans l'Aurès, surtout au nord où nous sommes. Eux se chauffaient seulement au bois, avec deux cheminées qui ont été enlevées ensuite. Pas d'électricité ni de gaz, des lampes à acétylène peut-être ? A la fin, pas grand-chose. Et comment avait-il rencontré sa femme ? Monsieur L. n'en savait rien, car Baptiste ne disait que "des choses comme il faut" à un jeune garçon comme lui. Mais ce dernier connaissait son fils.

Je tendis alors encore un peu plus l'oreille. "Il (Chérif) parlait peu. Sa fille était morte en 1967 et sa femme Marinette était de Besançon, elle n'était pas italienne. Il ressemblait à son père, un peu ; il était costaud, fort, mais pas gros, il portait toujours un béret. Personne ne savait s'il avait été à l'école. Baptiste, lui, était plus bavard que son fils. Il racontait des histoires, des blagues.

— Il devait être content de parler avec vous en français ?"

Nacer intervint, disant : "Il y avait pas mal de francophones ici en fait à l'époque, l'épicier par exemple, ou Ammi Salah, qui parlaient français, son voisin aussi, M. Zemmouri."

Quand Baptiste était tombé malade, sur le tard, Monsieur L. allait le voir à Saint-Augustin à Annaba et passait une soirée avec lui. Baptiste était content parce qu'il ne recevait pas beaucoup de visites, à l'époque on ne voyageait pas, Annaba, c'était loin, il fallait dormir sur place. "Mais, poursuivit-il, je n'ai pas assisté aux funérailles de Baptiste ; j'ai assisté à celles de Chérif, il a été enterré à Batna, ils ont un caveau là-bas. Baptiste n'était pas présent à l'enterrement de son fils mais il était au courant. Le père Farne, un ami très proche à lui, se rendant à Arris, avait appris que Chérif venait de mourir et il était passé dire à Baptiste la nouvelle. Baptiste avait dit : Chérif est mort mais il ne faut pas que Hmama le sache. Il avait dit aussi : l'enterrement aura lieu demain. J'ai présenté mes condoléances, je ne savais pas comment on les dit en français, ajouta Monsieur L., un peu confus. Il y a eu une cérémonie, c'était le père Farne qui parlait, il a dit Chérif n'est pas mort, je ne me rappelle que ça, il a été appelé par son Dieu. Il n'y avait pas beaucoup de monde au cimetière.

— Mais Chérif était musulman ?

— Ah, je ne sais pas. En tout cas, il parlait arabe et chawi. Mais il parlait peu ! Oui, c'était dans le cimetière chrétien.

— Pensez-vous que Baptiste avait une religion ? Il était religieux ? Il croyait en quelque chose ? Quelqu'un m'a dit qu'il y avait une croix chez lui ?

— Il priait. Je ne me souviens pas d'une croix. Pas vu, je pense, mais je ne sais pas. Il n'était pas musulman mais il respectait la religion musulmane.

— Oui, ai-je dit, d'ailleurs sa femme était musulmane, comment a-t-on pu donner cette fille à quelqu'un qui n'était pas musulman ? Je me suis empressée d'ajouter que du côté chrétien, à la même époque, comme on peut le voir dans les archives, les pères blancs n'aimaient pas ça du tout. Les Italiens qui vivaient avec des musulmanes étaient excommuniés alors, et pas enterrés en terre chrétienne, c'est pourquoi je cherchais à savoir comment c'était vu du côté des Ouled Abdi.

— A l'époque, répondit Monsieur L., il n'y avait pas ces exigences. Il respectait la religion musulmane, donc «ils» ne voyaient pas d'inconvénients à lui donner une femme. J'ai franchi un pas de plus dans l'indiscrétion en demandant s'il y avait eu d'autres femmes dans sa vie. Ou des maîtresses. Je précisai que c'était une question très sérieuse ! (Rire général.)

— Je vais vous dire une anecdote, commença Monsieur L. Du temps où il habitait à Berbaga, une femme l'avait invité chez elle par trois fois. Il disait : je lui ai mangé trois poulets mais je ne l'ai même pas touchée. Chaque fois, elle lui faisait à manger le soir. Rires dans l'assistance. Je résumai : "Donc une dame, une Aurasienne avec une certaine liberté de mœurs ? Elle était *azriya* peut-être ?"

— A l'époque oui, concéda Monsieur L. après un silence, oui, il y avait des dames qui vivaient seules.

Nacer intervint vivement : "Chez nous, ce n'est pas possible, en tout cas dans la tribu. On raconte que des Cherqiyyat (des femmes de l'Est ?) le faisaient mais chez nous c'était impossible !"

J'ai repris l'histoire des trois poulets : "Il vous a donc raconté ça ? Il vivait déjà avec Hmama à ce moment ?"

A ce point du dialogue, le jeune fils de notre interlocuteur quitta discrètement la pièce. Rires et brouhaha. Je hasardai que tout cela n'était pas bien grave, qu'il pouvait rester. "C'est mieux ainsi, dit Monsieur L., il vaut mieux qu'il sorte."

— C'est l'enseignant qui parle, commenta Khadidja, et le père."

Je repris donc les trois poulets, etc.

"Il n'était pas encore marié ? Je veux dire en couple avec Hmama ?"

— Il me disait qu'il était réservé, qu'il n'abusait pas des femmes. Il me disait aussi : les femmes, ne pas en abuser laisse en bonne santé ! J'avais seize ou dix-sept ans à l'époque, je lui lisais le journal et j'écrivais ses ordonnances, il savait adapter ce qu'il disait à son interlocuteur !"

J'insistais. Comme il était beau, riche, aimé, qu'il avait un capital social, il pouvait avoir toutes les femmes qu'il voulait. Ma question était sérieuse, car des personnes bien informées avaient parlé de Chérif en disant qu'il courtisait toutes les femmes qu'il pouvait et lui, Baptiste, n'était pas comme ça ? C'est donc une histoire vraie, cet amour entre Baptiste et Hmama ?

"C'était un type sérieux", dit pensivement Monsieur L.

J'ai introduit une autre interrogation, importante et également embarrassante : pourquoi pas d'enfants dans ce deuxième mariage ? Était-ce l'histoire de Philémon et Baucis selon Virgile, un amour si grand où il n'y avait pas de place pour autre chose ? "Ils étaient humains comme vous et moi, dis-je, c'est pourquoi la question se pose."

— C'est trop loin dans le temps, cette époque, pour savoir, dit-il. J'étais jeune quand je l'ai connu et eux déjà vieux."

Comment la fille d'une telle famille... ? Avait-elle un père vivant, ou un frère à l'époque ? J'évoquai ce cousin qui habitait avec eux pendant la guerre. Selon Monsieur L., c'était seulement des alliés, les K., des marabouts par alliance mais pas de sa lignée paternelle (c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas pouvoir sur elle). Elle était de la famille Y. ajouta-t-il, mais c'est trop loin pour savoir comment cela a pu se faire, conclut-il.

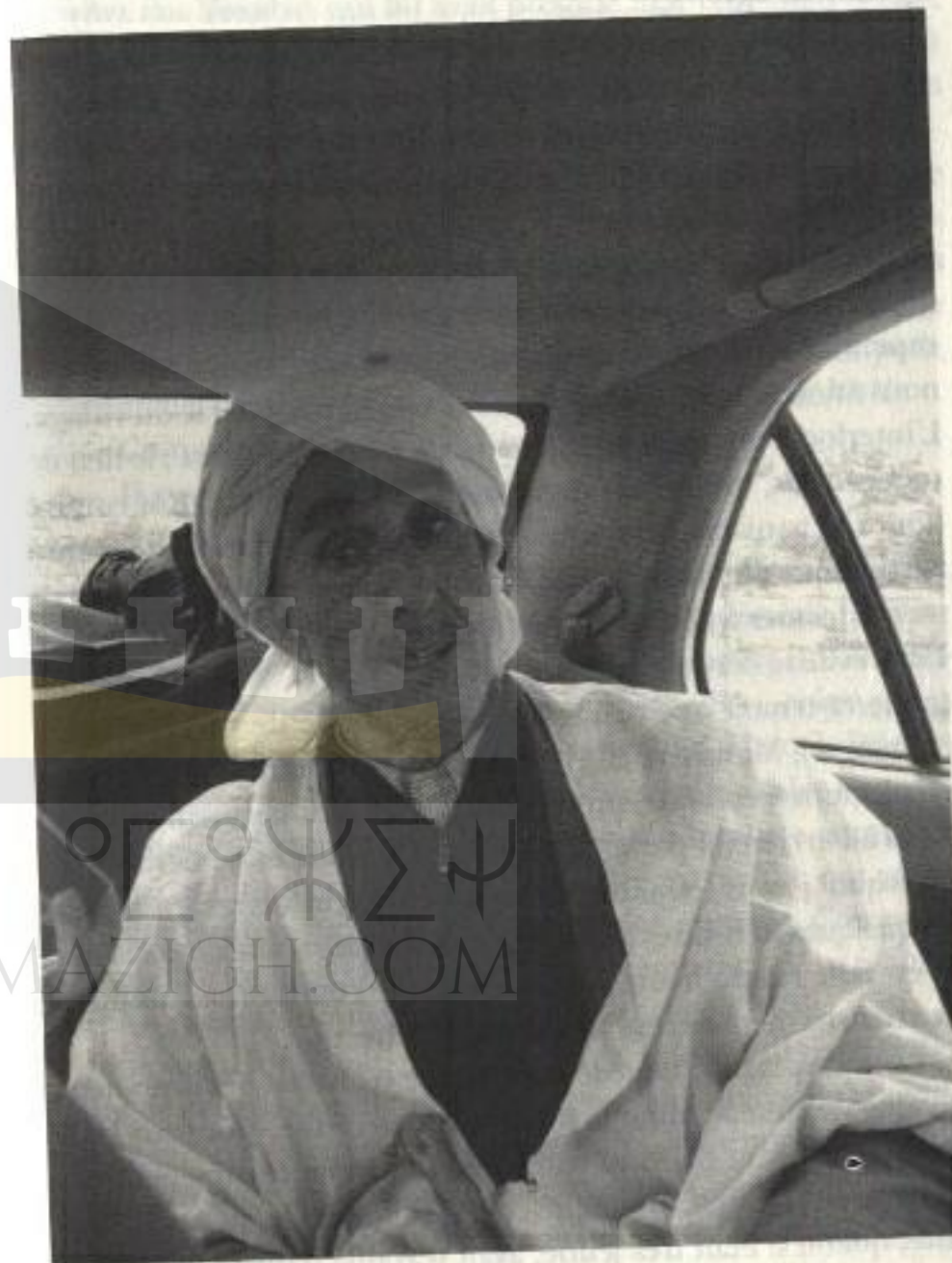
## LE VIEIL HOMME AU BERNOUS ET A LA CANNE

*Vendredi 26 mai, Bouahmar, suite*

Avant de quitter Bouahmar, nous fîmes un détour pour dire au revoir à Johnny Depp. Je m'étais dit qu'une fois l'affluence dispersée, qu'il aurait peut-être d'autres choses à révéler sur Baptiste, lui qui avait voyagé si loin. Mais je lui demandai d'abord qui était l'homme dont le portrait était accroché très haut, sous le plafond de la boutique. "C'était mon associé, on avait cette boutique ensemble et des affaires à Biskra, de toutes sortes. Maintenant il est parti – je compris qu'il était mort – et cette boutique ne sert qu'à passer le temps."

Je lui dis combien je trouvais sa boutique belle, tous ces objets utilitaires suspendus, mélange de choses modernes, jerricanes, entonnoirs de plastique aux tons pastel, rose, bleu, vert ; cafetières, égouttoirs, saladiers translucides comme on en trouve en Europe dans les bazars, qui ont remplacé ici la poterie locale ; louches, pots de peinture, tournevis, et ces objets traditionnels et indispensables, fabriqués encore à la main au village, chausse d'alfa, étriers triangulaires en cuir, tamis de peau et d'alfa tissés main qui disparaîtront bientôt.

"Oui, Baptiste est mort à Saint-Augustin, me dit-il, à Annaba mais il a vécu ici jusqu'à la fin de sa vie, dans cette maison. Il l'avait



revendue à la fin de sa vie à son voisin, qui le payait petit à petit, je n'ai pas su ce qui était advenu à sa mort.

— Et ses terres, ça s'est passé comment, au moment de la révolution agraire ?

— Il n'avait plus de terres. Il les avait données au Beylik (l'Etat) parce qu'il ne se sentait «ni français ni algérien mais italien».

Comme l'heure pressait et que nous devions partir, il ajouta en martelant ses mots : "M. Capeletti, c'était pas un colon, c'était un indigène comme nous !"

Il fallait clore cette première journée, à la fois frustrante, trop de monde, et très bouleversante, la maison, le "divorce", etc. Nacer cependant insistait pour que nous rencontrions quelqu'un qui nous attendait non loin de là, à l'écart, en périphérie du village. L'interlocuteur, un septuagénaire un peu mystérieux ; le lieu de rendez-vous, un terrain vague au pied d'un de ces HLM ruraux dont l'urbanisme bien intentionné de la révolution a inventé l'esthétique ; le moment, il faisait presque nuit, tout cela aurait pu contribuer à déshumaniser sérieusement la communication. L'entrevue se déroulait dans la voiture de Nacer. Vêtu à l'ancienne mode et tenant une canne à son côté, signe de notabilité à la campagne, Monsieur H. A. semblait atteint d'une insuffisance respiratoire profonde qui rendait son élocution difficile à saisir. Assis à l'arrière, il parlait un mélange d'arabe et de berbère, ce pourquoi j'avais toujours une demi-longueur de retard malgré les quelques sous-titres glissés par mes compagnons compatissants et en fait, à cette heure, j'étais fatiguée. Pourtant, à l'audition, l'enregistrement se révéla tout à fait riche.

Le décryptage ici tient de la mosaïque et chaque détail nouveau, chaque variante, si minime soit-elle, est précieuse. Monsieur H. A. avait bien connu Baptiste parce que sa propre femme était une parente de Hmama, originaire comme elle des Ouled Abdi. "Baptiste, quand il était très jeune, avait travaillé dans l'Oued Abdi, comme ouvrier ou manœuvre, en particulier à Tlets, un village situé assez bas dans la vallée, donc éloigné de Bouahmar selon les critères de l'époque. Il avait un chien, des vaches et des chèvres,

portait le *bernous* et la *bermetta* (sorte de calotte), selon son humeur. Ses chèvres paissaient seules. Son troupeau avait eu affaire une fois au chacal et une autre fois à un homme, un Toubi (originaire de la tribu des Touaba) qui lui avait presque tout volé. Mais il était venu à bout de l'un et de l'autre. Ensuite, il avait eu une ferme à Djelfaoun. Quand sa femme était morte et leurs enfants aussi, j'avais racheté une partie de ses terres et le Beylik avait pris le reste.

— Comment avait-il connu Hmama ? Etait-elle la mère de Chérif ?

— D'abord Baptiste connaissait tout le monde ! Non, Hmama n'était pas la mère de Chérif, celle-ci était une Abdawiya, pas une Européenne. Une Aït W... Hmama était d'un village très petit, non loin de Teniet el Abed, son nom de famille, c'était Aït Y.

— Comment avait-on pu lui donner cette femme ?

— Il avait prononcé la *Shahâda*.

— Il y aurait eu des témoins ?

— Oui." Suivit le récit, assez indéchiffrable pour moi en tout cas, d'un rêve prémonitoire et favorable à cette union que Baptiste lui aurait raconté. "Baptiste m'aimait bien, poursuivit-il, il demandait souvent à me voir. Il avait «le cœur tendre», soignait les hommes et les animaux, les mulets, les bovins." Et notre interlocuteur d'ajouter que, pendant la révolution, pour aider les moujahidin, lui-même avait souvent appris de Baptiste comment faire en cas d'urgence. Détail, mais ce n'en est pas un, qui me fit penser à Jacques Rancière et à son *Maître ignorant*. Comment transmettre un savoir qu'on n'a pas soi-même reçu d'un maître. Ou plus encore, comment convaincre l'autre qu'il sait.

Toujours selon Monsieur H. A., Hmama recevait parfois des visites de sa belle-famille, celle de son premier mariage s'entend, et Baptiste, celle d'un garçon dont il était l'oncle maternel, le fils de sa sœur donc, qui travaillait aux Ponts et Chaussées. Nous le retrouverons plus loin, cet unique maillon avec la famille "blanche" de Baptiste.

"Est-ce que Baptiste et Hmama étaient mariés d'une manière ou d'une autre ? Une simple *fâtiha* (première sourate du Coran) peut-être ?

— Non, il n'y avait rien eu de semblable. A., c'est le nom de l'ami qui a épousé l'ex-femme de Baptiste après qu'il l'eut divorcée et vice versa. Baptiste aurait fait ça par vengeance. Le fils de Hmama s'appelait Mohand (une forme de Mohamed pas très courante dans la région). Autant sa mère était belle, blonde, autant lui n'était pas beau, il était noir comme son père. Il venait voir sa mère."

Je demandai si on savait pourquoi Baptiste et Hmama n'ont pas eu d'autres enfants. Sans recevoir de réponse.

"Chérif était-il bien le fils de Baptiste ?

— Oui, et il était musulman et Baptiste aussi. Chérif a vécu à Arris. Sa fille était morte avant lui, au *hammam*. Il était revenu à l'islam mais il ne priait ni ne jeûnait. Baptiste était à Oued Abdi, il y habitait, il était beau, il suffit de regarder la photo. Baptiste faisait parler la poudre."

Là, je compris qu'il nous parlait du jeune Baptiste. Deux choses importantes : Baptiste aurait été musulman, au moins au début de sa première vie publique, si on peut dire, et au moment de son premier mariage avec une fille de l'Oued Abdi. Et non pas avec une Italienne. Il portait à ce moment le costume musulman. Ce qui paraissait bien plausible. Puis ensuite, la confirmation de l'échange d'épouses entre deux amis. Pas courant sinon jamais vu dans la région, selon mes investigations. D'où je m'accorde un interlude en forme de pure fiction : Chérif étant né en 1902, date confirmée ce matin, l'épisode du premier "mariage" de Baptiste se serait passé peu avant, sans doute vers 1900. Celui de l'échange des épouses, après, mais peu après, 1902. A ce moment, selon Roger, Baptiste travaillait pour, ou même chez, les pères blancs. Peut-être vivait-il sur la ferme ou tout près. Ceux-ci auraient eu vent de cette étrange affaire d'échange de femmes. Dans le *Diaire*, j'ai vu fréquemment les pères intervenir dans la vie maritale de leurs ouvriers musulmans, interventions qui se soldaient en général par un "retour à l'ordre", au moins de surface. Dans le cas de Baptiste, il s'agissait de plus d'un ouvrier chrétien et donc ce désordre n'était pas acceptable, car il aurait été un contre-exemple

grave. D'où la rupture définitive, qui aurait eu lieu nécessairement avant 1907 puisque le *Diaire*, qui débute cette année-là, le précédent, je l'ai dit, a été perdu, ne nomme jamais Baptiste et que celui-ci ne semble avoir eu aucun rapport avec la Ferme ensuite. Voilà un motif de rupture bien plus probable – une histoire de mœurs *aggravée* – qu'un simple vol de moutons !

Cette échappée vers la fiction ne cherche pas à donner du piquant à mon histoire, ou plutôt à celle de Baptiste, mais tient à la volonté de comprendre jusqu'à quel point le souci de moralité était important dans cette phase du peuplement européen. Car cela expliquerait surtout le soin mis par Baptiste à reconstruire un récit acceptable qui ne s'éloignerait pas trop de la vérité mais en éluderait des éléments importants. On notera en parallèle la version édulcorée du premier mariage donnée plus haut par les villageois : divorcer d'une Italienne pour épouser une Chawiya, cela semblait moins grave que d'avoir eu successivement deux épouses chawiyat. Restait l'affirmation d'une conversion de jeunesse à l'islam, ce qui était la solution habituelle dans ces unions mixtes, lesquelles n'étaient pas si rares au début du siècle, on l'a dit, surtout de la part d'hommes vivant dans la marge.

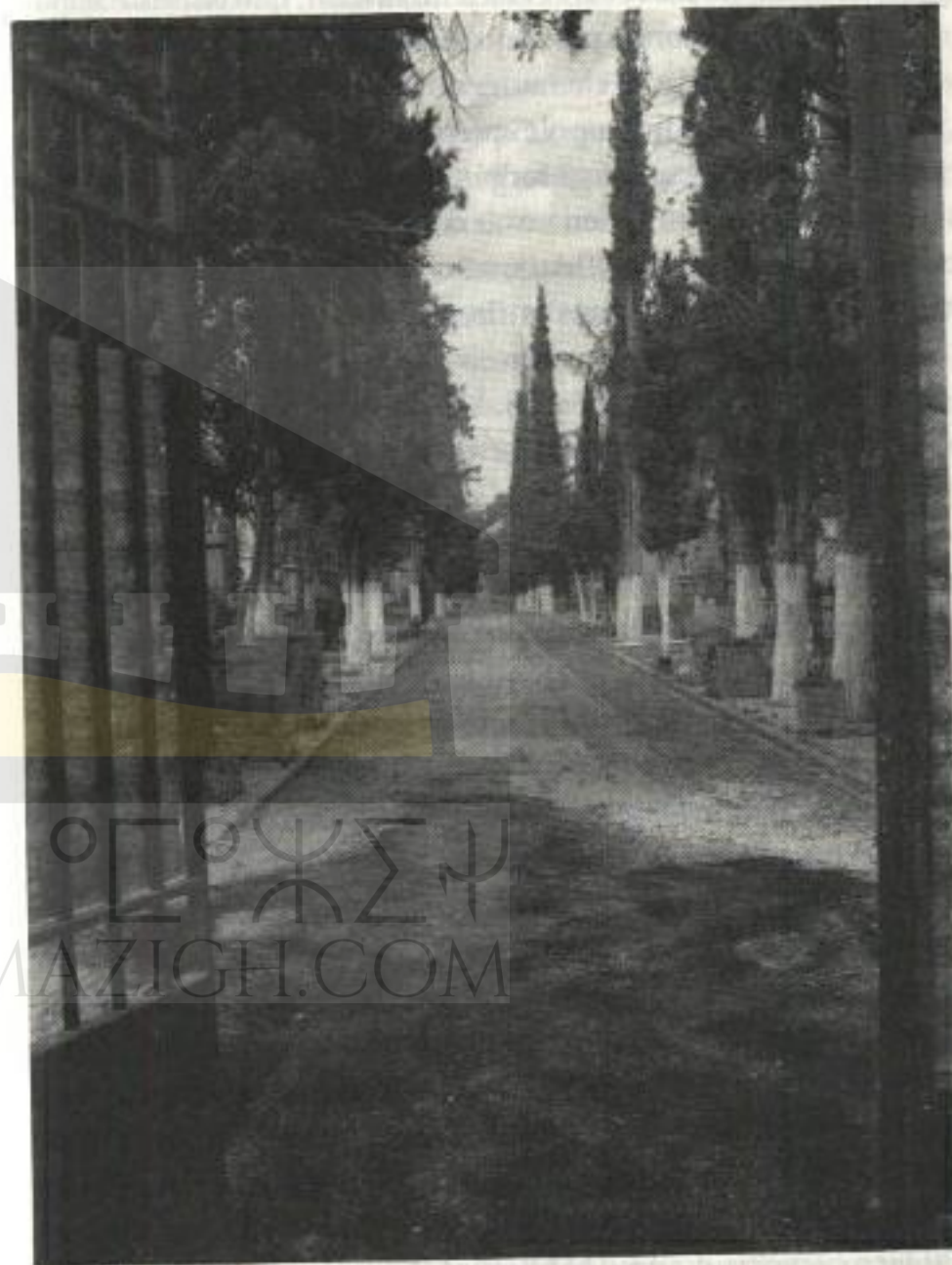
Mais surtout, comment ne pas sentir que ces folles années de jeunesse qui devaient avoir été très dures aussi, c'étaient elles qui avaient déterminé à jamais les choix de Baptiste ; qui lui avaient permis de créer cet entre-deux propre à lui. Et surtout que ce sont ces folies mêmes qui l'avaient fait adopter sans (presque) restrictions par les Chawiya, du côté de la barrière qui n'était pas celui où le destin l'avait fait naître.

## LE CIMETIÈRE CHRÉTIEN

*Samedi 27 mai, après-midi*

Ainsi, c'est là que je l'ai retrouvé. Dans un caveau de famille du cimetière chrétien de Batna où son nom n'était gravé nulle part. Clandestin en somme. Son amie Hélène, qui avait assisté à l'enterrement, m'assura qu'il était là en effet. Elle s'en souvenait, c'était le 8 mars 1978. C'était pourtant le dernier lieu où je l'aurais cherché. Lui qui avait passé une vie entière "de l'autre côté", comme auraient dit certains, dans la montagne, avec les paysans, les pauvres, les non-chrétiens. Dont j'avais pensé que, le moment venu, il aurait échoué à la fosse commune, ou dans l'enclos des petites sœurs des pauvres, aux portes d'Annaba ! Tout en ayant peut-être rêvé un jour de finir vêtu d'un simple linceul comme le commun de ses vrais semblables, dans la "tombe de l'étranger", en bordure d'un de ses lieux familiers. Quelqu'un d'autre était là aussi, tout aussi clandestin et qui le touchait de près, son fils Chérif, élevé dans l'islam et peut-être mort de même, mais inhumé en ce lieu par un religieux chrétien proche ami de Baptiste. Et aussi, la fille de Chérif, Marie-Jeanne, morte à vingt ans en 1968, mais elle, figurait sur la plaque de marbre.

J'ai marché le long des allées avec M. et Mme Pic, des enseignants français qui vivaient à Batna au moins depuis 1962, Hélène



était là aussi, ainsi que Nacer et Khadidja. J'avais le sentiment très étrange, depuis mon entrevue d'hier avec Hélène, d'être passée d'un monde à l'autre ; en même temps je découvrais, et j'allais découvrir plus encore dans un instant, que Baptiste appartenait aussi à ce monde parce qu'il en venait, mais d'une étrange façon, comme si un siècle entier aurait séparé ses deux vies.

Extraordinaire nécropole que celle-ci : cette luxuriance de ruines, de marbres, de fers forgés, de végétation aussi, comme si la nature n'avait voulu rien savoir de l'Histoire et de ses ruptures. Ces buissons de vraies fleurs, sauvages, vivantes, mêlées à ces divagations de couronnes et de perles, je ne suis pas sûre de trouver les mots ni même d'avoir envie d'en dire plus, au-delà de la décrépitude que je voyais. Mme Pic monologuait à mi-voix des reproches à l'adresse du gardien qui, prudent, nous suivait à distance : salarié et logé dans l'enceinte de ces tombes en principe sous sa protection, elle disait qu'il ne s'acquittait pas bien de sa tâche. Nous croisions des lys blancs en touffes drues, comme à l'état sauvage, des acanthes irradiant de force vitale, feuilles vernissées et fleurs en grappes verticales. Un énorme figuier portant des fruits encore verts mais nombreux s'épanchait au croisement de deux allées.

La veille au soir, j'avais rencontré pour la première fois Hélène, jeune septuagénaire très mince aux cheveux courts et tout blancs, dans son appartement un peu labyrinthique du centre-ville, où elle nous avait offert des abricots de saison. J'avais espéré pouvoir saisir enfin quelque chose de cette partie de la vie de Baptiste dont il n'avait jamais parlé, en tout cas à ceux qui m'avaient instruite de lui jusque-là. Nous avions rendez-vous mais elle n'était pas libre bien longtemps, pour cause de réception donnée par le consul de France en fin d'après-midi. Actuellement enseignante de mathématiques, elle était arrivée à Constantine en 1959, si j'ai bien compris, comme baby-sitter chez un médecin, on devait dire "musulman" à l'époque, qui avait trois garçons. Elle était incapable de formuler maintenant comment, de France, elle était arrivée là, à ce moment difficile de la guerre d'indépendance.

Non, vraiment. Elle avait enseigné, dans un collège je suppose, et en 1977, elle avait obtenu la nationalité algérienne, par protection pensait-elle, à cause de son métier. Un beau score, car c'était une "faveur" très rarement octroyée aux étrangers. Et ça l'est resté. Je n'ai pas demandé comment elle avait connu Baptiste mais on m'avait assuré qu'elle en avait été très proche. Je soupçonnais que notre entrevue n'aurait pas pu avoir lieu si Roger, de sa Belgique brumeuse, n'avait fait signe, après notre rencontre de février, en disant que j'étais "recommandable". J'avais écrit que je souhaitais lire les poèmes de Baptiste, et aussi que je cherchais une piste pour connaître sa famille française. Elle m'a remis simplement une chemise contenant les fameux poèmes, plus une feuille quadrillée, arrachée d'un cahier d'écolier jauni, sur laquelle figuraient, sans autre explication, deux noms, adresses et numéros de téléphone en France : à moi de jouer. En échange, j'avais apporté des photos de Roger, et quelques copies de documents concernant Baptiste, dont certaines pages de la thèse de Colette Roubet sur la fameuse grotte, qui, renseignements pris, n'était consultable nulle part à Batna ! Puis nous étions allées de conserve, avec Khadidja et Nacer, à la réception du consul qui se tenait dans un grand hôtel de la ville géré par l'Etat. Il fallait s'y attendre, je n'avais rien appris de plus sur Baptiste mais cela nous avait rapprochées. Nous nous étions donné rendez-vous au cimetière pour le lendemain, en jonglant entre son emploi du temps très chargé et le nôtre...

C'est étonnant ce qu'un lieu comme celui-ci peut parler : "bibliothèque, banque de données, mine de renseignements inexploités", comme dirait un philosophe contemporain et c'était bien pour cela en effet que Khadidja, qui s'était jointe à la visite et mitraillait sans arrêt de son appareil numérique, en avait fait un objet de recherche en soi, non pas seulement ce cimetière-ci mais quelques-uns de ceux du Constantinois, les plus mal conservés d'Algérie, si on en croyait un inventaire récent. Probablement parce que c'était la région qui avait été la moins christianisée pendant l'ère coloniale. Ainsi, le père Capeletti, Ferdinand, celui

de Baptiste, qui figurait sur le marbre, était mort en 1881 ; Baptiste, né en 1875, avait donc six ans à ce moment crucial ! Et non douze ou quatorze comme il l'avait dit à Roger ; j'apprenais aussi que sa sœur Marie, née à Constantine (tiens, tiens...) quelques années avant lui – 1871 – et devenue Guillot par mariage, donc sans doute, la mère du neveu qui venait visiter Baptiste à Bouahmar, c'était bien elle, le lien avec cette autre famille, les Guillot, beaucoup plus nombreuse sur le marbre ; et la mère de Baptiste était là aussi, c'était difficile à lire à cause de la boue qui avait formé une croûte noire en séchant, elle s'appelait Pascaline et elle était morte à quatre-vingts ans en 1923 ; cette année-là, Baptiste avait quarante-huit ans, c'était un homme fait, elle avait donc connu son histoire, ses choix, son destin atypique. Une histoire désormais écrite, telle qu'il l'avait lui-même recomposée, sans doute en différentes étapes, de plus en plus simple, comme allant de soi. Sauf qu'il n'avait pas prévu qu'il mourrait à Annaba sur la mer, loin de l'Aurès et de la maison qu'il avait partagée avec Hmama à Bouahmar. Je notais que la longue plaque récapitulative posée, telle la table des matières d'un livre, sur le caveau contenait, alternés, uniquement des noms de Guillot et de Capeletti, dans l'ordre à peu près chronologique des générations, comme si, c'était plus que probable, elle avait été reconstituée *a posteriori* mais aussi comme s'il s'était agi de dire une longue histoire d'alliances successives.

J'ai demandé à Hélène si elle savait qui s'était chargé du transfert du corps de Baptiste en 1978 depuis Annaba jusqu'à Batna. Les petites sœurs, très probablement, avait-elle répondu. Mais il me vint soudain à l'esprit que pour que les choses se soient passées ainsi, il avait bien fallu que ce retour ait été anticipé et ordonné par Baptiste, de même peut-être, pourquoi pas, que l'enterrement de Chérif vers 1970, au moins aussi surprenant que le rapatriement *in extremis* de Baptiste à Batna. Où sans doute il n'avait jamais vécu un seul jour de toute sa vie d'adulte. La mort, sa vérité nue, dans ce pays plus qu'ailleurs peut-être, serait l'ultime attribution, indiscutable, d'une place !

Entre cette sépulture sans nom et la maison de Bouahmar désormais habitée par trois générations de villageois mais qui portera longtemps encore sa marque, je voyais une sorte de correspondance mais aussi les deux mondes séparés, les deux parties de lui auxquelles il n'avait pas voulu renoncer, jusqu'à la fin. De la même façon qu'il s'était fait toujours et jusqu'à la fin photographe en costume européen, et Hmama à ses côtés, invariablement en robe chawiya. Quelques ponts entre ses deux mondes, Roger et les "jeunes pères", Kadri l'artiste forgeron-ferronnier, Hélène ?



Je me demandais si les poèmes ne donneraient pas une clef. Nacer avait remarqué et moi aussi de mon côté, je m'en étais fait la remarque, qu'il y était souvent question de solitude et jamais de Hmama, "comme si elle n'avait pas existé", avait dit Nacer. Écrits en français du lieu de sa vie chawiya, ces textes, attentivement relus et dactylographiés par les "jeunes pères", étaient-ils la voix de sa "moitié blanche", tandis que, sur le point de passer le seuil de sa centième année, sa moitié chawiya avait trouvé de vraies larmes pour pleurer la mort de Hmama, sa colombe ?

## L'ÉCHANGE. UNE PENSÉE A SOI

Les poèmes de Baptiste m'étaient parvenus par deux voies, Hélène son amie de Batna, et Félix l'un des quatre "jeunes pères", qui vit toujours en Algérie, à Ghardaïa, avec qui j'avais conversé plusieurs fois par téléphone. Les deux corpus sont strictement identiques, dix-neuf textes dactylographiés recto, chacun sur une seule page, numérotés à la main de 1 à 19, en haut à gauche. Presque tous portent un nom de lieu, en général Bou Ahmar, orthographié en deux mots, parfois Cherchar, il y a un lieu-dit de ce nom qui signifie cascade, peu éloigné de Bouahmar ; un autre feuillet porte Arris, 1960, il a quatre-vingt-cinq ans alors, peut-être un séjour à l'hôpital ? Ils sont signés, le plus souvent, "Capeletti père", comme si l'auteur craignait que quelqu'un (son fils ?) se les approprie.

Le lecteur peut être troublé à première vue par une double datation, des dates souvent très éloignées l'une de l'autre pour un même texte, qui vont du 1<sup>er</sup> novembre 1900, jour anniversaire de ses vingt-cinq ans, à la fin des années 1960. Hypothèse peu risquée : la date la plus ancienne correspondrait à l'événement déclencheur, ou à une inspiration particulière. La date la plus proche dit qu'ils sont tous l'œuvre d'un homme entre soixante et quatre-vingt-dix ans qui se souvient de ses vingt ans, du Constantine de sa jeunesse, de la guerre de 1914, du débarquement américain

en Algérie, de son verger, de la forêt aurasienne (le mont Chélia est très près de Bouahmar).

Bien entendu, je cherchais à comprendre ce que ces poèmes, dont l'existence même me surprenait, pourraient livrer sur la manière dont Baptiste voyait, ressentait sa propre vie, la seule question vraiment importante, en fait. J'ai cherché à comprendre, comme on regarde à distance de manière un peu flottante une toile, ou comme on laisse une musique résonner en soi. Plutôt, on s'en doute, qu'en en faisant une explication de textes. Parlant d'eux, son ami Roger disait : "C'était très long, quelque chose sur sa vie." Comme s'il s'était agi d'un seul et même poème autobiographique. Et c'était sans doute la bonne manière de sentir dans ce cas. De nombreux textes, en particulier ceux qui sont classés en tête, parlent d'un même sentiment, une extrême solitude. Ils donnent à l'ensemble une tonalité poignante qui interroge le lecteur. Les titres le disent sans ambiguïté de manière réitérative : "Pour moi-même", "Le Tourment", "Seul". Or, telle n'était pas l'image que m'avaient donnée de lui ceux qui avaient accepté d'en parler, encore moins, celle que renvoyait la cérémonie du jubilé de ses cent ans. Les uns et les autres parlaient plutôt d'un homme comblé par une vie affective et aussi sociale, largement accomplie et reconnue comme telle. Aurait-il livré à ces lignes ce qu'il n'avait livré à personne d'autre ? Disait-il là sa faiblesse, lui qui s'était toujours voulu si fort ? Son manque, en somme ?

Cet écart me fit regarder en arrière, au point le plus obscur de sa vie, à cet étrange échange de partenaires, au temps de sa toute jeunesse, avec son meilleur ami d'alors, dont aucun de mes interlocuteurs clairement ne souhaitait dire davantage. A deux reprises, ceux-ci en effet avaient employé simplement le terme de "revanche" pour qualifier le "mariage", qui finalement n'en était pas un, de Baptiste avec Hmama. Une revanche qui néanmoins sur la durée, les avait menés, main dans la main, ensemble jusqu'à la mort. Les témoignages sur ce point étaient trop convergents pour que je craigne un instant me tromper. Et puis, un jour m'était revenu le titre d'une pièce de Claudel, *L'Echange*,

rarement jouée. Il se trouvait qu'on la donnait à Paris à ce moment-là et j'y suis allée, non sans l'avoir relue dans une édition de poche, signe qu'elle n'était pas tombée dans l'oubli. Qu'elle parlait de quelque chose de plus universel qu'on pourrait croire. Exactement comme chez Claudel en effet, l'histoire de nos deux vieux amoureux m'est apparue tout à coup comme une histoire de jeunesse certes, mais aussi de rapports de force. De forts et de faibles. Quelque chose de très humain et de presque banal s'était passé là. Parce qu'il était évident que dans le contexte de l'Aurès du début du siècle (je notais au passage avec surprise que l'intrigue, en tout cas l'écriture, de Claudel se plaçait en 1893, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à peu près au même moment que l'intrigue aurasienne), Baptiste, sans compter les deux jeunes femmes, ne pouvaient pas s'être trouvés à armes égales, si on peut dire, face la passion *d'un homme*, natif des lieux, nécessairement plus fort qu'eux. Sauf qu'à l'inverse de la pièce, nos deux personnages, transformant cette violence en chance, avaient su réaliser, eux au moins, des vies, une vie commune même, qui avaient donné largement à penser à beaucoup. Bien que, somme toute, nous ne sachions pas ce qu'il advint, dans l'imagination de Claudel, de Marthe ni de l'autre couple, tandis que Louis, le séducteur-séduit, perdait la vie dans cette folle transaction.

Je repensais aussi, et le parallèle pourrait paraître à première vue bien trivial mais pourtant il s'imposait, à l'histoire du troisième moulin, du procès en justice, de la défaite de Baptiste et de son silence. Là encore, Baptiste n'avait-il pas inventé du bien, du mieux même, à partir d'un échec apparent ? En descendant dans la vallée, en cessant d'être un homme des bois, en achetant une belle maison, il était devenu une sorte de notable... Cet immense sentiment de solitude était-il le prix de tout cela, de ces silences tonitruants ?

Mais il n'y a pas que la solitude, celle de l'âge, et sans doute aussi celle du transfuge qui ne laisse pas de descendance, ce qu'on ne peut tenir pour rien dans la société où il vivait, dans ces textes. Quelques poèmes, on l'a vu, parlent de la nature. D'autres de

l'avenir, de la pédanterie des savants, de l'amitié et de la fraternité, de l'amour et même des femmes :

*Un joli petit livre rempli de joie, de surprise  
De déception et de regrets  
Dont la faim est au milieu pour satisfaire nos désirs  
Et nos extases de voluptés et pour notre bonheur*

Surtout il y a la guerre et même les guerres, ses lignes les plus fortes. On ne peut s'empêcher en effet de penser que le texte qui porte le numéro 19 et comme date 1954 évoque non pas seulement ce millésime particulier mais la féroce guerre en son entier qui va traverser sa vie

*Par-delà les sommets abrupts de la détresse  
Les ténèbres des horizons les ciels sans astres  
Au-dessus des amas de sang et d'injustices*

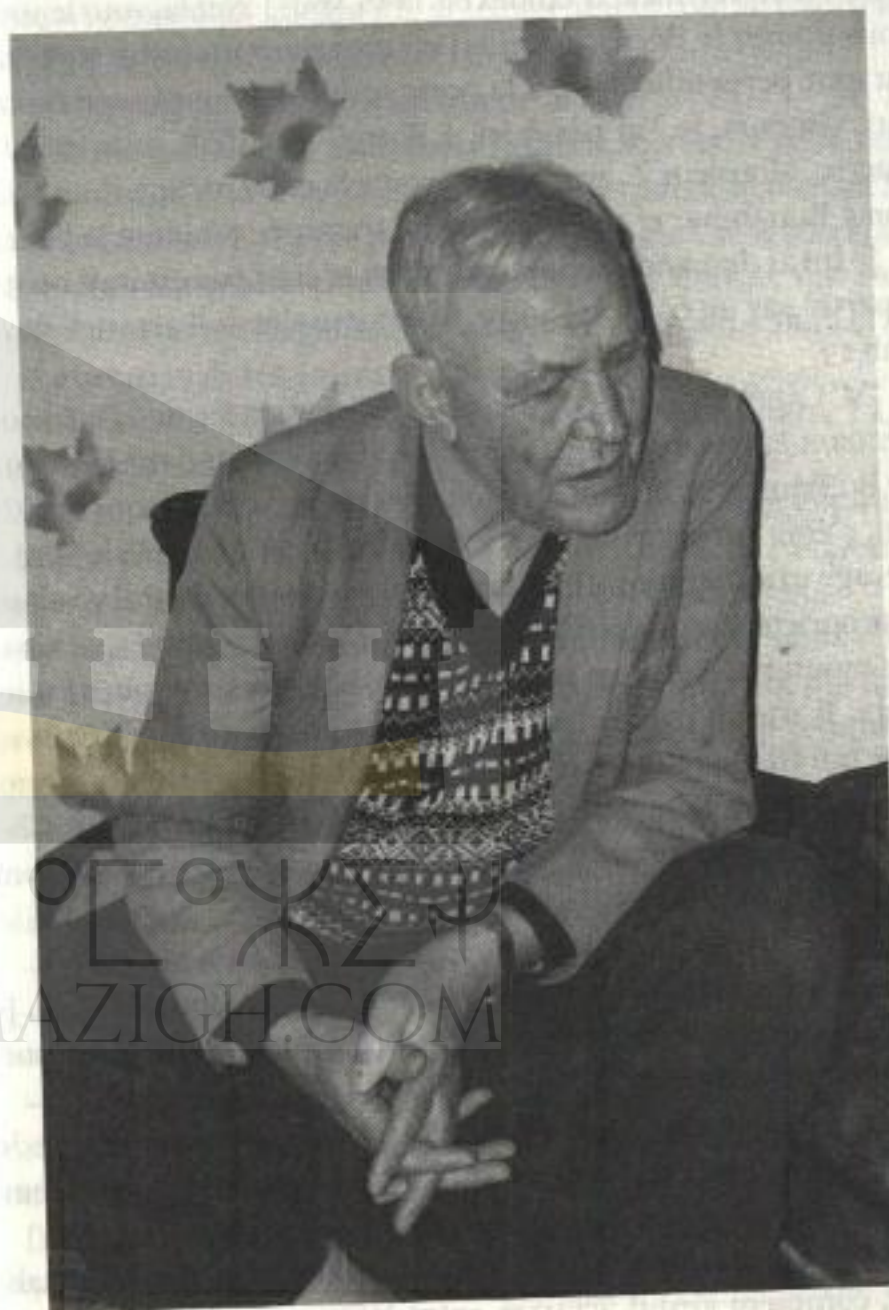
Il s'agit donc de valeurs, d'idées générales, de jugements sur le monde et sur l'Histoire. Ce qui est très remarquable, il me semble ici, c'est que Baptiste ne se contenta pas de laisser, en guise de message, la sagesse bienveillante dont ses actes et ses "conseils aux jeunes gens" étaient en quelque sorte la traduction naturelle et quotidienne. Son travail d'écriture, dit, oui, une méditation sur la désespérance/espérance d'une fin de vie dans la solitude et la pauvreté, mais livre aussi *une pensée*, une vision du monde tragique et pourtant ouverte. La preuve tangible que, comme le soutient Jacques Rancière, "la capacité de penser appartient à tous". Or c'est le passage par l'écriture qui justement faisait preuve de cela pour lui dans ces textes. C'est du moins ce que je m'autorise à penser.

## LE VOISIN

*Dimanche 28 mai, Batna*

C'était un appartement moderne, dans une rue centrale de la ville ; on accédait dans l'immeuble par un hall carré, sorte de patio version HLM ; au fond, un large escalier carrelé, muni d'une rampe maçonnée menait au premier palier. Là, il fallait tourner à gauche. Grand dépaysement après la maison de Bouahmar. D'entrée de jeu, nous étions dans un décor "classes moyennes" post-indépendance comme on en voit aussi bien à Alger qu'en province. La pièce de réception, aux murs tapissés d'un papier décoré de feuilles d'arbre trop espacées, comme emportées par le vent, donnait sur la rue. Grande porte-fenêtre, store en dentelle blanche.

Monsieur Z., haut de taille, forte carrure, mains extraordinairement expressives quand il parlait, devait être à la retraite mais il était difficile de lui donner un âge. Il avait été secrétaire de la SAS de Bouahmar, où il résidait pendant la guerre de libération ; c'est là qu'il avait bien connu Baptiste. Auparavant, depuis 1947, il avait été secrétaire de la commune mixte d'Arris. Comme entrée en matière, il évoqua le neveu de Baptiste "Guillot Alphonse, chef cantonnier à Tlets, mort en 1967" qui venait souvent visiter son oncle à Bouahmar.



Secrétaire de commune mixte était un emploi à plusieurs titres important pendant les années coloniales, qui exigeait au moins une très bonne formation primaire, parfois davantage. "Ah oui, j'ai eu mon certificat d'études en 1945, vous l'avez là, vous le voyez, vous pouvez le décrocher, dit-il en montrant un cadre suspendu au mur perpendiculaire à la porte, celui face au canapé destiné aux visiteurs. Je l'ai passé ici, à Batna." En 1952, juste avant la guerre, Monsieur Z. avait mis en route la construction d'une maison à Bouahmar et celle-ci avait été terminée pendant la guerre.

Je lui ai demandé si Baptiste, alors, n'était pas ennuyé ou pris à partie par un côté ou l'autre. Comment s'était-il arrangé de cet enfer ?

"M. Capeletti, avant la révolution, était dans sa ferme à Djelfaoun. Pendant la guerre, pour sa sécurité, il était venu dans la maison de Bouahmar qu'il avait achetée bien avant, vers les années 1930. Lui, c'était un agriculteur et à Bouahmar on ne pouvait faire ni élevage ni agriculture (le village est trop dense), donc il vivait sur sa propriété, juste à côté. M. Capeletti, c'était un grand spécialiste des moulins à eau, il en a construit trois je crois, toujours à oued Taga. Il n'avait jamais habité l'Oued Abdi, pourtant c'était un type qui fréquentait les fêtes de cette vallée ; d'ailleurs sa femme Hmama est de l'Oued Abdi. Non, elle n'était pas la mère de Chérif, il avait eu une première femme, dont je ne connais pas le nom, originaire du même village que Hmama.

— Elle n'était donc pas italienne ?

— Non, elle n'était pas européenne, c'était une Chawiya. Je ne l'ai pas connue, celle-là, mais l'autre, je l'ai très bien connue, nous étions voisins."

On a amené du thé, si discrètement que je n'avais pas eu le temps de voir qui, concentrée comme je l'étais sur les deux femmes de Baptiste !

Je revins à ma question : "Baptiste était donc venu vivre à Bouahmar, comment s'est-il arrangé entre le maquis et l'armée française ?

— Premièrement, à Bouahmar, dès les premiers jours de la révolution, il avait reçu chez lui le neveu à sa femme, un marabout,

et il était un peu sous sa protection ; ensuite la "protection française" s'était installée, il avait de bons rapports avec la SAS, ce qui lui avait permis d'aider beaucoup de gens, de rendre des services : on arrêtait quelqu'un, sa femme venait voir M. Capeletti, qui allait voir l'officier SAS, et on le relâchait.

— Vous connaissiez les officiers de la SAS ?

— Je me souviens de tous, moi ! J'étais le secrétaire de la SAS ! Ils étaient quatre ou cinq : le capitaine C.-G. et puis le lieutenant M. après, le capitaine B. Pierre puis après le capitaine Collignon François, c'était les quatre chefs de la SAS. C'est le dernier qui était le plus correct avec les gens, c'était la pacification, on sentait la fin de la guerre mais les autres... étaient très durs !

— Très durs ? Mais la SAS n'avait pas de rôle militaire ? Les officiers SAS n'allaient pas en opération !

— D'un côté on disait que non mais de l'autre c'était vraiment militaire parce qu'ils (les militaires "opérationnels") étaient à côté et qu'ils s'entendaient très bien avec les chefs de SAS.

— Et Capeletti intercédait surtout auprès des premiers ?

— Il avait quatre-vingts ans au moins donc il n'était pas dangereux. J'allais le voir, sa femme venait chez moi de temps en temps, lui ne venait pas chez moi.

— Mais il était peut-être trop vieux pour se déplacer ?

— Hmama était plus jeune, en effet, de quatre à cinq ans plus jeune que lui.

— Était-il converti à l'islam ?

— Non, au contraire !

— Comment ça, au contraire ?

— Les religieux (chrétiens) venaient le voir, il a terminé ses jours dans une maison religieuse. Il respectait beaucoup les marabouts. Oui, beaucoup."

D'où ma question, évidente : "Comment avait-on pu donner cette femme à un homme qui n'était pas converti à l'islam ?

— On ne la lui a pas donnée, elle l'a suivi !"

On entendait des oiseaux qui chantaient très fort. Je me suis demandé si ce pépiement venait de la rue ou d'un ou plutôt plusieurs oiseaux captifs dans une pièce voisine.

— "Elle l'a choisi, insista Monsieur Z., c'est elle qui le voulait ! C'est elle qui fréquentait les fêtes. Avant, vous savez, on organisait de grandes fêtes, avec des danseuses, «des machins», on voyait des belles femmes, on choisissait."

Je l'interrompis : "J'aimerais qu'on puisse vous photographier avec cet air enthousiaste pendant que vous parlez de ces moments passés !" Il donna volontiers son accord, tandis que Nacer introduisait une diversion, peut-être le sujet était-il scabreux à ses yeux ? "Il a connu Thérèse Rivière ! s'exclama-t-il."

— Je l'ai bien connue, parce que j'étais à la commune mixte d'Arris quand elle y était, en 1947. Celle que j'ai connue devait avoir dans les vingt-cinq à trente ans. Elle était assez forte. Elle allait voir les gens, partout autour d'Arris, elle me disait : «le pain rouge et l'orge moulu gros et blanc», en berbère, elle me disait ça."

J'ai parlé des photos de Rivière que j'ai publiées en 1987, il ne connaissait pas ce livre qu'il faudrait lui faire parvenir.

Il poursuivit : "Elle venait voir une dactylographe, Mademoiselle P., en 1946-1947. Je m'en rappelle comme d'aujourd'hui. Puisque nous sommes dans les livres, ajouta-t-il, j'en cherche un dont les auteurs sont venus dans l'Aurès pendant que j'étais enfant à Oued Abdi ; ils m'ont parlé, j'étais avec un collègue, nous avions huit à dix ans, cet homme-là a écrit sur toute la vallée, sur les fêtes, sur moi et mon collègue, il a écrit quelque chose qui s'intitule «Sghir et Mahmoud»."

Cherchant dans mes souvenirs, j'ai pensé à Jean Servier ou à Claude-Maurice Robert, écrivains-voyageurs dans la région durant ces années-là.

"Il a envoyé un exemplaire à l'école de Teniet el Abed, moi j'étais à cette école, vous la connaissez ? A l'époque, l'école servait de domicile pour les écrivains, les peintres, pendant les vacances. Ils s'installaient là. Comme les chercheurs plus tard. Ils ne nous disaient pas leurs noms, ces passagers ; "Sghir et Mahmoud", c'est le titre du chapitre. Il y avait aussi des photos ou des dessins des danseuses de Oued Abdi."

A noter que Monsieur Z. est originaire de la vallée de l'Oued Abdi, ce qui expliquerait son enthousiasme pour les spécificités

de la culture locale. "Bou Ahmar, intervint encore Nacer, vous connaissez l'origine du nom, le sens ?

— C'est mot à mot, le père de l'âne. C'est un saint, un marabout, je ne sais pas. On l'a toujours appelé comme ça, en tout cas c'est la «capitale de l'oued Taga». Avant, c'était une grande forêt, dit-on, on a coupé les arbres et on les a utilisés comme piliers pour les maisons. Les gens de l'Oued Abdi venaient labourer là, ces terres leur appartenaient, ils y menaient leur cheptel mais ils habitaient l'hiver dans l'Oued Abdi ; pour la construction c'était sans doute avant 1900 ? Un peu avant peut-être, vers 1885-1988."

Cette fondation avait bien entendu un rapport avec l'encadrement colonial des populations. "C'est là, dit en effet Monsieur Z., qu'était le caïd ; le premier s'appelait M., ensuite son fils lui a succédé, d'ailleurs c'est lui qui a vendu la maison à Capeletti. C'était quelqu'un qui abusait de l'alcool, c'est à cause du besoin d'argent qu'il a vendu sa maison."

Je revins au sujet qui nous occupait : "Hmama était donc mariée quand elle a rencontré Baptiste ? Et après, avec Baptiste, l'était-elle ? C'est elle qui l'a voulu, d'accord, mais serait-elle partie avec lui comme ça, sans qu'ils soient mariés, à l'occasion d'une fête ?

— Elle l'a suivi jusqu'à la mort, elle est morte sept ou huit ans avant lui. Ils s'entendaient très bien. Ah oui, très, très bien. (Il insista, avec chaleur.) Ils se respectaient l'un l'autre, elle respectait beaucoup M. Capeletti et elle essayait de le satisfaire par n'importe quoi. Moi, je l'ai vue comme ça. Il n'a jamais parlé d'un acte de mariage, non, jamais, mais il ne parlait pas beaucoup de son «ancienneté». Malheureusement, les archives ont brûlé, s'il y avait eu intervention du cadî, ce serait à la mairie. Mais c'est interdit par la religion", ajouta-t-il.

J'ai repris la question par un autre bout : "Y avait-il des couples à Bouahmar, sans mariage officiel ? Un jour on se mettait ensemble et on restait ensemble ? Sans autre cérémonie ?

— Non, il n'y en a pas et d'un autre côté, il y en a. Il y en a qui sont mariés du côté religieux, il faut deux témoins, que la femme accepte, et avec ça, ils lisent le Coran et c'est fini, sans passer devant

le cadi ni à la mairie, c'est un mariage valable, la plupart des gens sont mariés comme ça. Mais sans réciter la *fatha*, je n'en connais pas. Ici chez nous, au point de vue religieux, c'est un mariage valide, il prononce la dot..."

Baptiste aurait-il donné une dot ? (En fait il s'agit ici d'un douaire c'est-à-dire d'un don à la famille de la fille.) Monsieur Z. n'en savait rien.

"Donc, il n'était pas musulman mais il respectait les musulmans. Et elle ? Elle jeûnait, elle priait ?

— Enfin je ne sais pas, elle pratiquait, elle faisait le carême. Elle n'allait pas à la mosquée parce que les femmes n'y allaient pas à cette époque. Elle est enterrée à Bouahmar, c'est le bonhomme qui a vécu chez eux, leur protecteur, le neveu de Hmama qui s'en est chargé. Elle était morte chez lui et on l'a enterrée là, près d'une petite mosquée à eux, où est enterré son père à lui. Mais Baptiste a envoyé de l'argent pour construire sa tombe. Je vais vous raconter quelque chose qui est formidable, enchaîna Monsieur Z. : M. Capeletti avait vendu sa maison à mon beau-frère qui m'a raconté cette histoire. Un jour, Baptiste lui avait dit : Hmama, si elle me quittait, deux mois après, elle mourrait ! Il lui avait dit : pourquoi ? Il avait affirmé : si, si, Hmama, je l'entretiens très bien et si elle me quitte, deux mois après, elle mourra. Et c'est ce qui s'est produit exactement ! Elle a quitté M. Capeletti deux mois et elle est morte. Ils n'ont pas vécu longtemps séparés.

— Mais cela ne nous dit pas pourquoi elle était partie ?

— Elle n'a pas quitté M. Capeletti, elle a dit à mon beau-frère : «Fais-moi rentrer chez moi», c'est-à-dire chez Baptiste, je ne veux pas rester ici ; il lui a dit qu'il allait essayer d'arranger ça avec M. Capeletti et puis elle est morte ! Elle était partie pour changer un peu d'air et elle est morte ! Elle était un peu malade mais pas beaucoup. Nous étions encore voisins à ce moment-là, jusqu'à leur mort ; je suis venu ici à Batna en 1965, mais j'allais tout le temps au village. J'ai une fille qu'il adorait, il lui envoyait des cadeaux, lui qui n'avait pas de fille, il l'aimait vraiment beaucoup.

... Les constructions qu'il a faites, on ne peut les faire aujourd'hui, quand vous voyez les blocs de pierre avec lesquels il a construit certains moulins, c'est incroyable. C'était un bon technicien de moulins à eau, la technique à l'époque n'existait pas, c'était le seul qui pouvait faire des choses comme ça. Je ne sais pas d'où il pouvait tenir la technique pour les moulins. C'était le travail de ses mains ! Il avait appris comme ça, c'était un type très intelligent et un bienfaiteur, un très grand bienfaiteur, il a soigné les gens, il était le docteur du douar et de la vallée de l'Oued Abdi, les gens venaient de partout pour le consulter, il écrivait des ordonnances ; à la fin de l'année, quand il avait du grain, il en prêtait aux gens, enfin c'est un bienfaiteur, un grand bienfaiteur.

— Quand Thérèse Rivière est revenue ici en 1947, dis-je, sans doute se sont-ils retrouvés puisqu'ils se connaissaient ?

— Il était membre du conseil municipal de l'ancienne commune mixte d'Arris en 1947, c'est là qu'il l'avait connue."

Je rappelle que leur rencontre était bien antérieure, à cause de la grotte.

"Il en parlait beaucoup de cette grotte, du fumier, des oiseaux..."

— Il parlait aussi, à propos de la grotte, des outils préhistoriques ? interrogea Nacer

— Il a dit qu'il y avait des choses dans cette grotte mais il n'a pas dit quoi.

— Est-ce qu'il parlait de ça aux gens ? répéta Nacer. De la grotte, aux indigènes, il n'en parlait pas ! Moi je suis au courant par un collègue préhistorien algérien, Ali Guerbabi, qui fouillait aussi une grotte non loin de là ; je l'ai su également par les livres, la thèse de Colette Roubet par exemple, et non par des confidences des gens."

J'essayais de suivre l'idée à demi exprimée de Nacer : Vous pensez qu'il cloisonnait ?

— Il tenait deux langages", dit Nacer.

Je rappelle en effet qu'à ma grande surprise, il n'avait pas parlé de sa découverte aux pères blancs ; y aurait-il eu comme un secret ? Il y en avait un en effet : savait-il que Thérèse Rivière, en

emportant les outils lithiques trouvés jusqu'à Paris, sans les signaler au Service des Antiquités à Alger (fort actif à l'époque de leur rencontre), avait enfreint les règles élémentaires de la profession et du milieu scientifique ? Pourtant, son silence ne lui avait rien rapporté personnellement, car, dans son journal de fouilles, Thérèse mentionna qu'il n'avait accepté aucun argent en échange des objets.

Une dame très discrète renouvela les boissons. Il n'y avait pas eu de présentations et donc nous enchaînâmes : "Est-ce qu'on parle aujourd'hui de lui et de son fils dans la région ? D'ailleurs comment s'appelait Chérif ? Son nom patronymique ?"

— Il s'appelait Capeletti, Chérif Capeletti et il était *taxieur* (néologisme algérien). Je suis originaire d'Oued Abdi mais travaillant à Arris, je l'ai très bien connu. Il était chauffeur de taxi mais ensuite il a été mécanicien à l'usine électrique de la commune mixte d'Arris jusqu'à l'arrivée de l'électricité (régionale) à Arris. Puis il est devenu locataire de l'hôtel municipal jusqu'à sa mort, gérant-locataire. Il ne parlait jamais de son père. Mais Baptiste parlait parfois de son fils. Oui, il en parlait, de Chérif. Mais lui ne venait pas tellement le voir. Celui qui venait le voir, c'était surtout son neveu, presque toutes les semaines il lui apportait des provisions."

Parlant de la vie privée de Chérif, Monsieur Z. rit avec indulgence : "C'est une grande histoire, dit-il : il avait connu une femme en Tunisie, une Italienne. Il avait rencontré cette femme qui avait des filles, je ne me souviens plus combien (sans doute beaucoup)." Suit un récit obscur aux termes duquel Chérif aurait épousé une des filles de sa femme, soit que celle-ci soit morte (version semi acceptable déjà entendue) soit plus probablement, profitant de ce que la mère était retenue en Tunisie (version carrément "inacceptable" mais plus conforme à des insinuations entendues précédemment).

"Est-ce qu'il parlait de son litige avec Ben Merza ?"

— Non, il n'en parlait pas, toute la population le savait, qu'ils étaient restés plusieurs années en justice et qu'à la fin Ben Merza

avait gagné la partie. Baptiste est parti de Berbaga, où il y avait alors beaucoup de nouveaux moulins mais lui, il avait été le premier ; il est allé comme gérant de la ferme du moulin de l'oued Taga en 1930-1935 environ ; il y est allé avec son joli cheptel, c'était "le meunier de la ferme de l'oued Taga", les gens venaient de partout parce que dans les années 1940-1945, c'était la sécheresse, il n'y avait pas d'eau (et sans doute seuls les moulins thermiques fonctionnaient-ils), les gens venaient de partout à oued Taga.

— Vous aviez commencé à me dire ce que l'on pensait à son propos ? Comment le voyait-on ?

— Le père était beaucoup plus beau que le fils. Ils n'étaient ni riches ni pauvres, le père avait des juments, pas de voiture, tandis que Chérif aimait les voitures. Je pense que les Capelletti, même le jeune, c'étaient des gens très bien, serviables, qui aimaient faire le bien, «le grand» (le vieux) surtout."

J'ai retrouvé sans difficultés dans ma bibliothèque "Sghir et Mahmoud", un chapitre très gidien d'un livre de Claude-Maurice Robert intitulé *Le Long des oueds de l'Aurès*, publié à Alger en 1938 aux éditions Baconnier. Je tiens trop à mon exemplaire pour m'en séparer mais j'en ai trouvé un autre grâce à Internet, pour le lui offrir. Sghir y est décrit comme un enfant au visage rond, au front bombé, au teint rose doré, "couleur d'abricot mûr". Il est pieds nus et porte une *cachabiya* jaune poussin. Il n'est pas dit dans ce chapitre qu'il a eu surtout la chance immense de fréquenter l'une des rares écoles de la vallée en ces années-là. Somme toute, il avait eu plus de veine que Baptiste ! Notre hôte était né en 1927, et j'ai été stupéfaite en réalisant *a posteriori* que l'homme qui venait de nous parler avait quatre-vingts ans. Quelle vigueur ! Quelle intensité dans l'évocation ! Un regret : malgré une opération récente, Monsieur Z. ne voit plus assez bien pour lire lui-même dans le texte l'histoire de Sghir et Mahmoud.

23

### SUR LA ROUTE DE TIMGAD. LA TOMBE DE HMAMA

*Dimanche 27 mai, après-midi*

Cette fois, nous étions au bout du chemin, ou presque. Un ami de Monsieur Z., que tout le monde ici appelait Ammi Salah (c'est-à-dire oncle Salah), enseignant ou proviseur de lycée, nous conduisait dans sa propre voiture à l'endroit où Hmama était morte et où elle était enterrée. Un lieu proche de Bouahmar, sur la route de Timgad mais suffisamment compliqué à trouver pour que nous ayons eu besoin d'un guide.

«Quand il faisait son service en caserne à Batna, raconta Ammi Salah tout en conduisant, il partait très tôt le matin pour être avant huit heures au lever des couleurs et le soir il rentrait chez lui, à Berbaga dans la grotte. A pied. Quelque chose comme 30, 35 kilomètres. Parce que c'était là qu'était Hmama avec le troupeau et la chienne.

— Il devait bien mettre six heures ? dis-je

— Beaucoup moins, je pense qu'il devait faire huit kilomètres à l'heure. C'était en 1914, avant qu'il parte en Albanie. Au début, il avait gardé des moutons chez les gens, puis il avait remarqué qu'il y avait très peu de moulins, les gens utilisaient le moulin au bras chez eux. Et il avait bâti successivement sur le Berbaga trois

moulins, un premier, puis un autre un peu plus bas à Bou Ziza, puis un troisième, en association avec un nommé Ben Merza. Pour celui-là, ils étaient allés au tribunal et il avait perdu. Parce qu'il n'avait pas déposé un contrat d'association en règles. Il soignait les gens, faisait même de la petite chirurgie, ma belle-mère par exemple a été opérée par lui. Moi parfois, je lui servais de secrétaire ; pour les ordonnances, il avait un cachet sur lequel figurait un lion, je me demande ce qu'il est devenu, ce cachet. Les gens allaient avec ses ordonnances à la pharmacie, qui les acceptait. Il travaillait lui-même sa terre, c'était un bon cultivateur, il faisait un peu de céréales. Non, il n'a jamais été très riche, seulement aisé, comme les petits paysans ses voisins. On l'aimait bien, c'était un «vieil indigène» comme les autres. Il ne s'était jamais singularisé, même après l'indépendance. Il fréquentait les maisons maraboutiques et il jurait par la tête d'un cheikh du pays.

— Il était musulman ?

— Non, je ne pense pas. Chez lui, dans un cadre, il y avait une photo, celle d'un pape décédé en 1958 ou 1960, Jean XXI ? Je ne suis pas sûr. Un jour, en 1974, je l'ai rencontré à Bouahmar, il venait de quelque part car il n'habitait plus le village, il m'a demandé de le conduire chez le marabout pour lui remettre de l'argent pour qu'il cimente la tombe de Hmama.

... Chérif, oui, je l'ai bien connu, il vivait à Arris, mais je ne l'ai jamais vu chez son père, tandis qu'un de ses neveux, Alphonse, venait voir Capeletti régulièrement. Après la mort de sa fille, vers 1968, elle est morte asphyxiée, sa femme a quitté Arris. Elle avait un frère, Aldo, qui avait vécu avec eux un certain temps. Elle était italienne. Lui est enterré à Batna, je pense.

— Mais n'était-il pas musulman, Chérif ?

— Lui ? Non ! Il n'était même pas algérien !!! Il s'en est aperçu quand on lui a retiré sa licence de taxis. Il a regretté, il n'avait pas pensé à demander la nationalité !

— Et Baptiste ?

— Baptiste... Il était français, bien sûr, puisqu'il avait été conseiller municipal, qu'il représentait Bouahmar à Arris. Il avait une

petite pension, comme médaillé militaire et tous les six mois il fallait qu'il prouve qu'il était français. Il était costaud, très costaud. Hmama ? Il l'a rencontrée dans une des fêtes qu'il fréquentait, habillé comme un Chawi et elle aussi allait dans ces fêtes-là. Puis on m'a raconté une histoire d'échange entre sa première femme, la mère de Chérif et Hmama.

— C'est une pratique courante dans l'Aurès ?

— Ça peut arriver : l'autre a pris la femme de Capeletti et Capeletti a pris Hmama. C'était une revanche. Mais ils se sont très bien entendus, elle et lui, jusqu'à leur mort. Lui parlait arabe et comprenait bien le chawi. Chez eux, c'était très simple. Il y avait une petite table qui servait pour manger et aussi pour travailler. Je crois qu'il a écrit quelque chose. La table était face à la cheminée où Lalla Hmama faisait la cuisine, de la cuisine chawiya."

La route que nous suivions croisait sur la droite un embranchement et un panneau indicateur : Bouzina. Nous avons plaisanté parce que c'est là que je suis venue pour la première fois dans l'Aurès en 1973 et revenue pendant des années pour mener des recherches interminables dans les vallées tout autour. Je dis : non, on n'y va pas aujourd'hui, nous n'avons pas le temps et d'ailleurs la route monte beaucoup trop avant de redescendre dans l'autre vallée. Et de leur raconter comment on s'y prenait quand le carburateur d'une vieille voiture chauffait, avec une tomate coupée en deux, une recette que je tenais d'un chauffeur de taxi. Passant notre chemin, c'est tout l'Aurès du Sud, si différent de celui du Nord, que nous laissions à notre droite.

"Les gens, conclut Ammi Salah, ne l'ont jamais pris pour un *gaouri* (un Européen, terme très péjoratif). Non, je ne pense pas qu'il se soit engagé, même jeune, dans l'armée, il détestait l'armée, ceux qui ont dit ça ont dû confondre avec la guerre, quand il avait été envoyé au front, alors, disait-il, que les fils de familles restaient planqués à Batna. Il était très connu dans la région, en bien, non seulement à Bouahmar mais de Arris à Médina.

— A Médina pourtant, dis-je, nous n'avons guère trouvé traces de lui !

— Cela m'étonne, réagit vivement Ammi Salah, parce qu'il avait un ami là-bas, un ami intime, celui qui l'accompagnait dans les fêtes. Il doit être mort maintenant, celui-là.

— Le premier mari de Hmama peut-être ? Ou bien Ben Zelmat ?

— Non, pas du tout, je ne pense pas qu'il ait eu le moindre contact avec Ben Zelmat, il n'en parlait jamais ! C'est vrai que Ben Zelmat allait dans les fêtes aussi, mais il est mort très jeune !

Décidément, Baptiste "cloisonnait" beaucoup, comme on dit dans le langage de la clandestinité !

"Celui-là, poursuivit Ammi Salah, ça se passait du côté de chez Nacer ? Vous êtes de Tkout, non ?" ajouta-t-il en se tournant vers Nacer qui nous accompagnait.

Je confirmai : il était vrai que Nacer savait beaucoup de choses sur le bandit, et qu'il préparait un livre sur le sujet, déjà bien avancé ! J'en profitai pour évoquer avec Nacer le livre de Hobsbawm que je venais de lui envoyer et son regain d'actualité, constaté en explorant le marché du livre d'occasion. Mais attention aux chevauchements ces temps-ci, entre banditisme et terrorisme ! Le sujet était devenu glissant.

"C'est tout droit maintenant", dit Nacer qui apparemment connaissait l'endroit que nous cherchions. Le paysage était très doux, peut-être à cause de l'heure. Au loin, la ligne grise des montagnes ; vers nous ondulait des vallonements verdoyants, quelques touches de coquelicots, des grenadiers en fleurs, des vaches, qui donnent toujours une impression de prospérité dans cette région où elles sont rares. En arrière, la maison du cheikh, mi-traditionnelle



mi-moderne, enfin un petit air de modernité, et sur une éminence, nous attendant, une petite femme plus très jeune, menue, en robe pourpre, le visage tatoué, une main très expressive toujours en mouvement, une seule, à la paume presque noire de henné.

Notre accompagnateur nous introduisit : "Madame Hafsiya est la veuve du cheikh qui a enterré Hmama, si vous voulez lui poser des questions." S'ensuivit un dialogue ou plutôt une sorte d'intermède théâtral, rendu ici aussi fidèlement que possible, compte tenu des trois langues en cause et du vent :

HAFSIYA. La tombe est située au niveau de celles de Si Lezhari et Si Amor et Si Mostfa, c'est là où il y a du ciment, prenez la route qui va vers le bas.

AMMI SALAH. Son nom n'y est pas inscrit ?

HAFSIYA. Non, c'est la tombe cimentée, je t'ai donné l'information qui est en ma possession. C'est la route qui part d'ici et qui descend directement, pas la peine de monter.

AMMI SALAH. Cette route, on doit la prendre à pied ?

HAFSIYA. A pied ou en voiture c'est possible, en descendant vous pourrez y arriver directement.

AMMISALAH. Tu connaissais Hmama ? (Il n'y a pas de vouvoiement en berbère.)

HAFSIYA. Mais bien sûr, elle était chez nous, Baptiste je le connaissais aussi, sa vieille était chez nous, elle est morte chez nous, ils l'ont amenée de Bouahmar et elle a été enterrée ici. A son enterrement, ils étaient trois, Baptiste et deux autres hommes dont son beau-fils. Ils étaient venus la voir lorsqu'elle était vivante et ensuite ils sont revenus pour son enterrement.

Donc étaient présents Roger, sans doute Alphonse, certainement pas Baptiste. Quant à Chérif, n'était-il pas déjà mort depuis plusieurs années ? Si ce n'était pas lui, qui donc était le troisième homme ?

AMMI SALAH. Chérif est-il venu ?

HAFSIYA. Oui, ils étaient trois. Ils l'ont amenée, elle est restée quatre jours au lit. Tu comprends le chawiya ? demanda-t-elle, se tournant dans ma direction. Eh bien, elle m'a appelée, je lui

ai dit : que veux-tu ? Elle m'a dit : je vais mourir, alors j'ai appelé Hsen, mon mari Si Mostfa, il est venu, elle lui a parlé de son *amensi* (le repas mortuaire, très important dans la liturgie berbère), faites-moi ci et ça, et le lendemain elle est morte. Il lui a fait ses dernières volontés, le repas, les *tolba* (les clercs qui disent les dernières prières) et tout le reste.

AMMI SALAH. Pourquoi l'a-t-il amenée ici ?

HAFSIYA. C'était sa tante maternelle. Le cheikh, ça fait vingt-quatre ans qu'il est mort, je suis ici avec mes enfants, là, près du garage ; la tombe est située plus loin là-bas, vous la trouverez devant vous. Tu sais, la femme est morte maintenant, prenez votre route et que Dieu t'apaise.

AMMI SALAH. Le cheikh a-t-il été la chercher parce qu'elle vivait avec un chrétien ?

HAFSIYA. Mais pas du tout, on n'a pas cherché ça et de plus je l'ai vu de mes propres yeux faire la profession de foi (lui, Baptiste, faut-il comprendre).

AMMI SALAH. Nous, on veut son histoire, ce qui s'est passé jadis.

HAFSIYA. Vous voulez son histoire ! Moi je suis une vieille femme du peuple, mais j'ai étudié seule, la vie m'a appris des choses, je ne connais pas un mot, je vous dis, la vieille est venue chez nous, on s'est occupés d'elle puis elle est morte.

AMMI SALAH. Vous avez fait votre le devoir...

HAFSIYA. Je n'ai pas d'autres informations, on a mis à sa disposition une femme pour la servir puis elle est morte.

AMMI SALAH. Ah, ce n'était pas toi ?

HAFSIYA. Non, nous on est une "grande famille", donc une femme était à sa disposition. Tu sais, on avait des biens, des vaches et des ouvriers à notre service.

AMMI SALAH. Actuellement y a-t-il encore des *khouan* (adeptes) chez vous ?

HAFSIYA. Ils viennent à nous. Ils viennent, parfois ils apportent quelque chose, parfois non. Vous, je sais, vous avez l'appareil (le magnétophone) pour l'histoire, votre histoire je la connais, maintenant vous pouvez retourner, puisque votre histoire est terminée.

AMMI SALAH. Moi je suis d'ici, insiste-t-il, tentant de se faire reconnaître comme quelqu'un du cru et non un ennemi.

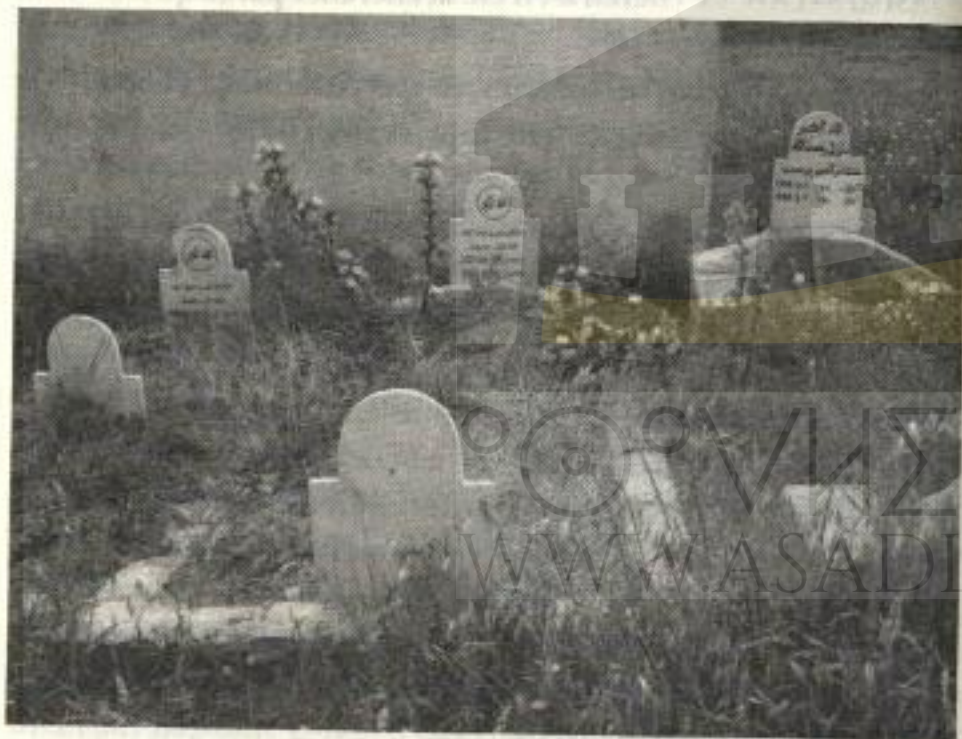
HAFSIYA. Oh, votre histoire je la connais, ce que vous avez appris, je le connais aussi.

AMMI SALAH. Eux, ils sont en train d'écrire l'histoire de Baptiste.

HAFSIYA. Tu es un fils du pays, ce que je connais, je vous l'ai dit, le reste c'est le cheikh qui le savait.

AMMI SALAH. Dommage qu'il soit mort ! résume-t-il.

HAFSIYA. Il n'y a pas d'histoire en particulier : la vieille était comme une vagabonde, c'était la misère, le cheikh s'est occupé d'elle et il l'a prise en charge, traduit-lui ça en français !



Le cimetière était en contrebas, à droite de la piste. Un petit mausolée couleur de terre, à la façade fendillée, des tombes en désordre comme on en voit dans ces nécropoles familiales. Sauf un carré, où elles étaient sagement alignées et ornées de stèles de marbre blanc verticales, gravées en arabe et en français, avec

des dates en chiffres usuels arabes. Entre elles, des chardons jaunes en fleur, de l'herbe, parfois des pousses d'orge à foison. Et sur la droite, une sorte de renflement chauve, oblique, important, bizarre au regard des autres tombes à peine discernables, plus proche d'une buse comme on en utilise pour les travaux de voirie : la tombe de Hmama. J'ai regretté de ne pas avoir amené de fleurs ni ici ni hier sur celle de Baptiste. Mais Hmama semblait entourée ici de tant de beauté, rien ne lui manquait de la grandeur de la montagne. On ne pouvait rêver lieu davantage gorgé de paix.

En repartant, nous échangeâmes un salut un peu cérémonieux et quelques mots avec un membre de la famille qui passait lentement sur le chemin, un homme d'un certain âge. Il portait un turban blanc en chèche léger, noué de façon plutôt désinvolte. Il était sûrement au courant de toute l'affaire mais nous n'en soufflâmes mot. J'étais certaine qu'on reparlerait ici de notre visite pendant quelque temps. C'était cette petite dame qui m'avait complètement envoûtée : non pas le discours convenu qu'on lui avait prescrit de nous tenir – il avait fallu tout de même que les nouvelles courent drôlement vite pour qu'on anticipât si tôt notre visite – mais son sens de la mise en scène, sa vivacité, ses gestes à la fois gracieux et maniérés, et le plaisir manifeste qu'elle avait pris à la performance, malgré l'embarras de la situation.

“La *Shahâda* (profession de foi musulmane) ? C'est très possible après tout, soliloqua Ammi Salah, il jurait bien par Sidi Mbarek, mais je suis sûr qu'il n'était pas musulman !

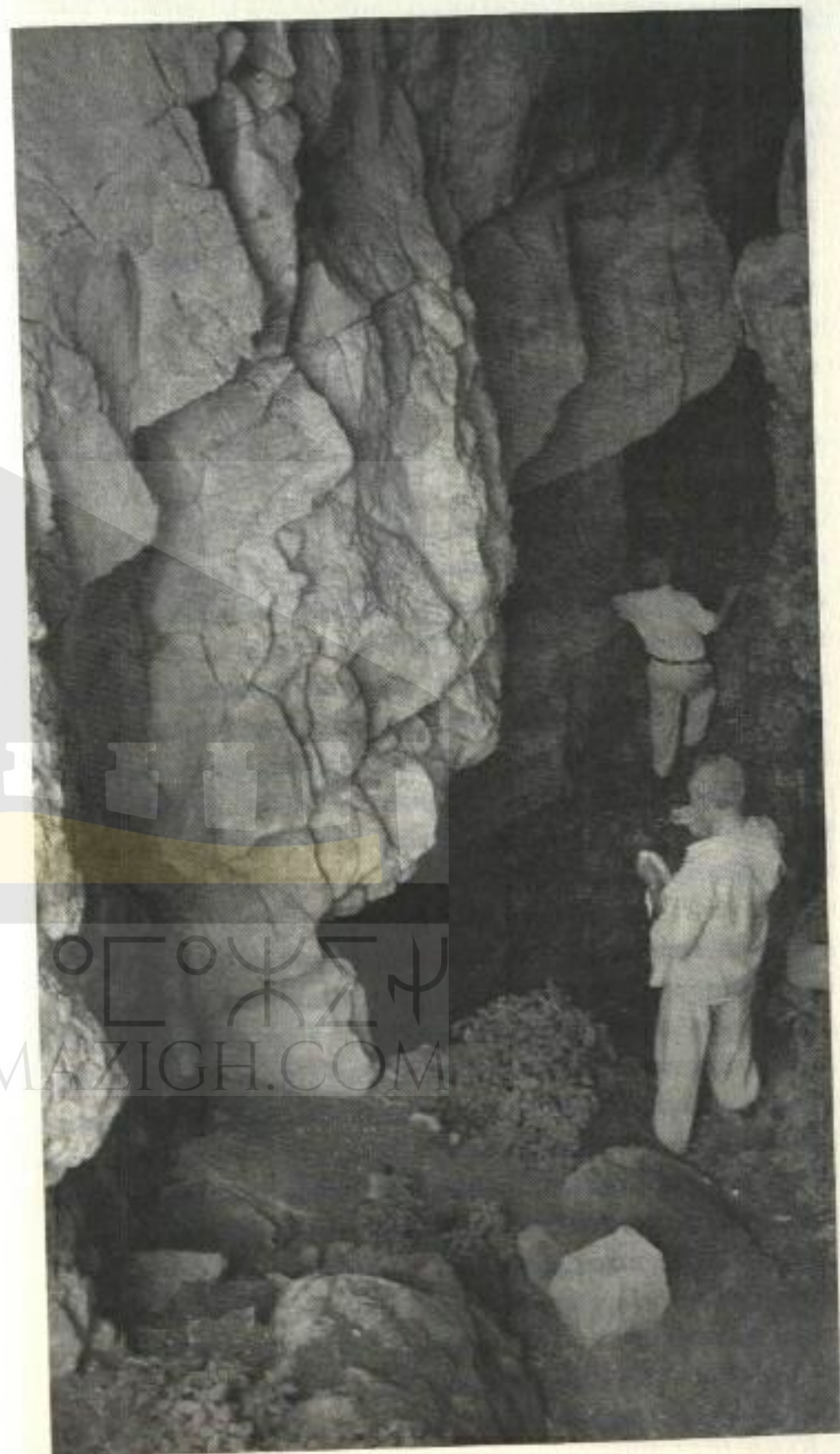
— Roger, dis-je quant à moi, pensait qu'il était bien au-dessus de tout ça.” Une bonne façon de résumer l'affaire !

## BERBAGA, LA VIE VERTICALE

*Lundi 29 mai, le matin*

Je me suis souvenue d'un moment de la rencontre avec Roger. "L'histoire du guano, tu connais ? – Oui, mais dites encore. – C'était l'exploit de sa vie, les deux, les moulins et le guano. Personne n'aurait pu en faire autant, comme il l'a fait, à lui seul. Il descendait les charges avec des cordes car il n'y avait pas de chemin. – Comment est-il arrivé dans cette grotte ? – Par hasard, un peu..."

Et c'est pourquoi j'ai pensé qu'il nous fallait terminer, puisque de toute façon il fallait terminer, par "la grotte". Par la vie verticale. Nous nous y étions donc acheminés avec la voiture d'Ammi Salah, prenant au passage sur notre route Saad Daghamani qui avait dirigé le chantier de fouilles de Colette Roubet en 1968, et le plus jeune de ses fils (ou plutôt petits-fils ?) un lycéen qui rêvait de devenir préhistorien. Assez vite, il avait fallu abandonner notre véhicule un peu en retrait sur le bas-côté et progresser à pied. Au bas de la chaîne qui nous dominait sur la droite, un maquis épais, épineux, au sol raviné et difficile ; en face, l'étroite vallée du fameux Berbaga. La grotte était plus avant vers le torrent, très au-dessus de nos têtes, à 1 540 mètres, et le moulin, le premier, à supposer qu'il en restât quelque vestige, invisible de cette rive, était sur l'autre rive.



Saad Daghamani quand il était enfant voyait Baptiste de temps en temps, Hmama et lui habitaient encore là avant de s'installer à Bouahmar, mais si j'ai bien compris, dans une vraie maison bâtie près du moulin. C'était avant la révolution, Saad devait avoir dix ans. Les deux familles se connaissaient et s'estimaient, parce que le père de Saad avait travaillé un temps pour Baptiste. Le moulin tournait bien, c'était sans doute le second, celui de Bou Ziza, un peu plus bas sur le torrent, pour lequel Baptiste aurait fait venir de France, dit-on, des meules en granit, tandis qu'il avait conservé des chèvres et "du travail" dans la grotte au guano ; il y prenait encore de l'engrais pour le jardin qu'il cultivait à côté de la maison. Le père de Saad racontait qu'à l'époque déjà, Baptiste soignait les gens et les bêtes. Les Daghamani habitaient alors non loin, à l'endroit précis où nous étions allés les chercher ce matin. Aujourd'hui, leur jolie maison moderne avec balcon était au bord de la route mais à l'époque, ce devait être aussi pour eux une sorte de vie verticale, au flanc d'une montagne totalement sauvage. Saad se souvenait de Hmama, qui était "douce et jolie", la vie, dit-il, devait être dure pour elle. Ensuite, ils étaient partis pour Bouahmar.

C'était le premier et le seul témoignage direct sur ces années verticales à deux qui me parvenait.

Arrivés à l'à-pic de la grotte, il m'avait paru clair que je ne pourrais pas y accéder physiquement moi-même. Je m'étais donc installée juste en dessous, à la verticale, observant, le cœur navré, le reste de la troupe progresser le long d'un sentier incertain mais visiblement tracé. J'espérais en leurs photos et en attendant, cette situation frustrante m'incitait à imaginer. J'ai vu un instant Baptiste et Hmama, le troupeau... La chienne. Comment auraient-ils pu élever là un enfant ? Il n'avait d'ailleurs jamais été question d'un enfant dans les récits des habitants du cru. Je me suis laissé happer par l'incroyable grandeur du site. Imaginant aussi l'hiver, bien plus dur ici qu'au sud du massif, le seul hiver aurasien que je connaissais un peu ; par temps de neige, je ne faisais, avec ma petite Peugeot 104 jaune, que descendre les vallées, sans plus ! Cet habitat si isolé continuait de m'intriguer : ils auraient pu s'établir



dans le petit village blotti en contrebas, tandis que le haut de la vallée paraissait un choix au moins aussi provocant que celui de quitter sa communauté d'origine, en ce qui le concernait. Car c'était celui de ne pas se fondre dans la société d'en face, non plus.

Et elle ? Elle restait, pour l'instant, l'énigme absolue de cette histoire. Je me remémorais ses dernières paroles : *comment va Baptiste ?* quand on les eut séparés et aussi le fait qu'elle

ait pensé à donner des instructions pour son repas de funérailles. J'avais seulement tenté de lui donner sa place, qui n'était pas mince. Il me semblait malgré tout qu'on la voyait assez bien, Lalla Hmama, Dame Colombe, mais seulement comme une silhouette.

*"Il l'aimait ? ai-je demandé à Roger. – Oh oui, ça j'en suis sûr ! – D'amour ? – Oui, vraiment, c'était magnifique de les voir au lit comme ça, ils se tenaient par la main..."*

Quelqu'un aura peut-être envie d'aller plus loin après avoir lu ces pages ; mais comme pour Ben Zelmat et à un moindre degré Chérif, à moi, il aurait fallu des clefs et des laissez-passer que je n'avais pas. Il valait mieux être raisonnable, ma question de départ, c'était Baptiste, Ben Zelmat, une ferme missionnaire pendant deux décennies à peine, d'une certaine manière, un coin de l'Aurès à un moment du temps. Il me semblait que ce long et réitératif chemin pour donner à voir cela n'était pas demeuré complètement bredouille. Puisqu'il ouvrait sur une complexité et des audaces qu'aucune fiction n'aurait pu inventer.

## Postface

### APRÈS COUP.

#### QUELQUES MOTS SUR LA DÉMARCHÉ

De quoi nous parle ce livre, finalement ? D'une tentative impossible, et en même temps *vécue*, de franchissement des frontières, c'est-à-dire au sens propre, de *tragique*. D'un amant claudélien. D'une femme belle et courageuse. D'un homme fraternel mais qui ne sut pas être père, sans doute parce qu'on ne lui a pas permis d'être un enfant... D'un monde disparu, parce que nous n'avons pas su le sauver. Et qui ne reviendra plus. Une histoire, en fait, qui n'était pas simple à raconter.

Contrairement en effet à ce que j'avais imaginé, l'écriture de ce court volume ne s'est pas révélée plus rapide, ni surtout plus aisée, que celle d'autres textes antérieurs *a priori* plus ambitieux. Certaines circonstances, principalement la guerre civile en Algérie et donc les limites au libre accès aux sources et aux lieux, en ont été la cause, mais pas seulement. Car des difficultés ont vite surgi sur le parcours de ce qui n'était au départ qu'une histoire très provinciale, celle d'un homme un peu bizarre dont le destin surprenant avait croisé à plusieurs reprises, mais certainement pas par hasard, la curiosité de gens de l'écrit, savants ou religieux.

Lesquels s'étaient transmis, de décennie en décennie, autour de l'événement de la découverte, dans des conditions surprenantes, d'un gisement préhistorique de première importance, l'image

d'un véritable "personnage" porteur d'une aura particulière. J'ai été en somme le dernier maillon, certainement provisoire d'ailleurs, de cette transmission. Et curieusement, ce fut le Bandit et non la Grotte qui me mena à lui.

Au commencement, il y avait donc quelque chose qui devait être une sorte de *biographie sociale* mais qui, au pied du mur de l'écriture, résista fermement. Ne serait-ce que par l'ennui que sécrétait la juxtaposition de sources trop concordantes. Assez vite en effet, j'ai compris que l'origine du personnage n'avait qu'une seule source, celle du référent lui-même, c'est-à-dire Baptiste, et qu'on avait affaire là à une *légende* patiemment autoconstruite. Sous ce rapport, son statut narratif, si j'ose dire, différait peu de celui du bandit. Constat qui ne met pas du tout en cause l'honnêteté de l'un comme de l'autre. Le fait que le sujet était mince, l'histoire belle à dire et apparemment cohérente ; le milieu ambiant à peu près inexploré rendaient paradoxalement la déconstruction difficile. Car c'était le côté édifiant, si bien "ficelé" du récit dans ses enchaînements mêmes qui faisait problème, alors que justement cet homme avait été un *oxymore vivant*, sans doute pas unique, mais très improbable. Intriguait en effet l'effacement systématique dans son "roman", de la moitié du monde, à commencer par sa famille de sang, c'est-à-dire de toute la société "blanche" de l'Aurès, peu nombreuse mais bien là. Également, sa relation avec un bandit beaucoup plus jeune que lui, observable certes en Kabylie au XIX<sup>e</sup> siècle, moment où les clivages ethniques avaient été moins vifs, mais aventureux trente ans plus tard. Ou encore, oser dire, dans l'Algérie indépendante : "Je ne suis ni français ni algérien, je suis italien !!!" s'entendait, même de la part d'un très vieil homme et surtout peut-être dans son cas, comme dépassant les limites de l'effraction permise. Était-il possible, comme la vulgate le prétendait, de vivre comme lui, aussi bien en dehors du contrat colonial que des contraintes très rudes des codes montagnards ? En somme, cet homme était passionnant surtout par les questions qu'il soulevait et que sa légende escamotait bravement.

Je ne suis pas certaine que le livre apporte toutes les réponses nécessaires, mais plutôt un témoignage sur la diversité des types d'humanités, d'idées et de personnes, présente dans un petit territoire assez reculé. Mais au moins des questions, oui.

Comme on l'aura compris, j'ai tenté, d'ailleurs imparfaitement, sinon de répondre aux énigmes de cette vie, du moins de surmonter la difficulté même que posait sa mise en légende, en racontant la même histoire selon deux points de vue, celui des archives et des sources écrites et celui d'une enquête de terrain et de voix vivantes. Sans illusions sur la fiabilité, dans le cas du terrain, d'une exploration courte, dans des conditions et à un moment bien particuliers. Toutefois, il ne s'agit surtout pas, d'un côté, de la vision depuis le passé colonial et dans l'autre, depuis le présent de l'Algérie d'aujourd'hui. Ni non plus, d'un côté, de la vision lettrée, savante, "d'étrangers", et de l'autre, de la vision "indigène", même au sens noble du terme. Ces versions se recoupent largement, car Baptiste a évidemment une grande part dans la seconde aussi, à travers son art du "cloisonnement", comme dit Nacer, ou le savoir-faire diplomatique dont parle Roger. Mais c'est l'angle de vue qui diffère. Ce qui change beaucoup. C'est donc une ligne constamment sinueuse qui les sépare.

La question alors se posait de l'agencement entre les deux versions, qui présentent heureusement quelques divergences pleines de sens, pour ne pas dire essentielles, ce qui est finalement miraculeux. J'ai opté pour laisser leur plein déploiement à l'une et à l'autre, chacune dans sa logique propre. Davantage, les divergences signifiantes restent le plus souvent à l'état d'indices livrés à la perspicacité du lecteur. Interprétations et commentaires eussent été, selon moi, de trop.

D'où le choix de la "forme brève" pour l'ensemble du livre et d'un rythme de séquences courtes dans chacune des parties. D'où le choix aussi de la juxtaposition des entrées sur le mode *flashes* au lieu d'un lien plus narratif, ou discursif, de façon à donner à voir et à sentir, et non à expliquer, ou à reconstituer, la dimension politique et sociale des différents moments que traversent ces vies.

Il s'agit encore dans ces pages de la jouissance irremplaçable de l'enquête *in situ*, de ce que l'œil peut voir et l'oreille entendre, du flottement des contours des personnages d'une interlocution à l'autre, du tremblement d'une intuition dans une intonation ou un silence ; de sentir par instants se réconcilier la vie et le savoir, l'émotion et la compréhension. Les lieux, les objets, la couleur du ciel au présent donnent alors un autre sens à "la grotte", "la ferme", "la maison", voire au "cimetière", qui deviennent eux aussi des acteurs, des personnages. D'où l'importance d'une iconographie qui est tout sauf illustration.

Car bien sûr il ne s'agit pas de Baptiste seulement dans ce livre. Un grand nombre de personnes, simples témoins, acteurs en missions aux divers sens du terme, ou auteurs de textes qui ont fort bien traversé le temps et ont aimé l'Aurès d'amour, y sont mis en scène, dont j'ai voulu marquer la présence en ces lieux.

Tous autant qu'ils sont, eux non plus n'en finissent pas d'habiter le présent, sur des modes divers, dans des livres mais aussi dans la sensibilité des Aurasien.

## NOTES

### PRÉAMBULE

1. Voir Jean Déjeux, "Un bandit d'honneur dans l'Aurès de 1917 à 1921. Messaoud Ben Zelmat", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, Aix-en-Provence, n° 26, 2<sup>e</sup> semestre, 1978 ; également Jean Déjeux, "Le bandit d'honneur en Algérie : de la réalité et de l'oralité à la fiction", *Etudes et documents berbères*, Paris, n° 4, 1988.
2. Voir capitaine Pétignot, *Banditisme en pays chaouia*, Rapport confidentiel multigraphié, Aix-en-Provence, Archives d'outre-mer, 1937, cote 8X18.
3. Sur ce sujet dans l'Est algérien, voir quelques très rares romans, Liliane Raspail, *La Chaouia d'Auvergne*, Alger, Casbah Editions, 2000 ; voir aussi Eveline Caduc, *La Maison des chacals*, Paris, Le Rocher, 2006.
4. Voir, par exemple, Emile Masqueray, *Le Massif de l'Aurès, du début du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. jusqu'à l'expédition de Solomon*, thèse complémentaire de lettres (1886), traduite du latin par Charles Guittard et coll., Paris, Auras n° 4, 2007 p. 48 sq.
5. Comme les archives de la Maison généralice des pères blancs, Via Aurélia, Rome. *Diare de la ferme de Médina*. Voir aussi l'ouvrage de synthèse de Joseph Cuq, p. b., *Lavignerie, Les Pères Blancs et les musulmans maghrébins*, Rome, 1986.
6. Voir Fabienne Le Houérou, *L'Épopée des soldats de Mussolini en Abyssinie, 1936-1938. Les ensablés*, Paris, L'Harmattan, 1994.
7. *Un rêve algérien. Histoire de Lisette Vincent*, Paris, Dagorno, 1994. Pour l'exemple, *L'affaire Fernand Iveton*, Paris, L'Harmattan, 1986. *Un Algérien*, Maurice Laban, Paris, Le Cherche-Midi, 1999.
8. Je dois cette information précieuse à Kamel Chachoua, chercheur au CNRS à Aix-en-Provence, et l'en remercie.
9. J'ai sur ce point une dette particulière envers la thèse inédite de Marc Breviglieri, *L'Usage et l'habiter. Contribution à une sociologie de l'habiter*, Paris, EHESS, 1999.

## 1. A S'Y MÉPRENDRE

1. Voir Germaine Tillion, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 34.
2. Voir Fanny Colonna, *Aurès/Algérie, 1935-1936. Photographies de Thérèse Rivière*, suivi de *Elle a passé tant d'heures...*, Office des publications universitaires, Alger, et éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1987.
3. Voir de riches informations sur sa vie (1911-2003) et son œuvre sur Internet. Également, Robert Laffitte, *Etude géologique de l'Aurès*, Alger, Bulletin du Service de la carte géologique de l'Algérie, 2<sup>e</sup> série, Stratigraphie, Descriptions régionales, 1939.

## 2. LE PREMIER MOULIN

1. En fait, les matériaux de ces premières fouilles et les trouvailles initiales de Baptiste ont donné matière à une thèse, voir Aïcha Bachir Bacha, *Réexamen du Néolithique de tradition capsienne d'après le matériel archéologique de la grotte Capeletti (Algérie orientale)*, université de Poitiers, 1996, 516 pages. Et à un article, A. Bachir Bacha, "Nouvelle contribution à la compréhension du Néolithique de l'Algérie orientale : le matériel archéologique de la grotte Capeletti, collection Thérèse Rivière", *L'Anthropologie*, Paris, 2000, t. 104, p. 301-340.
2. Voir Colette Roubet, *Le Néolithique de tradition capsienne en Algérie orientale. La grotte Capeletti au Khanguet Si Mohamed Tahar (Aurès)*, thèse Paris-X, 1976, p. 116-117. Ce travail a été publié quelques années plus tard : *Economie pastorale préagricole en Algérie orientale. Le Néolithique de tradition capsienne. Exemple : l'Aurès*, Paris, CNRS, 595 pages, 1979, mais toutes les citations de Colette Roubet concernant le Meunier sont extraites de la version thèse, 1976, plus détaillée sur le sujet.
3. Voir Colette Roubet, 1976, p. 118.
4. Ce document appartient à une petite liasse de notes préhistoriques déposée au musée de l'Homme sous la référence : Collection T. Rivière 36.1, Site Fourn Ksantina (Grotte Capeletti). Merci à Armand Hurel, de l'IPH Paris, à Odile Romain et à Aïcha Bachir Bacha de m'avoir permis d'y accéder après une longue quête.
5. Voir lieutenant-colonel de Lartigue, *Monographie de l'Aurès*, Constantine, Imprimerie à vapeur Marne-Audrino, 1904, p. 413-416.
6. Voir David Randall-Maciver et Anthony Wilkin, Londres, Macmillan, 1901, p. 413-416.

## 3. L'ENFANCE, LA MORT DU PÈRE. CHÉRIF ET HMAMA

1. Les informations qui suivent proviennent pour l'essentiel d'un article de *L'Echo du diocèse de Constantine et d'Hippone*, 15 novembre 1975, signé R. L. (sans doute Roger Luyten, voir partie II, chap. v), p. 4 sq. Ainsi que des notations très sensibles de Colette Roubet sur l'inventeur de "sa" grotte, telles qu'on peut les lire dans sa thèse déjà citée.

2. Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Le Seuil, 1956. Nombreuses rééditions. Roman culte de la littérature algérienne francophone.
3. Voir M. de Peyerimof, *Enquête sur les résultats de la colonisation officielle, Rapport au Gouverneur général de l'Algérie*, Alger, Imprimerie Torrent, 1906.
4. Voir plus loin, chap. 12.
5. Voir Fanny Colonna, *Les Versets de l'invincibilité*, Paris, Presses de Sciences po, 1995, chap. IX.

## 4. QU'EST-CE QU'UN BON COLON ? LE SEQUESTRE

1. Voir *L'Algérie en 1882*, Paris, Librairie militaire J. Dumaine, 1882, p. 114, 116, 117, 133.
2. Bedeau "réussit" la conquête de l'Aurès à une troisième tentative ; Carbuccia commanda à Batna dans les années 1850. Il est connu pour la destruction d'un certain nombre de villages de la montagne et aussi grâce à ses fouilles archéologiques et une remarquable carte des vestiges romains de l'Aurès, cf. présentation de J.-P. Faure, in *Aouras*, 2, Paris, 2004. Voir aussi lieutenant-colonel de Lartigue, 1904, deuxième partie, chap. XI.
3. Voir *Il était une fois...*, op. cit., p. 26.
4. Maurice Viollette, *L'Algérie vivra-t-elle*, Paris, Alcan, 1931.
5. Voir Abdelhamid Zouzou, *L'Aurès au temps de la France coloniale. Evolution politique, économique et sociale (1837-1939)*, Alger, Dar Houma, 2001, 2 vol., vol. I, p. 287-317.

## 5. MÉDINA, LES PÈRES BLANCS. UNE NOUVELLE ORIENTALISTE

1. Voir Jean Morizot, *L'Aurès ou le Mythe de la montagne rebelle*, Paris, L'Harmattan, 1992, chap. x, p. 178.
2. Il s'agit de volumes imprimés qui publiaient à intervalles réguliers des nouvelles (très officielles) des différents postes missionnaires. Consultables à Rome et dans certaines maisons importantes de la Congrégation.
3. Archives du SHAT à Vincennes, H 211.
4. Voir *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud, 1852-1854*, t. II, Paris, Michel Levy frères, 1858, p. 287.
5. *Note concernant les Aoulad-Daoud du mont Aurès (Aouras)*, Alger, Adolphe Jourdan.
6. Fondateur de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, Masqueray (1843-1894) fut également toute sa vie un défenseur du sort des indigènes et publia nombre de chroniques sur ce thème dans le *Journal des débats* à partir de 1884, y prenant ainsi la suite de celles du saint-simonien Ismail Urbain.
7. Voir *Souvenirs et visions d'Afrique*, Paris, La Boîte à documents, 1989, p. 197-206 (1<sup>re</sup> éd. 1892, plusieurs rééditions entre-temps).
8. *Le Diaire II (1907-1921)*, Archives de la Maison généralice des pères blancs, Via Aurélia, Rome.
9. Voir Fanny Colonna, 1995, chap. v.

## 6. QUAND BEN ZELMAT ET BAPTISTE SE RENCONTRAIENT...

1. Voir lieutenant-colonel de Lartigue, 1904, troisième partie, chap. 1, Histoire particulière des diverses tribus de l'Aurès. Voir aussi Jean Clastrier, "Contribution à l'étude de la pathologie de l'Aurès", *Archives de l'Institut Pasteur d'Alger*, 1936, 14(4).
2. Voir Naziha Hamouda, "Les femmes rurales dans l'Aurès et la production poétique", *Peuples méditerranéens*, 1983, p. 22-23, ainsi que des entretiens inédits qui sont évoqués dans Fanny Colonna, 1995, voir Index à Hamouda.
3. Voir Jean Déjeux, 1978 et, pour un bilan, 1988. Exemple de production graphique, M. Bouslah, *La Ballade du proscrit*, Alger, Ateliers graphiques, 1984.
4. Voir Messaoud Nédjahi, *Ug Zelmât l'insoumis*, Paris, Publibook, 2007, p. 26-27.
5. Voir capitaine Pétignot, 1937.
6. Dans un roman récent publié à Alger, voir Liliane Raspail, 2000, cité dans le Préambule, p. 12.
7. Par exemple Georges Kerhuel, "Chants et poèmes des Berbères de l'Aurès", *Simoun*, n° 25, Oran, février 1957.
8. Voir Jean Déjeux, 1978.

## 7. ANTOINE GIACOBETTI. REGARD SUR LA SOCIÉTÉ LOCALE. LES ÉNIGMES

1. Au point qu'une publication produite artisanalement par quelques religieux, le *Fichier de documentation berbère*, fut mise sous séquestre pendant des années.
2. Voir Joseph Cuoq, *Lavignerie, les Pères blancs et les musulmans maghrébins*, Rome, Société des missionnaires d'Afrique, 1986.
3. Voir la *Notice nécrologique* et la bibliographie des inédits du père Giacobetti, Archives des pères blancs, Rome.
4. Antoine Giacobetti, *Recueil d'énigmes arabes populaires*, Alger, Jourdan/Jules Carbonel, 1916.
5. Voir Antoine Giacobetti, *Livre de la Rahmaniya*, Maison-Carrée, Algérie, 1946, multigraphié.
6. Voir Ugo Colonna, "La Compagnie de Jésus et la conquête de l'Algérie : l'exemple de la Mission de Kabylie, 1863-1880", *Maghreb-Machrek*, Paris, mars 1992, et aussi Fanny Colonna, *Instituteurs algériens, 1883-1939*, Paris, Presses de Sciences po, 1975.
7. Voir dans le même sens, Fanny Colonna, 1995.

## 8. LA GRANDE GUERRE, PROCHE ET LOINTAINE. D'ENGRENAGE EN ESCALADES. LA CHASSE À L'HOMME

1. Voir Gilbert Meynier, *L'Algérie révélée, la guerre de 1914-1918 et le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle*, Genève/Paris, Droz, 1981, cinquième partie, chap. 1, III.
2. Rapport du père Bocquel, 31 juillet 1918, Ferme de Médina, Archives de la Congrégation, Rome.
3. Voir Messaoud Nédjahi, *op. cit.*, chap. VI, p. 113.
4. Voir capitaine Pétignot, 1937, p. 48.
5. Voir Jean Déjeux, 1978, note 45.

9. BAPTISTE PART À LA GUERRE. LE 5<sup>e</sup> ZOUAVES

1. Voir Andrea L. Smith, *Colonial Memory and Postcolonial Europe, Maltese Settlers in Algeria and France*, Indiana University Press, 2006. Sur le 3<sup>e</sup> zouaves comme "régiment sacrifié", voir p. 1.
2. Dernier empereur d'Allemagne et roi de Prusse jusqu'en 1918.
3. Voir *Le Monde* du 14 mars 2008.
4. Voir Pierre Miquel, *Les Poilus d'Orient*, Paris, Fayard, 2006.
5. Voir *Si je t'oublie Constantinople*, Paris, 10/18, 1985.
6. C'est l'impression qui se dégage clairement de la lecture des deux sources principales utilisées pour ce chapitre.
7. Observations récurrentes dans tous les milieux en Algérie à ce moment, y compris dans la famille élargie de l'auteur de ces lignes. Mais des familles musulmanes furent également touchées par ce désir d'évasion.

## 10. RETOUR DE LA GUERRE. LES TROIS MORTS DE BEN ZELMAT. FIN DE LA MISSION DES PÈRES

1. Voir Gilbert Meynier, 1981 déjà cité dans le chap. 8.
2. Ainsi que le signale le *Diaire* de la Ferme des pères sur sa fin.
3. C'est le cas de la famille de la romancière Liliane Raspail, voir Liliane Raspail, 2000.
4. *Ibid.*
5. Parmi une bibliographie pléthorique, voir Charles André Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, t. II, Paris, PUF, 1979, p. 572-578.
6. Voir Armand Maurin, *Khenchela*, Paris, La Pensée universelle, 1981, p. 99.
7. Voir Messaoud Nédjahi, 2007, p. 135-136.
8. Voir capitaine Pétignot, 1937, p. 29-33.
9. Voir Fanny Colonna, 1995, chap. VII.
10. Entre un des frères de la Ferme et Ben Zelmât. Il n'est pas indifférent que ce soit un frère et non un père, voir chap. 9.
11. Voir capitaine Pétignot, 1937, p. 26.
12. Rapport du P. Bocquel, déjà évoqué, cf. chap. 9.

13. Voir Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion (traduit de l'italien), 1980.

14. Voir Fanny Colonna, 1995, chap. VI ("Formation et voyages").

## 11. LE LION DES AURÈS

1. Voir Colette Roubet, 1976, p. 116-117.

2. Ce document appartient à la liasse de Notes préhistoriques déposée au musée de l'Homme signalée dans le chap. II.

3. Henri Breuil, 1877-1961, professeur d'ethnographie préhistorique au Collège de France. Selon son frère Georges Henri, Thérèse Rivière suivit ses cours.

4. La documentation exceptionnelle rassemblée par T. Rivière au cours de ses missions dans l'Aurès entre 1935 et 1939, des milliers de photographies, d'objets de collection et de fiches et notes, est rassemblée au musée du quai Branly depuis octobre 2005. Voir Exposé interne de Sarah Frioux-Salgas et Carine Pelletier, collaboratrices toutes les deux de la médiathèque du musée.

5. Organisation spéciale : créée en 1947 puis dissoute. Voir Gilbert Meynier, *Histoire intérieure du FLN 1954-1962*, Paris, Fayard, 2002, p. 71 sq.

6. Voir Nouredine Boulhaïs, *Des harkis berbères de l'Aurès au nord de la France*, Presses universitaires du Septentrion, 2003, p. 151-153.

7. Voir Colette Roubet, 1976, p. 116.

8. Voir Colette Roubet, "Pastoralisme et ruralités néolithiques dans l'Aurès avec la grotte Capeletti entre 750 cal PB et 4500 cal PB", Paris, *Aouras*, 3, 2006, p. 20-22.

9. Notes manuscrites marginales de Colette Roubet à mon intention, juillet 2004.

## 12. LA RÉVOLUTION AGRAIRE. LE JUBILÉ

1. Décrets de mars 1963 : pris par le gouvernement du président Ahmed Ben Bella. Expropriant tous les propriétaires européens ne résidant pas sur le territoire algérien de manière permanente.

## 15. DANS LA TORNADE DE LA RÉVOLUTION

1. Sur Mostefa Ben Boulaid, et sur Maurice Laban, voir les repères bibliographiques, p. 215.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Archives de la Maison généralice des pères blancs, Rome.

BREVIGLIERI Marc, *L'Usage et l'Habiter, contribution à une sociologie de l'habiter*, thèse de sociologie, Paris, EHESS, 1999.

CLASTRIER Jean, "Contribution à l'étude de la pathologie de l'Aurès", *Archives de l'Institut Pasteur d'Alger*, 1936, 14(4).

COLONNA Fanny, *Les Versets de l'invincibilité*, Paris, Presses de Sciences po, 1995.

– "Les secrets de la grotte. Les femmes et la guerre en Algérie. Héroïsme et mutilations", Paris, *Sigila* 6, automne-hiver, 2000.

COLONNA Ugo, "La Compagnie de Jésus et la conquête de l'Algérie : l'exemple de la Mission de Kabylie, 1863-1880", Paris, *Maghreb-Machrek*, mars 1992.

CUOQ Joseph, p. b., *Lavignerie, les Pères blancs et les musulmans maghrébins*, multigraphié, Rome, 1986.

DE LUCA Erri, *Alzaia*, Paris, Gallimard, 2000.

DÉJEUX Jean, "Un bandit d'honneur dans l'Aurès de 1917 à 1921. Messaoud Ben Zelmat", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, Aix-en-Provence, n° 26, 2<sup>e</sup> semestre, 1978.

DÉJEUX Jean, "Le bandit d'honneur en Algérie : de la réalité et de l'oralité à la fiction", *Etudes et documents berbères*, 1988, n° 4.

EINAUDI Jean-Luc, *Un rêve algérien. Histoire de Lisette Vincent*, Paris, Dagorno, 1994.

– *Pour l'exemple. L'affaire Fernand Iveton*, Paris, L'Harmattan, 1986.

– *Un Algérien, Maurice Laban*, Paris, Le Cherche-Midi, 1999.

- GIACOBETTI Antoine, *Recueil d'énigmes arabes populaires*, Alger, Jourdan/Jules Carbonel, 1916.
- *Livre de la Rahmaniya*, Maison-Carrée (Algérie), multigraphié, 1946.
- GINZBURG Carlo, *Le Fromage et les Vers. L'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion (traduit de l'italien), 1980.
- KERHUEL Georges, "Chants et poèmes des Berbères de l'Aurès", Oran, *Simoun* n° 25, février 1957.
- LAFFITTE Robert, *Étude géologique de l'Aurès*, Alger, Bulletin du Service de la Carte géologique de l'Algérie, 2<sup>e</sup> série, Stratigraphie. Descriptions régionales, 1939.
- MEYNIER Gilbert, *L'Algérie révélée*, Genève-Paris, Droz, 1981.
- MORIZOT Jean, *L'Aurès ou le Mythe de la montagne rebelle*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- Notice nécrologique et bibliographie des inédits du père Giacobetti, Archives des pères blancs, Rome.
- PÉTIGNOT (capitaine), *Banditisme en pays chaouïa*, Rapport confidentiel multigraphié, Aix-en-Provence, Archives d'outre-mer, cote 8X18, 1937.
- RANGIÈRE Jacques, *Le Maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.
- RASPAIL Liliane, *La Chaouïa d'Auvergne*, Alger, Casbah Editions, 2000.
- RICEUR Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.
- ROUBET Colette, "Le néolithique de tradition capsienne en Algérie orientale. La grotte Capeletti au Khanguet Si Mohamed Tahar (Aurès)", thèse, Paris-X, 1976.
- SERVIER Jean, "Chants des femmes de l'Aurès", thèse complémentaire, Paris-Sorbonne, 1955.
- THÉVENOT Laurent, "Le régime des choses en personnes", Paris, *Genèse* n° 17, 1994.
- VERDÈS-LEROUX Jeannine, *Les Français d'Algérie de 1830 à nos jours. Une page d'histoire déchirée*, Paris, Fayard, 2001.
- VIALA Jean-Jacques, *Pieds-noirs en Algérie après l'indépendance. Une expérience socialiste*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- ZOUZOU Abdelhamid, *L'Aurès au temps de la France coloniale. Evolution politique, économique et sociale (1837-1939)*, Alger, Dar Houma, 2001, 2 vol.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

- P. 10 : La vallée encaissée du Berbaga, le moulin de Baptiste, collection Robert Laffitte, 1934.
- P. 25 : Moulin traditionnel aurassien, Lartigue, *Monographie de l'Aurès*, 1904 et moulin en activité, collection T. Rivière, 1935.
- P. 28 : Baptiste devant son moulin avec Hmama, sa compagne et sa chienne Dekkha, collection Robert Laffitte, 1934.
- P. 34 : Page de garde de Noëllet, *L'Algérie en 1882*.
- P. 35 : Guellaa d'Arris, collection Arripe, administrateur, 1904.
- P. 40 : Ferme des pères blancs, collection Lt. Richard du 3<sup>e</sup> zouaves.
- P. 42 : Femmes libres dansant, collection T. Rivière, 1935.
- P. 44 : Carte manuscrite de la plaine de Médina, E. Masqueray, 1879.
- P. 46 : *Diaire II* de la Ferme des pères blancs, page de garde, 1907.
- P. 51 : Entrée de grenier collectif, collection T. Rivière, 1934.
- P. 52 : Bande dessinée de Mohamed Bouslah, *La Ballade du proscrit*, Alger, 1984.
- P. 65 : *Diaire II* des pères blancs, août 1914, l'annonce de la guerre.
- P. 73 : Rapport de gendarmerie sur la mort de Ben Zemat, 1921.
- P. 75 : Poème autographe de Baptiste sur la guerre.
- P. 77 : Un soldat du 3<sup>e</sup> zouaves, campagne d'Orient (soldat Fredj, compagnie 5/15), collection Louis Rostan, photographe, Marseille.
- P. 78 : Crique de Gallipoli pendant l'offensive des Dardanelles, octobre 1915, archives *Le Monde* 2, hors série oct.-nov. 2008.

- P. 88 : Baptiste devant chez lui à Bou Ahmar, octobre 1968, collection Colette Roubet.
- P. 89 : Inscription "1922" modelée sur la façade du moulin, visible à très grande distance, collection Abdelmalik Ataména, 2007.
- P. 90 : Carte de visite avec cachet de Baptiste, archives Colette Roubet.
- P. 92-93 : Lettre de T. Rivière à son frère Georges Henri, à propos de la grotte découverte par Baptiste, 1935, archives du musée de l'Homme.
- P. 98-99 : Article sur le jubilé de Baptiste, *Echo du diocèse de Constantine et d'Hippone*, 15 novembre 1975.
- P. 129 : Vues de la SAS de Médina en construction en 1956, collection Claude Bichon.
- P. 133 : Le père Giacobetti avec un groupe d'enfants, vers 1916, archives de la maison gentilice de Rome.
- P. 134 : Le père Giacobetti avec un groupe d'enfants, vers 1916, archives de la maison gentilice de Rome.
- P. 135 : Page de Giacobetti, *Recueil d'énigmes arabes populaires*, Alger, 1916.
- P. 141 : Roger Luyten, 2007, collection Marie Colonna.
- P. 177 : Le caveau Guillot et Capeletti, cimetière chrétien de Batna, collection A. Guedjiba, 2007.
- P. 203 : Jeune femme chawiya, collection T. Rivière, 1935.

Tous les clichés qui ne sont pas nommément attribués sont dus à l'obligeance de Khadidja Adel-Nezzal, anthropologue et responsable de l'Antenne du CRASC à Constantine. Ils ont été pris au cours des trois campagnes d'enquête que nous avons menées de conserve dans le nord de l'Aurès, en juin et septembre 2005 ainsi qu'au printemps 2006. Qu'elle en soit particulièrement remerciée.

## REMERCIEMENTS

Merci à Colette Roubet (IPH), Armand Hurel (IPH), Aïcha Bachir Bacha (EHESS) et Odile Romain (musée de l'Homme) ; aux pères archivistes de la Société des missionnaires d'Afrique de Rome et de Paris, qui m'ont aidée les unes et les autres à localiser des sources très dispersées concernant directement ou indirectement les protagonistes de ces récits. Merci à Michèle Baussant pour l'occasion quelle m'a offerte de dialoguer fort utilement durant la gestation de ce livre dans son séminaire de Paris-X, et à James MacDougall qui a accueilli la première ébauche de ce travail dans un atelier de la MESA à San Francisco. Sans les témoignages vivants d'Hélène Massacrier, des pères Roger Luyten, Felix Tellechea et Philippe Thiriez, je n'aurais pu approcher d'aussi près – même si la distance demeure impossible à combler – la personnalité du Meunier. Merci au général Claude Bichon de m'avoir confié ses souvenirs de jeune lieutenant des SAS sur la plaine de Médina pendant les années noires de la guerre d'Indépendance. Sans l'assistance efficace d'Ugo et de François Colonna, la préparation des documents iconographiques aurait été pour moi bien plus problématique. Khadidja Adel-Nezzal et Nacer Guedjiba m'ont offert, la première, sa compagnie durant trois séjours successifs sur le terrain et son regard de photographe, le second, son art des contacts au village. Pour finir, l'accueil chaleureux des habitants de Bouahmar qui ont bien voulu me parler de "leur" Baptiste m'a aidée à résoudre quelques énigmes.

Une pensée fidèle pour Jean Déjeux qui fut le premier à révéler l'amitié entre Ben Zemat et Baptiste, pour Djamel Boulequier qui accompagna mon retour dans la montagne, après une longue absence, et pour Roger Luyten qui m'a tant appris.

## TABLE

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. LE "ROMAN" DE BAPTISTE.....                                                                   | 9   |
| Préambule .....                                                                                  | 11  |
| 1. A s'y méprendre... ..                                                                         | 17  |
| 2. Le premier moulin .....                                                                       | 22  |
| 3. L'enfance, la mort du père. Chérif et Hmama .....                                             | 27  |
| 4. Qu'est-ce qu'un bon colon ? Le séquestre .....                                                | 33  |
| 5. Médina, les pères blancs. Une nouvelle orientaliste .....                                     | 39  |
| 6. Quand Ben Zemat et Baptiste se rencontraient... ..                                            | 48  |
| 7. Antoine Jacobetti. Regard sur la société locale. Les énigmes ....                             | 57  |
| 8. La Grande Guerre, proche et lointaine. D'engrenage<br>en escalades, la chasse à l'homme ..... | 64  |
| 9. Baptiste part à la guerre. Le 3 <sup>e</sup> zouaves.....                                     | 74  |
| 10. Retour de la guerre. Les trois morts de Ben Zemat.<br>Fin de la mission des pères.....       | 82  |
| 11. Le Lion des Aurès .....                                                                      | 87  |
| 12. La révolution agraire. Le jubilé .....                                                       | 97  |
| II. L'AVENTURIER.....                                                                            | 103 |
| 13. Les pommiers de Médina.....                                                                  | 107 |
| 14. La vieille dame et sa fille .....                                                            | 114 |
| 15. Dans la tornade de la révolution .....                                                       | 122 |
| 16. De nouveau Via Aurélia.....                                                                  | 131 |

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| 17. Roger.....                                           | 140 |
| 18. La maison. L'émigre. Le veceu.....                   | 154 |
| 19. Le vieil homme au <i>berbouet</i> et la canne.....   | 166 |
| 20. Le cimetière chrétien.....                           | 172 |
| 21. L'échange. Une pensée à soi.....                     | 178 |
| 22. Le voisin.....                                       | 182 |
| 23. Sur la route de Tingad. La tombe de Humana.....      | 192 |
| 24. Berbaga. la vie verticale.....                       | 200 |
| Postface. Après comp. Quelques mots sur la démarche..... | 204 |
| Notes.....                                               | 209 |
| Repères bibliographiques.....                            | 215 |
| Table des illustrations.....                             | 217 |
| Remerciements.....                                       | 219 |

Ouvrage réalisé  
 par l'Atelier graphique Actes Sud.  
 Achevé d'imprimer  
 en décembre 2000.  
 par l'imprimerie CPI Evance Quercy  
 à Mercuès  
 pour le compte des Editions Actes Sud  
 Le Méjan, place Nina-Bel-bel-over  
 13200 Arles

  
 WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Dépôt légal 1<sup>re</sup> édition : janvier 2000  
 N° imp. : 2159  
 (Impression Future)

## LE MEUNIER, LES MOINES ET LE BANDIT

A travers l'histoire d'un meunier, Jean-Baptiste Capeletti, et d'un hors-la-loi, Ben Zelmat, ce livre tente de souligner la puissance des liens tissés entre ceux qui ont vécu ensemble en Algérie à l'époque coloniale, le plus souvent sous des statuts très inégaux. Il se propose de montrer la proximité entre des lieux, des gens, des manières de vivre, profondément ancrés dans des relations personnelles comme dans des objets matériels et immatériels. L'attachement du Meunier à son moulin, du Bandit d'honneur à sa tribu, des Moines-Fermiers à leur projet de conversion qui passait forcément par une incorporation de la culture locale, offre une entrée privilégiée pour parler de cette relation charnelle que des personnes venues d'horizons divers ont nouée avec un morceau d'Algérie dans laquelle ils avaient été propulsés par des hasards multiples.

Après avoir rapporté cette surprenante histoire dont presque tous les personnages et les témoins ont disparu, Fanny Colonna a mené, à partir de juin 2006, une enquête de terrain à la recherche notamment de son héros, l'énigmatique Meunier. Ses observations, consignées jour après jour dans la seconde partie du livre, complètent par petites touches le récit à la fois érudit et sensible d'une vie "qu'aucune fiction n'aurait pu inventer", passée dans un coin de l'Aurès au xx<sup>e</sup> siècle.

*Née en Algérie, Fanny Colonna est sociologue et directrice émérite de recherche au CNRS. Entre 2006 et 2009 elle a dirigé un programme de recherche international sur les traces du passé colonial au Maghreb.*

*Elle est, par ailleurs, l'auteur de nombreux ouvrages de référence dont Instituteurs algériens, 1883-1939 (Presses de Sciences po, 1975), Etre marginal au Maghreb (CNRS Editions, 1993), Les Versets de l'invincibilité, permanence et changements religieux dans l'Algérie contemporaine (Presses de Sciences po, 1995) et, chez Actes Sud/Sindbad, Récits de la province égyptienne (2004).*